

Philippe Gerday

Le Christ s'est arrêté à Herdonia



Roman

Marie Lebeau, jeune Liégeoise spécialiste du Nouveau Testament à l'Université catholique de Louvain, fait la découverte de sa vie. Elle met la main sur un vieux parchemin qui n'est autre qu'une lettre de la sœur de Jésus, qui s'adressait à ses compagnons d'aventure pour leur rappeler qui était son frère et quelles étaient ses véritables intentions.

La tâche qui attend l'exégète est gigantesque puisqu'elle va devoir établir l'authenticité du manuscrit. Mais le défi scientifique n'est pas l'unique souci de la jeune femme. Obstacles et menaces s'accumulent dangereusement sur son parcours. Parviendra-t-elle à vaincre cette adversité, celle-là même qui a eu raison de Hana, la sœur confidente du Christ ?

Ce roman théologico-policié s'amuse à restaurer un Jésus que les Églises se sont très tôt ingéniées à oublier. Il fait aussi écho à l'insidieux combat que se livrent sans relâche le réel et l'imaginaire, avec les exigences du vrai pour l'un et pour l'autre, les puissantes échappatoires du rêve.

Chapitres

1	Une bonne étoile.....	4
2	Sur la via Traiana.....	10
3	Aux bons soins de Giorgio.....	19
4	La confession de Hana.....	29
5	Le règne tarde.....	37
6	Une petite révolution.....	46
7	Mauvais plaisants.....	52
8	Parmi les cendres de l'Institut.....	61
9	Un ange gardien.....	71
10	À l'abri.....	80
11	La voie étroite.....	88
12	Dans l'antre du loup.....	95
13	Le trésor de la Vaticane.....	101
14	La toile est tissée.....	111
15	Le rêve sera toujours plus fort.....	117
16	Réjouis-toi petite sœur.....	129

1

Une bonne étoile

Le train est arrivé à l'heure, ce matin, en gare de Louvain-la-Neuve. Marie Lebeau en est descendue, comme à son habitude, sans prêter attention à ses partenaires de voyage. Elle a remisé dans son sac à dos le livre qui lui tenait compagnie depuis son départ de Liège et elle s'est dirigée d'un pas décidé vers la faculté de théologie où l'attend son travail de thèse.

En ce premier lundi de juillet, les rues de la cité universitaire sont conformes à la tradition. Les étudiants ont déserté en masse le campus pour laisser la ville et ses artères aux seuls résidents. Rendez-vous en septembre pour la reprise académique et les examens de repêchage... Marie fait partie de ces permanents néo-louvanistes. Elle passe une grande partie des mois d'été à faire avancer sa recherche doctorale. Pendant l'année, ses occupations d'assistante en exégèse du Nouveau Testament l'accaparent et c'est avec envie qu'elle attend cette pause de juillet et d'août pour cravacher dans la rédaction de sa thèse.

En descendant la grand-rue vers son département, elle se demande d'ailleurs comment organiser ses devoirs d'été. Elle sait qu'elle a quelques lectures en retard et qu'elle doit finaliser un dernier rapport pour son chef de service. Elle sait aussi qu'elle

s'imposera quelques jours de repos pour soulager ses méninges, mais elle ignore encore quand elle s'autorisera cette détente et surtout, si elle fera relâche dans son petit appartement liégeois ou sous d'autres cieux.

Elle pousse la porte d'entrée de la faculté et se rend à son bureau au premier étage, non sans avoir cordialement salué la préposée à l'accueil, ce qu'elle ne manque jamais de faire. Elle retrouve les lieux comme elle les avait laissés, vendredi soir, avec la même revue scientifique sur sa table de travail, ouverte à la même page et exhalant cette même odeur de vieille bibliothèque. Ce lundi matin, le soleil est de la partie. Il inonde le bureau de rayons vifs et entraînants. C'est sans doute bon signe, se dit Marie en se délestant du sac à dos qui ne la quitte plus depuis ses études secondaires et qui lui sert indistinctement de sac à main, de porte-documents et de garde-manger.

Elle en retire une bouteille d'eau, qu'elle place en évidence à côté de son ordinateur et s'assied confortablement pour entamer sa journée de chercheuse. Marie Lebeau avait quinze ans quand elle s'est prise de passion pour la Bible, une passion étrange pour une adolescente qui n'avait pas grandi dans une famille très croyante. C'était le côté mystérieux du livre qui l'attirait, les grands récits héroïques du peuple élu, la poésie des psaumes et la sagesse des proverbes hébreux. Ce n'est que plus tard, curieusement, qu'elle s'est focalisée sur le Nouveau Testament, en particulier sur l'évangile selon Marc qui est devenu son écrit de prédilection.

Après avoir réussi ses études secondaires, centrées sur l'histoire, le latin et le grec, elle s'est offerte un master en théologie avec l'exégèse du Nouveau Testament comme orientation principale, et comme sanction finale la plus grande distinction avec les félicitations du jury. Tout naturellement, elle s'est vue offrir un poste d'assistante et une bourse de recherche pour mener à bien une thèse doctorale. Depuis trois ans, elle se bat avec le texte grec de Marc et cherche à démontrer l'influence qu'ont eue sur lui les premières traditions orales en araméen, ce même araméen que parlaient Jésus et ses disciples. Si elle réussit son pari, elle fera considérablement progresser les connaissances sur le tout début des évangiles. Elle

passé déjà pour une des meilleures spécialistes de l'araméen christo-palestinien. Avec sa thèse en poche, une brillante carrière académique lui ouvrira ses portes à l'université catholique de Louvain-la-Neuve.

Pour l'heure, il faut bien reprendre le travail là où il s'était arrêté, dans un des nombreux articles de la dernière livraison du *Journal of New Testament Studies*. Un chercheur danois y développe quelques hypothèses qui pourraient éclairer celles de Marie. Un projet de recherche, c'est aussi se tenir au courant de tout ce qui se publie à travers le monde, ce qui n'est pas une mince affaire. Mais le moment est venu pour un bon petit café. La Liégeoise en a besoin pour huiler la mécanique. Sur le chemin de la cafétéria, elle croise son directeur de thèse avec qui elle échange quelques mots sur l'avancement de ses travaux. Elle en profite pour consulter le tableau d'affichage de la faculté et les derniers résultats des examens de juin. L'étudiante colombienne qu'elle avait aidée en cours d'année a réussi sa session, ce qui enchante l'assistante qui reprend, café à la main, la direction de son bureau d'un cœur encore plus léger.

La porte à peine franchie, Marie entend le téléphone sonner. Elle décroche le combiné, s'attendant à une communication ordinaire de début de semaine.

— Allô, Marie ? C'est Jan Lemmens, de l'université de Leuven. Je t'appelle d'Italie...

— Oh, bonjour Jan. Excuse-moi, il m'a fallu un peu de temps pour te reconnaître. Quelle bonne nouvelle ?

— Nous avons repris une campagne de fouilles à Ordon, depuis la semaine dernière, et la bonne nouvelle est pour toi. Nous avons trouvé des documents qui pourraient t'intéresser.

— Dans une ancienne cité romaine ?

— Cela t'étonne, je sais, mais pas autant que nous. Nous sommes tombés par hasard sur d'anciens manuscrits rédigés en araméen. C'est du moins ce que pense la seule personne de notre équipe qui a quelques connaissances en langues sémitiques.

— Et de quoi parlent ces manuscrits ?

— Là, tu m'en demandes beaucoup. Hugo, notre expert, croit avoir reconnu le mot Iéshoua au début d'un manuscrit, ce qui veut bien dire Jésus en araméen ?

— Oui. A-t-il reconnu d'autres mots ?

— Pas vraiment. Cela ne semble pas être le commencement d'un évangile mais le texte pourrait s'y référer. Je crois que tu devrais nous rejoindre.

— Dans les Pouilles ?

— Je devine que tu avais d'autres projets mais réfléchis un instant. Si ces manuscrits sont de toute première importance, tu t'en voudrais de passer à côté.

— Ah, Jan, c'est tentant...

— Je crois même qu'il y a un avion pour Bari, demain matin. Vérifie s'il y a encore une place pour toi...

— Laisse-moi la matinée. Je te rappelle en début d'après-midi.

— Sache aussi qu'on a tout le matériel dont tu as besoin. Laisse-toi convaincre. Au pire, cela te fera un peu de vacances.

— Merci pour ton appel. Je te donne mon verdict tout à l'heure.

En raccrochant le combiné, Marie ne se sent plus. Elle ferme les yeux, serre les poings et se dit que la chance vient peut-être de frapper à sa porte. Tout en avalant une rasade de café encore chaud, elle allume son ordinateur, saisit son agenda au fond de son sac et échafaude un plan de crise. Peut-elle se permettre une escapade italienne ? Oui, se convainc-t-elle sans peine, car elle peut insérer sans trop de difficultés huit à dix jours de terrain dans un emploi du temps pourtant chargé. En a-t-elle les moyens ? L'avion et le séjour ne devraient pas la ruiner. Y a-t-il un intérêt à se rendre là-bas ? C'est la question à mille euros. Impossible de savoir à l'avance si les documents retrouvés valent le déplacement, mais elle est prête à courir le risque. Si elle fait chou blanc, Jan a raison, elle reviendra au moins avec du soleil plein la tête.

Ce Jan semble d'ailleurs être une bonne étoile pour Marie. Ils se sont rencontrés il y a un an à Paris, lors d'un congrès d'études méditerranéennes. Il était venu en tant que chargé de cours en archéologie romaine, elle en tant que spécialiste en littérature proche-orientale. Outre le fait qu'ils étaient issus d'universités sœurs,

Louvain-la-Neuve pour elle et Louvain pour lui – *Louvain-la-Veuve* comme elle aimait à le taquiner – ils s'étaient trouvés une passion commune avec Georges Simenon. Jan avait étudié quelques années à Namur pour perfectionner son français, et il avait découvert l'œuvre du romancier liégeois. Lui comme elle avaient lu et relu la collection complète, ce qui en faisait des experts patentés. Un soir, lors du congrès, ils s'étaient même lancés le défi d'écrire ensemble un roman à la Simenon, en hommage à leur auteur fétiche. Mais c'est par ses connaissances archéologiques de la Syrie du premier siècle que Jan avait été d'un grand secours pour sa partenaire. Il lui avait fourni des renseignements précieux sur les pratiques d'écriture découvertes dans le nord de la Palestine, renseignements qui ont orienté les recherches de Marie de manière décisive. Elle lui doit une fière chandelle. C'est décidé, elle part dans les Pouilles rejoindre son ami.

Demain à huit heures, un vol pour Bari avec encore des places disponibles... Marie en réserve une d'un coup de clic. Pas de bagage, ce n'est pas nécessaire. Une petite valise en cabine suffira pour emporter de quoi passer une semaine en Italie. Et pour le logement ? Jan a sans doute tout prévu. Il faut encore prévenir le chef que son rapport attendra, tout comme le chercheur danois et ses hypothèses prometteuses.

— Allô, Jan ? J'arrive demain à Bari vers dix heures. Peux-tu venir me prendre à l'aéroport ?

— Marie ? Tu as fait vite.

— Je ne pouvais pas attendre l'après-midi.

— Bien sûr, je passerai te prendre avec notre camionnette. Je suis très content que tu viennes.

— Moi aussi, je me réjouis déjà. Tu as prévu un logement pour moi ?

— À la dure, sous une tente en plein chantier...

— Ah bon !

— Mais non, je te charrie. Nous avons réquisitionné tout un étage d'hôtel à Foggia et il reste un lit pour toi. Tu seras hébergée aux frais de la *Katholieke Universiteit Leuven*, c'est pas beau ça ?

— Je suis impressionnée. Merci la KUL...

— N’oublie pas la crème solaire et un bon couvre-chef. Le soleil est très généreux ici.

— As-tu un ordinateur pour moi ?

— Tu pourras utiliser le mien et nos connexions internet à haut débit.

— À propos, c’est mon premier chantier de fouilles...

— Non !

— Comme je te le dis... Je ne suis qu’un rat de bibliothèque qui a étudié des centaines de manuscrits dans sa vie mais qui n’a jamais mis les pieds dans la boue ou la poussière. J’ai toujours laissé à d’autres le soin de faire le sale travail.

— Alors, il faut arroser ça. C’est une tradition chez nous. Quand on participe à des fouilles pour la première fois, on offre à boire, vin, champagne, bière, alcool... au choix.

— Je pourrais emporter quelques bières trappistes ?

— Nous sommes une petite vingtaine, cela va te faire un sacré chargement.

— Dans ce cas, je trouverai quelque chose sur place, fais-moi confiance.

— Bien, à demain alors, dix heures.

— Comme convenu. Mille mercis pour ton invitation.

La décision est prise, le plus dur est fait. Il ne reste plus à Marie qu’à se laisser porter et s’en remettre à la bonne fortune. L’appréhension de l’avion n’est rien à côté des belles découvertes possibles. Et puis l’Italie, en juillet, c’est une destination de choix.

2

Sur la via Traiana

L'antique cité romaine d'Herdonia est un habituel terrain de chasse pour les archéologues de l'université de Louvain. Ils y ont mené plusieurs séries de fouilles et mis au jour des trésors pour les amateurs de romanité. Jan Lemmens y pilote sa deuxième campagne, aidé de quelques assistants et d'une quinzaine d'étudiants de la KUL. Au congrès de Paris, il avait bâti son exposé sur les perspectives nouvelles qu'ouvraient les investigations très fines dans des villes de second plan comme Herdonia. Cette cité, que traversait la via Traiana, cumule plusieurs intérêts. C'était une ville étape entre Rome et les ports adriatiques vers la Grèce et l'Asie Mineure, un centre de négoce entouré de riches terres agricoles et un lieu de vie prisé dès le néolithique, en particulier par la civilisation des Dauniens. L'actuel village d'Ortona s'est développé plus au nord de l'ancienne cité, après son lent déclin.

C'est sur cette terre pétrie d'histoire que Marie s'apprête à poser le pied. Son vol est en approche de l'aéroport de Bari. Elle range la documentation sur Herdonia qu'elle s'était constituée avant de partir. Elle a bien noté la présence de lieux de culte chrétiens dans cette ville d'Apulie, mais elle s'interroge toujours sur le lien entre cette cité modeste et des manuscrits en araméen. Jan n'a pas menti. Il n'y

a pas un nuage et le soleil est d'une rare intensité. À travers le hublot, Marie observe les immenses cultures qui tapissent le plateau des Pouilles. Les oliveraies s'étendent à perte de vue, entrecoupées de grandes parcelles à grains, à vignes ou à plants de tomates. Le contraste est saisissant entre le bleu vif de la mer voisine et les terres roussies par l'astre du Mezzogiorno. C'est le sud profond comme elle l'imaginait, identique à la Palestine de ses recherches, sur l'autre rive de la Méditerranée, pas loin.

Le professeur louvaniste a rejoint l'aéroport au tout dernier moment. Il s'est dépêché de rejoindre le hall des arrivées pour y accueillir son invitée, qu'il cherche désespérément. Elle termine ses emplettes dans une boutique de produits locaux où elle s'est chargée de deux dames-jeannes de vin pour fêter son tout premier chantier. Les bras lestés et traînant derrière elle sa valise à roulettes, elle arpent le grand hall.

— Marie, te voilà... As-tu fait bon voyage ?

— Excellent, je te remercie.

— Je vois que tu as de quoi faire tes libations de baptême.

— Dix litres, en aurons-nous assez ?

— Tu veux rire ? Nous sommes des scientifiques à la tâche, pas des soûlards.

Les deux comparses échangent un rire franc. Jan empoigne les dames-jeannes et entraîne sa compagne vers le parking. Dans un grincement d'un autre âge, les portes arrière de la camionnette s'ouvrent péniblement et découvrent du matériel de fouille négligemment couché derrière la banquette. Jan dépose délicatement bagages et précieux breuvage avant d'inviter Marie à prendre place à côté du conducteur, sur un siège empoussiéré. Les premiers hectomètres sur le bitume flambant neuf de l'aéroport de Bari signalent à Marie que la région a bien profité des subsides au développement mais les kilomètres suivants offrent un paysage plus contrasté. L'abord des villes et des villages ne respire plus la même aisance. Les généreuses terres des Pouilles ne semblent pas profiter à tous. Sous le soleil, les fins de mois difficiles peuvent paraître plus aisées, elles n'en demeurent pas moins laides pour qui doit les

supporter, et les balafres de cette laideur se promènent un peu partout.

Pour meubler l'heure de route qui les sépare du chantier, Jan commente ce qu'ils croisent, en fonction de l'intérêt, tel un guide avisé par des années de pratique. À hauteur de Canosa, il ne peut s'empêcher de rappeler qu'en 216 avant notre ère, les Carthaginois du mythique Hannibal y infligèrent une défaite mémorable aux armées de Rome. En vue de Cerignola, il précise à sa passagère que même plus discrète que ses homologues de Sicile ou de Naples, la mafia des Pouilles y est toujours bien présente. Et au gré des baraquements de bois et squats divers le long des routes, il explique que l'économie locale repose pour une bonne part sur l'exploitation d'immigrés clandestins, main-d'œuvre souterraine sur laquelle on s'ingénie à fermer les yeux.

— Nous sommes arrivés.

— Quoi, ici ?

— Oui, juste derrière cette ferme.

— Je m'attendais à quelque chose de plus officiel, des barrières, une enceinte...

— Le site est libre d'accès. Seul l'occupant de cette ferme fait office de gardien. Heureusement, il n'y a jamais eu de vandalisme, tout au plus une bande de jeunes qui était venue un soir fêter bruyamment un anniversaire, avec sonorisation et jeux de lumières dans les restes du forum et du vieux marché. Cela devait être très stylé...

Les deux voyageurs descendent de la camionnette, y abandonnent la valise de Marie qui ne craint rien et s'engagent sur le sentier menant aux fouilles, chacun chargé d'une moitié du vin de fête. Regardant tout autour d'elle, Marie découvre le site avec étonnement. Sous le niveau du sol, rendue à la lumière après des années d'excavation, s'étend la ville d'Herdonia, avec ses murs de briques, ses colonnes étêtées, son forum vide qui devait grouiller de vie, les loges alignées de son marché désert, ses palais cossus, son amphithéâtre mort et les pavés usés de la via Traiana. L'émotion la gagne comme à chaque fois qu'elle sent revivre le passé. Elle entend les cris des marchands, le rire des enfants, les bruits étouffés sortant

des boutiques d'artisans et l'agitation permanente sur cette route vitale qui conduisait d'un bout à l'autre de l'empire les céréales, les tissus fins, les matériaux précieux ou les armées en mission. Ce monde s'est éteint et comme des médecins peu pressés, Jan et ses collègues tentent de le réanimer.

L'un après l'autre, les fouilleurs sortent de leur trou à l'approche du chef de chantier, qui leur présente la nouvelle recrue. Marie les dévisage tout en les embrassant. Ils sont jeunes, bardés d'enthousiasme, inspectant méticuleusement le moindre recoin de terre, indifférents à la fatigue et aux coups de chaleur. Ils lui ressemblent tant, quand elle avait la fougue de ses vingt ans. Les pièges des manuscrits, les chausse-trappes de l'hébreu, les embûches des traités anciens ne lui faisaient pas peur. Elle affrontait l'adversité sans crainte et repoussait le découragement sans relâche. Elle sourit au souvenir de ses jeunes années. La tâche qui l'attend n'est peut-être pas aussi réjouissante.

Avant de s'attaquer à ces fameux manuscrits, il y a place pour se désaltérer. Hugo, le traducteur improvisé en araméen, sort d'une cantine usée un bataillon de gobelets. Les bouchons des dames-jeannes sautent en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et chacun y va de rasades bien appuyées pour saluer la nouvelle initiée, qui se présente de bonne grâce sous toutes les coutures. Son parcours académique et son projet de recherche n'ont plus guère de secrets pour cette joyeuse bande de fouilleurs. Elle ne se prive pas d'interroger son auditoire sur les découvertes récentes. Deux équipes s'affairent sur un groupe de maisons inexplorées et une troisième termine l'investigation d'une villa légèrement excentrée, dont les fondations devaient encore être inspectées.

C'est dans une des pièces de cette villa que s'est produite la découverte fortuite des manuscrits. Deux étudiants raclaient le sol quand ils ont senti leurs pieds s'enfoncer de quelques centimètres. Ils se sont reculés, ont vite circonscrit du regard la zone effondrée et ont remarqué un bout de tissu dépassant des gravats. Des renforts sont venus pour dégager le périmètre avec précaution. Au bout d'une demi-heure, un paquetage fut retiré du sol, composé de trois pièces de tissu emballant fermement deux planches de bois qui

comprimaient des feuilles de parchemin, des manuscrits bien conservés, rédigés en araméen et en grec.

— Puis-je voir ces parchemins ? demande subitement Marie.

— Ils sont à l'hôtel, à Foggia, répond Jan d'un ton rassurant. Nous les avons mis à l'abri de la lumière et de l'humidité. Ils t'attendent.

— Voici les photos prises sur site, intervient Hugo en montrant à Marie les clichés réalisés avec son appareil numérique. Tu peux voir les différentes étapes du déblaiement.

L'experte invitée scrute attentivement les images. Elle questionne les intervenants sur la disposition des tissus, la qualité des planches protectrices, l'absence de cordage. Elle apprend que le sol de cette pièce avait été mis au jour lors d'une campagne précédente, ce qui l'avait probablement affaibli. Le poids des étudiants a eu raison de son intégrité. Il s'est affaissé d'autant plus facilement que les bases de cette villa reposent sur des fondations préromaines, sans doute de l'époque daunienne. Elle apprend aussi que le paquet n'a pas subi de manipulation depuis qu'il a été enfoui. La gangue de terre qui l'enserrait était bien compacte. Des échantillons ont d'ailleurs été prélevés pour analyse et datation.

Les archéologues ont acquis la certitude qu'ils ont libéré ce paquet d'une cachette. Ce colis n'était pas là par hasard. Il a été enterré intentionnellement et celé avec grande précaution. On l'a placé à l'abri des regards, protégé pour qu'il séjourne en terre sans dommage et disposé de manière telle à pouvoir le récupérer. Son contenu devait en valoir la peine. Ce qui étonne, c'est l'araméen. Sous une villa reculée d'Herdonia, probablement au deuxième siècle de notre ère, on se serait naturellement attendu à des écrits latins ou grecs, pas à des manuscrits du Proche-Orient. Le mystère est total. C'est à la spécialiste en araméen de jouer.

— Au fait, Jan, pourquoi as-tu pensé à moi ? N'y a-t-il pas des orientalistes confirmés à la KUL ?

— Oui, sans doute, mais je ne les connais pas. Avec toi, j'étais sûr de bien tomber.

— Tu me fais honneur, mais tu me mets aussi sous pression.

— Tu peux toujours renoncer, si tu veux.

— Non, non, rassure-toi, je vais m'en charger. De toute façon, au besoin, je peux toujours faire appel à tes collègues de Leuven, pas vrai ? Au fait... on ne mangerait pas un petit bout ? Je me suis levée tôt ce matin.

— J'allais te le proposer. Allons à Foggia, où les restaurants ne manquent pas. On ira voir les manuscrits dans la foulée.

L'équipe se disperse, chacun reprenant ses activités avant la pause de midi. Marie jette un dernier coup d'œil à la ronde pour s'imprégner de l'atmosphère de la ville. Son cerveau est déjà sur la brèche. Il est à la recherche du moindre indice. Il y a bien une raison qui explique la présence de ces manuscrits et la doctorante de l'UCL veut la trouver. Jan s'empare de quelques documents et les deux universitaires regagnent la camionnette. Foggia n'est qu'à une vingtaine de kilomètres.

Le passage par la trattoria, au bas de l'hôtel, fut bref. Marie n'avait qu'une chose en tête, voir enfin ces parchemins. Jan l'a compris et il s'est activé pour installer son invitée à l'étage des Louvanistes. Elle partagera la chambre de la benjamine, une étudiante néerlandaise. Les chercheurs ont réservé la plus grande pièce de l'étage à l'entrepôt de leur matériel. C'est là que trône le grand coffre climatisé qui héberge le mystérieux paquetage. Jan l'ouvre délicatement et saisit un sac de belle taille dont il libère le contenu. Marie enfle une paire de gants en caoutchouc et commence à déballer son cadeau. Le premier tissu est épais, d'un rouge à peine décoloré et de facture typiquement romaine. La couche suivante est plus brute, d'une étoffe qui rappelle la toile de jute. Elle dégage une odeur mélangeant le vieux et l'humide. C'est sans doute elle qui a servi de rempart face aux eaux d'infiltration. La troisième couche éveille davantage l'intérêt de la chercheuse. Elle en porte un pan à hauteur de son nez et s'en imprègne les narines. C'est un tissu de vêtement déjà rencontré dans ses recherches précédentes. Le motif est ligné et multicolore. Marie penche pour un tissu de lin bleu, robuste et très prisé en Galilée et dans le nord de la Palestine. Il est à peine usé, peu porté sans doute et suffisamment large pour envelopper les planches de plusieurs couches.

Ces planches protectrices sont en bois de cèdre, l'odeur et la nervure en attestent. Le choix de ce bois confirme l'hypothèse des archéologues. Réputé pour sa nature résistante et imputrescible, le bois de cèdre était tout indiqué pour sauver les parchemins des injures du temps. On ne s'en est pas débarrassés. Ce bois combiné au tissu de lin et aux deux épaisses couches périphériques indique que les manuscrits ont bien été emmaillotés et dissimulés pour être retrouvés, intacts. C'est dire la valeur de leur contenu pour les enfouisseurs. Ils ne se seraient pas offert un tel luxe pour des documents ordinaires.

Marie écarte la planche avec précaution et découvre l'empilement de manuscrits. Ils n'ont pas l'air d'avoir souffert. Les feuilles sont de belle épaisseur et l'encre est toujours bien visible. Pas de trace de reliure, il s'agit de feuilles indépendantes, de forme légèrement rectangulaire. À première vue, il devrait y avoir entre vingt et trente feuilles superposées. Elle retourne doucement les manuscrits et inspecte l'élément du dessous. C'est bien du grec, constate-t-elle par transparence. Elle repose le tas sur la planche du fond et prend une pince à bec fin pour détacher la première feuille. Le coin se soulève sans peine mais l'investigatrice sent la résistance grandir à mesure qu'elle avance. Elle n'ira pas plus loin. Le risque est trop grand de déchirer le parchemin. La compression des feuilles pendant ces nombreux siècles et le peu d'humidité qui a pu s'insinuer ont rendu le bloc compact. Il faudra désolidariser les feuilles une à une en laboratoire, avec d'autres moyens techniques et selon des méthodes éprouvées.

Marie s'attarde sur le texte de la première feuille. Hugo avait vu juste, il s'agit bien d'araméen, à la graphie claire et soignée. Légèrement en retrait, Jan observe sa consœur. Il contemple sa posture quasi religieuse, ses gestes lents, son regard appliqué. Il se dit que c'est pour cela qu'il l'a fait venir de Belgique et le spectacle est prenant. Il n'aurait voulu le manquer pour rien au monde.

— C'est extrêmement intéressant, confie-t-elle en se redressant, avec un rien de solennité dans la voix. Tu as bien fait de m'appeler.

— Ton verdict ?

— C'est bien de l'araméen, très probablement christo-palestinien, et pour ce que j'ai pu lire sur le premier parchemin, on y parle de Jésus.

— Celui de la Bible ?

— Oui, murmure Marie comme perdue dans ses pensées.

— Mais alors, c'est une belle trouvaille...

L'exégète ne répond pas, reste un instant immobile puis s'approche de Jan en levant les bras. Elle l'enserme contre elle et se met à sautiller de joie.

— C'est formidable, crie-t-elle d'une voix retenue. C'est peut-être la découverte de ma vie.

Jan communique volontiers à son bonheur, se contentant de sautiller avec elle et de lui tapoter le dos en signe de partage.

— Bon, se reprend la jeune femme en s'écartant de Jan et en se libérant des gants, je dois redescendre sur terre. Il reste beaucoup de choses à faire avant de crier victoire.

— Je veux savoir, demande avidement son compagnon d'aventure.

— Le plus urgent est de conduire ce trésor là où on pourra en prendre soin. Il faut traiter les parchemins, les dater et les étudier dans de bonnes conditions. Il faut aussi analyser le bois et les tissus.

— Tout cela peut être fait à Rome. J'en ai parlé avec le directeur du musée de Foggia avant ton arrivée. Nous sommes tombés d'accord sur l'Institut National des Archives. Ils sont spécialement équipés pour ce genre de travail et j'y connais quelqu'un, personnellement. Il pourra certainement nous aider.

— Tu l'as déjà prévenu ?

— Pas encore. J'attendais ton avis.

— Cela me semble très bien mais Rome, ce n'est pas la porte à côté.

— Le directeur de l'hôtel peut nous prêter sa Fiat Panda. Il n'en a pas besoin avant le mois prochain. Je sais, ce n'est pas une bête de course, mais elle te conduira à bon port et dans une ville comme Rome, une petite voiture se faufile partout.

— Tu ne m'accompagnes pas ?

— J'aimerais bien, mais j'ai un chantier à poursuivre.

— Bien sûr. Ne t'inquiète pas, Rome et moi, on est faites pour s'entendre.

— Je pourrais même te loger au besoin. Cet ami de l'Institut habite un grand appartement près de la place Barberini et il m'a hébergé de nombreuses fois.

— On va déjà se quitter alors ?

— Mais c'est pour la bonne cause.

3

Aux bons soins de Giorgio

Dans sa Fiat Panda amortie mais vaillante, Marie a des allures d’Audrey Hepburn dans un remake de *Vacances romaines*, non qu’elle se prenne pour une princesse en cavale mais le packaging qu’elle véhicule lui donne les ailes d’une star de cinéma. Sur l’autoroute qui la conduit à Rome, elle anticipe sa consécration comme pouvaient le faire les légions de l’empire revenant de victorieuses campagnes. La soirée d’hier avec l’équipe du chantier lui en a donné un avant-goût. Tous n’avaient d’yeux que pour la gloire, académique s’entend, sur laquelle la jeune Liégeoise allait pouvoir compter après être venue à bout de cette collection de manuscrits. Cette renommée, elle allait surtout dépendre du contenu de ces mystérieux écrits et l’homme-clé en devenait Giorgio Novello, chef du département des manuscrits anciens de l’*Istituto Nazionale degli Archivi*, l’ami personnel de Jan Lemmens.

Au dire de son collègue louvaniste, elle ne pouvait espérer meilleur appui pour s’occuper de leur trouvaille. Giorgio est un puits de sciences et de culture, polyglotte, curieux de tout, avide de nouveautés et pas prétentieux pour un sou, le parfait portrait de l’honnête homme, charmant, attentionné et bon vivant. Un coup de fil a suffi pour le gagner à la cause. Il prendra soin de la chercheuse

et de ses manuscrits. Ils ont rendez-vous à l'institut à quatorze heures.

Les riants paysages de la campagne romaine ne parviennent pas à accrocher Marie, prisonnière de sa nouvelle quête. Depuis ce matin, elle réfléchit et se repasse en boucle les images d'Herdonia et de la chambre d'hôtel. La cache soignée, le tissu galiléen, le premier texte parlant de Jésus et d'une certaine Hana, sœur de Iéshoua, nous sommes en plein univers protochrétien, se convainc l'exégète, quand les premiers disciples de Jésus, massivement Galiléens, se battaient avec leurs frères juifs et les autorités romaines pour faire croître leur nouvelle foi. Qui est d'ailleurs cette Hana, supposée auteur du manuscrit ? Elle pourrait faire partie des nombreux frères et sœurs dans le Christ comme aimaient s'appeler les disciples d'alors. Elle pourrait aussi être une des sœurs de Jésus, attestées par les évangiles canoniques, ce qui multiplierait par dix ou par cent l'intérêt de ces parchemins. Mais une femme écrivain, se reprend subitement l'experte proche-orientale, c'était plutôt rare à l'époque, à moins qu'elle ait disposé d'une autorité reconnue, comme la sœur du messie par exemple. Marie ne réussit pas à voir clair. Tout reste embrouillé parce que trop d'éléments manquent à son scénario. Il est temps que Giorgio la sorte de son indécision.

Sans être un as du volant, la jeune femme se débrouille bien dans la jungle urbaine de la Ville éternelle. Elle suit scrupuleusement le plan que Jan lui a préparé, enfilant boulevards, rues transversales et ruelles à sens unique. La taille microscopique de son automobile est un atout. Elle débouche dans la rue de l'institut, déçue de ne pas y découvrir un palais à façade baroque virevoltante. C'est un immeuble banal, raviné par le temps, enlaidi pas la pollution, sans doute victime de la longue disette de subsides publics. Elle abandonne sa voiture entre deux arbres, à cheval sur le trottoir, et se dirige vers le bureau d'accueil de la vénérable institution.

— Toujours à l'heure, ces gens du Nord, lui lance bruyamment un homme à la quarantaine grisonnante, ouvrant la porte en direction de son hôte.

— Giorgio ?

— Parfaitement, ma petite dame. Tu dois être Marie. Bienvenue dans le temple des vétustés et chefs-d'œuvre oubliés.

Le ton est donné. Le chef du département des manuscrits anciens ne fait pas dans le détail. Blue-jean usé, sandales à la franciscaine, vieux pull-over à bonnet avec le sigle de l'université de Rome, l'homme semble loin des conventions et prêt à toutes les frasques. Il embrasse chaleureusement sa protégée et l'invite à le suivre dans son repère.

— Ma voiture est mal garée et notre trésor est dedans.

— Où avais-je la tête ? L'intendance et moi... Allons la garer ensemble au sous-sol de l'institut. J'y ai une place réservée. Tu pourras la laisser là le temps de ton séjour. Pour circuler dans Rome, je te conseille la marche et le métro. C'est le plus rapide et le moins coûteux. D'ailleurs, si tu veux découvrir tous les charmes de la ville, tu dois te balader le nez en l'air, pas très commode en voiture.

Le temps de se rendre au parking, Giorgio s'est enquis de tout ce qu'il y avait à savoir sur le fameux paquet. Il a l'esprit vif et l'intelligence aiguisée, ce qui plaît à Marie, heureuse que son colis soit entre de bonnes mains. Dans l'ascenseur qui les mène à l'étage du département, il lui explique son plan de bataille. Il rend service à un vieil ami donc pas d'enregistrement officiel de la pièce, ce qui permettra d'en accélérer le traitement. Jusqu'à nouvel ordre, ces parchemins ne sont pas entrés à l'institut. Ils pourront en sortir d'autant plus vite. Pour répondre à l'étonnement de son invitée, qu'il fait asseoir sur une des chaises hautes de son laboratoire, Giorgio explique à voix basse que la procédure administrative est d'une complexité repoussante. Fiches, bordereaux, formulaires multiples, cachets d'approbation, doubles signatures, l'institut regorge d'idées pour protéger le patrimoine italien. Les cas de fraude, vol et dessous de table furent tellement nombreux qu'il fallut sévir mais le remède est peut-être pire que le mal, soupire le responsable. Cette entourloupe s'impose si la chercheuse veut des résultats avant la Toussaint, voire la fin de l'année. Répertoriés en bonne et due forme, ses parchemins grossiraient la file déjà longue des documents en attente d'expertise.

L'homme enfle des gants et une blouse blanche, imité par son hôte. Les produits de traitement, si on y a recours, ne sont pas d'une grande méchanceté, mais ils pourraient tâcher les vêtements et irriter les muqueuses. Et puis il faut protéger les parchemins, avant tout. Marie défait les tissus et sort les manuscrits de leur pressoir. Giorgio les ausculte minutieusement. Leur conservation est exceptionnelle, aucune détérioration mécanique, pas de trace de micro-organismes, pas de déshydratation excessive. Il sourit à sa visiteuse, lui signifiant qu'elle a de la chance. La procédure sera raccourcie. Première étape : la chambre d'humidification. Le restaurateur y place la pile de parchemins pour leur redonner de l'élasticité. Il avance par petites doses, prenant soin de faire le point après chaque fournée pour éviter la perte d'encrage ou les auréoles. Silencieuse, Marie observe, sans inquiétude. Le point d'équilibre est atteint. Giorgio introduit une fine lamelle entre les feuilles, les désolidarise en douceur et les étale sur les tables du laboratoire, recouvertes de papiers absorbants. La scène a de quoi faire penser à un drame de la route quand les secouristes alignent les victimes sous des linceuls sauf qu'ici, pas de drame ni de victimes, seuls vingt-huit parchemins, uniformes, intacts, attendant de livrer leurs secrets.

Poursuivant son œuvre, Giorgio saisit une étagère à roulettes et glisse dans le rayonnage les pièces du manuscrit protégées par des plaques de verre. Deuxième étape, lance-t-il à sa partenaire : des clichés de sauvegarde. Avec leur délicat chargement, ils se rendent dans la salle de photogravure pour y fixer, une à une, le portrait détaillé de ces feuilles convoitées. S'improvisant sage-femme comme pour un accouchement, Marie aide à placer verres et parchemins sous l'objectif de l'imposante caméra pendant que son compagnon polarise la lumière et multiplie les angles pour saisir les entrailles du document. Au bout du compte, les nombreux clichés tiennent en un seul DVD.

— Voilà, Marie, ton trésor est là-dedans.

— C'est déjà fini ?

— Pour l'instant. Tes parchemins ont retrouvé leur individualité et on en a fait des copies de travail pour en sauvegarder la mémoire et te permettre d'avancer. La suite demandera un peu plus de temps.

— Que dois-tu faire ?

— Les restaurer et les pérenniser. À première vue, cela ne devrait pas être très long, car je n'ai rien vu d'inquiétant. La désinfection, le nettoyage, le fixage de l'encre et la stabilisation devraient être une formalité. Dans leur état définitif, j'en referai une série de clichés que je t'enverrai.

— Je ne repars pas avec les manuscrits alors ?

— Aujourd'hui ils sont intransportables et de toute manière, tu t'exposerais à des ennuis en les sortant d'Italie. N'oublie pas qu'il faut les dater aussi.

— Tu peux t'en occuper ?

— Bien sûr, nous sommes outillés pour le faire. Et pour le bois et les tissus ?

— Tu peux aussi t'en charger ?

— Non, pour cela, tu dois t'adresser à des laboratoires spécialisés.

— On pourrait les analyser et les dater à l'UCL. Je les emmènerai dans ma valise, même si je dois sacrifier quelques vêtements. Donc, quand estimes-tu en avoir fini ?

— Disons dans une bonne semaine. J'intercalerai tes manuscrits entre mes travaux les plus urgents. Il faudra aussi les enregistrer, mais je verrai cela plus tard avec Jan. C'est bien son équipe qui les a trouvés ?

— Sans aucun doute. La paternité de la découverte leur revient... Tu m'as dit dans une semaine, avec une nouvelle série de clichés. Alors, je peux rentrer chez moi, je n'ai plus rien à faire ici.

— Comment ça, rien à faire ici, à Rome ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Giorgio. Excuse-moi si je t'ai vexé. Je veux dire que j'ai beaucoup de boulot devant moi et le plus vite je serai à mon bureau, le mieux ce sera.

— Je t'avais bien comprise, ma petite dame, mais entendre dire qu'on n'a rien à faire à Rome, cela me sonne aux oreilles comme un piano désaccordé. Tu as l'adresse de mon appartement ?

— Jan me l'a donnée.

— Bon, ce soir, tu manges avec nous. Loredana, ma compagne, nous prépare des tripes à la romaine et ce serait une faute de goût,

non, un péché de les rater. Après, on aura tout le temps de voir la suite de ton programme.

— D'accord.

— Rendez-vous à dix-neuf heures. D'ici là, profite d'un bel après-midi romain. Je t'accompagnerais bien, mais j'ai encore du travail à l'institut. As-tu un plan de Rome, et mon numéro de portable ?

— Jan a tout prévu.

— Alors, *via...* et prends garde aux Romains, une belle femme comme toi !

Marie s'exécute sans broncher. Elle confie sa valise à Giorgio après avoir réussi à y faire entrer le bois de cèdre, les tissus enroulés et le précieux DVD. Elle part les mains libres à la découverte de Rome, et le nez en l'air comme lui a conseillé son hôte. Découverte est pourtant un grand mot, car elle n'est pas novice dans cette autre cité des papes. Un voyage scolaire en fin d'humanités l'avait déjà initiée aux merveilles de la ville puis deux courts séjours universitaires ont parachevé son éducation. Mais elle se fait une joie d'arpenter de nouveau le sol de la capitale millénaire. Fuyant les monuments convenus et les concentrations de touristes, elle s'engouffre dans les quartiers peu connus à la recherche de l'esprit authentique et comme par magnétisme, finit par flâner dans le Trastevere, sur la rive droite du Tibre, sa zone de prédilection. Son côté bohème, ses venelles colorées et sinueuses, la singulière bonhomie de ses habitants pur jus exercent sur elle une attraction bénéfique.

Elle s'assied à la terrasse ombragée d'un bar traditionnel. Quelques autochtones y discutent vivement autour d'un vin local ou d'un café serré. Ils parlent de femmes, de football ou de politique, le mauvais italien de Marie l'empêchant de trancher. En tout cas, ils refont le monde, goulûment, avec fermeté et conviction, comme à chaque fin d'après-midi quand le travail les relâche un peu tôt. Elle commande un cappuccino et appelle Jan de son portable pour faire rapport de sa journée. L'archéologue repliait son matériel quand l'appel l'a surpris. Il est d'avis qu'elle ne s'éternise pas près de Giorgio et qu'elle entame au plus vite son analyse du manuscrit. Elle

n'est même pas tenue de revenir à Foggia puisque Jan doit se rendre à Rome pour y consigner ses exhumations. Il passera saluer son ami de l'institut et récupérera la Panda de l'hôtelier.

Immergée dans l'agitation bon enfant de son quartier préféré, Marie est à mille lieues de son travail de thèse. Elle s'est enfoncée dans la chaleur confortable du lieu et n'a plus d'attention que pour les spectacles anodins qui l'entourent. Avant-hier encore, elle s'inquiétait de son agenda estival. Il est tout tracé désormais. Le hasard ou la providence s'en sont chargé. Rome peut d'ailleurs être un élément clé dans l'énigme qui surgit. Ces manuscrits palestiniens étaient peut-être en route vers la capitale de l'empire et leur aventure a pris fin prématurément sur la via Traiana, dans une ville relais du plateau des Pouilles. Il y a une chance que la réponse dorme au creux des textes à analyser, ce que Marie vérifiera sous peu. En attendant, pour rejoindre son rendez-vous près de la place Barberini, il lui reste une Ville éternelle à traverser et comme elle n'a pas le cœur à s'engouffrer dans le métro, elle sillonnera les artères à pied, empruntant le pont Garibaldi, la piazza Navona et la longue montée de la via del Tritone.

Arrivée presque en nage sur la place de la fontaine du Bernin, elle doit encore gravir la via della Purificazione au sommet de laquelle se cache l'appartement de Giorgio. Elle profite enfin de l'ombre dans cette rue étroite, logée entre deux rangées de hauts immeubles. Après quatre étages d'une cage d'escalier lumineuse et ventilée, Marie touche au but. Elle est accueillie par Loredana, superbe femme élancée à la longue chevelure bouclée, qui l'invite à prendre place au salon. Les pièces sont déjà envahies par le fumet des tripes à la romaine. Bien que le français de la maîtresse de maison soit hésitant, les deux femmes n'ont aucune peine à se comprendre. La conversation porte sur les charmes de la capitale que Loredana n'a jamais voulu quitter, malgré des propositions alléchantes dans d'autres villes d'Italie. Elle travaille comme restauratrice d'œuvres d'art à la cité du Vatican, spécialisée dans les peintures, sculptures et décorations de la Renaissance, et avoue ne s'être jamais ennuyée un seul instant au cours des quinze années de son office derrière les murs de Saint-Pierre.

Elle a rencontré son compagnon sur les bancs de l'université de la ville, séduite par la généreuse érudition et l'humour décapant de ce Napolitain d'origine. Lui non plus, elle ne l'a jamais quitté, malgré des propositions alléchantes d'un autre type. Il peut être parfois braillard, d'une mauvaise foi décourageante et très souvent en retard comme ce soir encore, Loredana ne s'en fatigue pas, car il a cette qualité rare de l'homme prévenant et soucieux de sa compagne, et son humour n'a pas pris une ride. À son arrivée dans le salon, il le démontre à nouveau. S'il s'est payé un quart d'heure supplémentaire pour rejoindre son domicile, c'est parce qu'il a dû expliquer le chemin à un groupe de Martiens qui cherchaient une station service pour réparer leur soucoupe. Ce qui a pris du temps, c'est que les Martiens ne comprenaient que le russe.

— Passons à table, lance sa compagne d'un sourire complice.

— Je vois bien que vous ne me croyez pas, désespère-t-il innocemment.

Les convives prennent place autour d'une table qui a déjà bien vécu, patrimoine familial remontant à plusieurs générations. Les couverts par contre sont étonnamment modernes, cadrant avec la décoration des lieux et les goûts vestimentaires de la patronne. Les portions qu'elle sert sont gargantuesques, certainement calibrées sur l'appétit de son homme.

— Tout cet après-midi, je me suis interrogé sur une chose, glisse Giorgio sur le ton de l'énigme. Qu'est-ce qui a bien fait que tu t'intéresses à ces vieux parchemins orientaux, poussiéreux, qui ne disent plus rien à personne et qu'on croirait recouverts de pattes de mouche ?

— Eh bien, répond sans hésiter Marie, qui s'est éclairci la voix et a bien saisi la pique amicale, cela doit être la même passion que celle des rats de laboratoire qui s'échinent à restaurer des vieilleries, à patauger dans les solvants et les liquides poisseux, et qui ne servent qu'à une chose : alourdir encore plus la dette colossale des ministères du patrimoine et des biens culturels.

Les hôtes de Marie éclatent de rire, ce qui la réjouit et la pousse à faire de même. Loredana la regarde avec approbation, lui signifiant

qu'elle a trouvé la bonne répartie et le meilleur moyen d'appriivoiser Giorgio.

— Sans rire cette fois, je vous admire toutes les deux, reprend-il d'un air sérieux. Sous les sédiments du passé, vous allez chercher ce qui fait l'âme d'un peuple ou d'une époque, et aujourd'hui, quand on ne parle plus que de marketing, de business et de rentabilité, vous êtes encore plus précieuses. Vous donnez du sel à la vie.

Loredana sourit, étend le bras et dépose délicatement sa main sur celle de son compagnon. Touchée par cette scène qui en dit long sur la complicité des deux amants, Marie se contente de remercier d'une voix douce son complimenteur.

— Alors, quelle suite à tes aventures ?

— Rentrer dans mon petit nid douillet et m'attaquer à mes manuscrits poussiéreux. J'en ai très envie.

— Tu dois repasser par Foggia et Bari ?

— Non, heureusement. Jan viendra ici dans quelques jours et il se chargera de la voiture.

— Mais tu peux encore rester chez nous.

— Je n'en doute pas, vous êtes très accueillants mais le boulot là-haut ne manque pas.

— Il doit y avoir plusieurs vols par jour pour la Belgique. Tu devrais trouver une place sans problème.

— Je m'en occupe après le repas, si tu m'autorises à utiliser ton ordinateur.

— Fais donc, ma petite dame. Je m'en vais prendre le fromage et les fruits.

La soirée se termine sur la terrasse de l'appartement. Rome a réservé à Marie un coucher de soleil comme elle en a le secret et la ville s'est mise au ralenti pour profiter de la fraîcheur retrouvée. Sans relâche, Loredana et Giorgio interrogent leur invitée sur son métier et ses passions, quand elle-même ne manque pas de les relancer sur ce qui fait leur vie à eux, la douceur nocturne ne faisant qu'ajouter de l'aisance à leurs échanges paisibles. Elle se prend d'amitié pour ce couple romain qui lui fait bien comprendre que la sympathie est partagée. Elle aimerait un compagnon comme Giorgio, pour qui elle se plairait à être une compagne comme Loredana, mais les rencontres

de la vie ne l'ont pas encore permis. Ce n'est qu'une question de temps, elle en est convaincue. Le moment n'est de toute façon pas venu de se charger d'une histoire d'amour. Pour mener à bien ses tâches de recherche, toutes les journées de Marie vont compter.

4

La confession de Hana

Le mois d'août prend fin et avec lui la quiétude estivale d'une cité universitaire désœuvrée. Louvain-la-Neuve se peuple à nouveau d'étudiants pressés. Depuis son retour d'Italie, Marie est dans un autre monde. Elle est insensible à la ville comme à toute animation au sein de son département. Ses manuscrits l'ont plongée dans un état second. Elle navigue entre excitation et effarement au gré des découvertes. Giorgio lui a fait parvenir une seconde série de clichés d'une qualité exceptionnelle. La résolution est à ce point fine que le moindre détail d'écriture est apparent. Son ami romain lui a aussi transmis le protocole d'analyse et les résultats de datation. Les parchemins araméens remontent au premier siècle de notre ère, probablement entre les années 50 et 70. Les parchemins grecs sont un peu plus récents, datés de la première moitié du deuxième siècle.

Ces premières données ont eu pour effet de glacer la chercheuse, qui a subitement réalisé qu'elle ne rêvait pas. Elle faisait face à un témoin certifié du passé, le sien, celui qu'elle a pour habitude d'étudier, et il n'était pas question de se dérober. Elle allait devoir l'étudier de fond en comble et lui faire rendre gorge. Elle entrait du même coup dans la cour des grands. Ses pairs allaient l'écouter avec beaucoup d'attention, ausculter ses publications, critiquer ses

hypothèses et ses démonstrations, elle, la petite doctorante de l'UCL. Dans le train du soir qui la ramenait chez elle, la veille du Quinze-Août, Marie s'est pris un coup de déprime, terrassée par l'ampleur du projet. Elle a voulu abandonner, refiler le dossier à son directeur de thèse et se replonger dans ses occupations ordinaires, loin d'Herdonia et de son maudit corpus. Elle a ardemment souhaité que ces manuscrits n'aient jamais existé ou qu'ils soient restés longtemps encore prisonniers de la terre des Pouilles. Puis elle s'est ressaisie, persuadée que cette épreuve pouvait la rendre plus forte. Si elle renonçait devant ces vingt-huit malheureuses feuilles de parchemin, elle ne serait jamais digne de porter le titre de docteur en exégèse du Nouveau Testament. Alors avec courage, elle s'est replongée dans son magnifique tourment.

Les données suivantes ont confirmé les premières. Le bois de cèdre et les tissus enveloppant sont de la même époque. Ses collègues néo-louvanistes lui en ont apporté la preuve. Le premier tissu rouge remonte au deuxième siècle, celui en toile épaisse et l'autre de lin bleu, tous deux au premier siècle. Le bois de cèdre est contemporain de ces deux derniers et très probablement issu des forêts voisines du nord de la Galilée. Les quelques pollens encore présents sur les fibres ont permis de retracer les déplacements du colis. La plus grande exposition du lin bleu s'est faite en Palestine dont différents grains typiques de la flore ont été identifiés. Le tissu plus épais s'est par contre chargé en résidus abondants dans les zones méridionales de l'Asie Mineure et de la Grèce. Le tissu rouge n'était imprégné que de témoins du plateau d'Apulie.

Les atomes et les spores ne mentant pas, Marie avait devant elle un tableau éloquent. Son premier manuscrit, en araméen, avait vu le jour quelque part en Palestine, peu après le milieu du premier siècle, et s'était vu adjoindre comme compagnon de voyage un second manuscrit, en grec, postérieur de plusieurs décennies. Empaquetés entre deux planches de cèdre et emmitouflés dans des tissus locaux, ces manuscrits ont pris la route du nord puis de l'ouest pour atterrir à Herdonia, après avoir traversé l'Asie Mineure et la Grèce.

Moins rassurant parce que les textes, eux, peuvent mentir, le contenu de ces manuscrits dressait un tout autre tableau. Ce que

Marie avait aisément réussi à déchiffrer la transportait de joie et lui faisait peur. Elle avait mis la main sur une lettre confession de plus de six cents versets dans laquelle Hana, sœur de Iéshoua de Nazara, dressait un portrait de son frère aux antipodes des textes reçus par l'Église. Alléluia, se serait écrié le commun des mortels, ravi de détenir une mine à succès, mais Marie ne l'entendait pas d'une oreille aussi réjouie. Elle mesurait parfaitement les risques d'une telle aventure. Ou ces manuscrits sont des faux, malicieusement attribués à une des sœurs du Christ, et leur étude viendra grossir le rang des publications anecdotiques sur les nombreux apocryphes chrétiens. Ou cette lettre est vraiment le témoignage de la sœur confidente de Jésus et tout ce qu'elle pourra en dire sera disséqué, trituré, autopsié par les plus grands experts aux quatre coins de la planète, sans compter le regard sévère du magistère des différentes confessions chrétiennes. C'était une incertitude obsédante, qu'elle ne pouvait briser qu'en se lançant dans l'exégèse de ces écrits. Sa thèse prendra quelques mois de retard, c'est bien le moindre mal. Si au bout du chemin, elle parvient à authentifier et faire parler des textes aussi cruciaux pour l'histoire de l'humanité, sa victoire n'en sera que plus belle.

Par la fenêtre de son bureau, Marie regarde pensive les passants déambuler sur la Grand-Place. Elle se revoit jeune étudiante, inquiète à l'idée de manquer un cours ou d'arriver en retard à un séminaire, et sourit à pareille insouciance. Elle se remémore ce grand moment de joie dans la chambre de Foggia, quand elle sautillait dans les bras de Jan à l'idée d'avoir réalisé la trouvaille de sa carrière. Elle se souvient aussi des mille et un petits bonheurs que son existence lui a déjà égrenés. Ce sont des perles de vie dont elle veut se faire un collier fétiche sur sa nouvelle route, un porte-chance bien à elle, car de la chance, elle en aura certainement besoin.

La lettre de Hana est traduite en français depuis fin juillet. Marie l'a lue et relue au moins vingt fois, en version originale et traduite. Elle n'a nul besoin de la relire une vingt-et-unième fois, car elle la connaît presque par cœur. Ce dont elle a besoin, c'est d'un plan de bataille. Son directeur de thèse revient de vacances demain. Elle doit lui faire rapport de ses premières découvertes et valider avec lui ses

hypothèses de recherche. Elle doit aussi solliciter ses confrères de la grande communauté des exégètes. Elle ne leur communiquera pas les clichés du manuscrit ni l'intégralité de sa traduction de peur de se faire voler la primeur, mais elle leur présentera les circonstances de la découverte et une description du contenu. Elle postera le tout sur les meilleurs blogs et sites web de la profession, car tous les commentaires seront les bienvenus pour lever les zones d'ombre. Pour son professeur et ses confrères, elle doit rédiger un compte-rendu qui expose ce qu'a écrit la sœur de Jésus. Cette note est la première tâche de Marie, qui l'aidera à fixer un cadre et mettre ses idées en place. Elle en commence la rédaction sans plus attendre.

Hana écrit à ses compagnons de route sur le chemin du royaume de Dieu. Aucun d'eux n'est cité ni localisé. Elle s'adresse à celles et ceux qu'elle a croisés et avec qui elle partage l'attente du règne. Elle veut témoigner de ce qu'elle a vu et entendu parce que beaucoup s'égarèrent sur des voies trompeuses et entraînent avec eux de nombreux frères et sœurs. Elle parle sans haine ni crainte, animée par le seul amour de la vérité et des œuvres du Très-Haut, béni soit-il.

Hana est la fille cadette de Iosseph et Miriâm, originaires de Nazara en Galilée. Elle est la sœur de Iéshoua et sa confidente. Depuis leur enfance, ils ont partagé une grande intimité. Les autres frères se sont davantage liés à Shoshana, la seconde fille de la famille. Iéshoua a toujours marqué une préférence pour Hana, sa petite sœur. Ils jouaient ensemble, se promenaient longuement dans les campagnes et discutaient souvent des événements de leur vie. Comme elle ne pouvait suivre l'enseignement réservé aux garçons, Iéshoua lui a appris la torah, les prophètes et les psaumes. Ils ont médité sur la foi d'Israël et les promesses de l'Éternel. Ils ont grandi dans la prière et se sont efforcés de mettre leurs pas dans ceux des humbles et des doux, serviteurs fidèles et aimants du Père qui est dans les cieux.

À l'âge adulte, Iéshoua a travaillé avec son père et ses frères dans l'entreprise familiale de construction et de travaux publics. Hana est partie vivre quelques années à Sepphoris, la grande ville voisine, chez un scribe cousin de son père. À l'abri des regards trop curieux, elle y a appris l'écriture et la lecture pour aider à la bonne tenue des

affaires familiales. Dans l'entourage du scribe, elle a fréquenté tout ce que Sepphoris pouvait compter de repoussant pour les Juifs pieux parce que rituellement impurs, comme les collecteurs d'impôts travaillant pour le pouvoir romain ou les riches Juifs hérodiens qui sollicitaient régulièrement les offices de son parent dans leurs demeures pleines de statues, de mosaïques aux figures animales ou de dieux nus du panthéon païen. Hana y a aussi appris le grec et goûté à une multitude de choses inconnues de ses amis de Nazara comme le théâtre, la poésie, la rhétorique, le droit ou la philosophie. Elle avait pour voisine la fille d'un officier romain qui avait enseigné la philosophie à la jeunesse aisée de Rome. Avec l'accord bienveillant du cousin de son père, Hana passait parfois des soirées entières chez cette voisine à écouter son père leur expliquer les subtilités de Platon, la magie arithmétique des Pythagoriciens ou les vertus créatrices du logos chez les Stoïciens.

Iéshoua la rejoignait à Sepphoris au gré des chantiers de reconstruction que leur père avait obtenus. Hana lui servait de guide et ils devisaient sur les merveilles dont pouvaient faire preuve les étrangers. Iéshoua lui confiait souvent l'amour grandissant qu'il avait pour le Créateur tant il découvrait que ses œuvres étaient partout belles et bonnes. Il avait le même sentiment à Sepphoris devant le génie des nations qu'à Ieroushalaïm devant la foi enthousiaste et multiforme de ses frères juifs venus de toute la diaspora. Iéshoua était convaincu que l'amour de Dieu et du prochain était la seule loi pour tout l'univers, qu'Israël devait montrer la voie à toutes les nations et que le Père aimant, le seul Dieu un et vrai, béni soit son nom, allait bientôt faire descendre son règne sur toute la surface de la terre et y convier tous les justes, les pacifiques et les pauvres de cœur, fils de l'Alliance et fils des nations.

C'est à la fin de l'été de l'an 29, sur le chemin qui les ramenait à Nazara, que Iéshoua, qui venait de clôturer son dernier chantier à Sepphoris, exposa ce credo à Hana. Sa voix était plus douce encore que d'habitude, son visage rayonnait et son regard était comme habité. Avant d'entrer au village, il prit Hana par la main et ils s'écartèrent du sentier pour s'agenouiller à l'ombre d'un olivier. Il resta un long moment silencieux, les yeux levés au ciel, puis il prit de

nouveau la main de Hana en lui souriant et fit cette prière d'une voix fine : « Dieu, notre Père, je t'aime plus que tout. J'aime Hana, nos parents, nos amis et tous les proches que tu m'envoies. J'aime tous les hommes et toutes les femmes qui sont mes frères et mes sœurs. Je ne désire plus qu'une seule chose, faire ta volonté et accomplir ton œuvre. Montre-moi la voie. »

Hana a senti Iéshoua transformé après ce retour de Sepphoris, comme si la main du Très-Haut s'était posée sur lui. Il était d'une grande douceur, parlait moins, souriait plus encore et se retirait quand il pouvait pour prier, à la synagogue ou en d'autres lieux. Quand le mois d'octobre est arrivé, il a cessé le travail et est parti à Ieroushalaïm pour la fête du Kippour, un pèlerinage qu'il n'avait pas coutume de faire. Il a insisté pour s'y rendre et a demandé à Hana de l'accompagner. Sur la route, Hana a perçu comme une libération chez son frère. On aurait dit qu'il attendait quelque chose, qu'il pressentait un événement. Le pardon des fautes demandé par les grands prêtres semblait cette fois l'attirer, lui qui ne se rendait au Temple que pour les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tentes. Pendant les cérémonies, il semblait très imprégné par la solennité de la liturgie et il communiait avec la foule comme s'il en avait un besoin vital. Plusieurs fois, il a confié à sa sœur qu'il sentait venir l'heure de la grande *teshouva*, l'heure du repentir et du retour vers Dieu.

En quittant Ieroushalaïm, il a voulu rentrer à Nazara par le désert de Iehouda et les bords du Iardèn. Hana a tenté de l'en dissuader, préférant reprendre la route de la haute Judée avec d'autres pèlerins de Galilée. Il lui a demandé de pouvoir achever son voyage en passant par cette terre de prophètes. Sa sœur a accepté et ils sont partis, presque seuls, sur les chemins rocailleux du désert. C'est là qu'est survenu l'insondable. Ils étaient en approche du Iardèn et ils pouvaient apercevoir au loin la présence massive de Juifs de toutes provenances autour de Yonathan le baptiseur, qui prêchait la conversion d'Israël et son retournement vers Dieu pour échapper au jour du jugement. Sans prévenir, Iéshoua s'est arrêté de marcher et est resté immobile, silencieux, le regard fixe. Hana s'est demandé s'il n'était pas entré en prière comme à son habitude, mais son visage

était étrange. Il dégageait une impression de lumière et de grande sérénité, comme si un doux halo pourtant invisible trahissait un autre monde. Son frère était présent et absent. Elle pouvait le toucher, mais il semblait ailleurs. Iéshoua était comme transfiguré. Pas un instant Hana n'a eu peur. Cette expérience était fascinante, comme si elle pouvait communier à la béatitude de son frère, et le temps paraissait suspendu. Puis il a fermé les yeux, lentement, et un sourire comme elle n'en avait jamais vu est venu habiter son visage, un sourire dont elle se souviendra toute sa vie. Il a alors rouvert les yeux, s'est tourné vers elle et l'a prise chaleureusement dans ses bras. Des larmes de joie se sont mises à couler le long de ses joues et il lui a dit à l'oreille : « Réjouis-toi, petite sœur, réjouis-toi : le royaume vient, il est là, il faut s'y préparer. »

Ils ont repris la route et se sont dirigés vers Yonathan. Hana brûlait d'envie de savoir ce que son frère avait vu ou entendu, mais elle n'osait pas le questionner. Arrivés près du Iardèn, ils se sont rangés dans la foule qui écoutait Yonathan et ont attendu le coucher du soleil pour s'en approcher. Quand le baptiseur a vu Iéshoua, il a reculé d'un pas et l'a regardé intensément puis il l'a pris par le bras et l'a conduit à l'écart. Hana les a suivis. Ils se sont assis et Iéshoua lui a ouvert son cœur. Sur le chemin du désert, Dieu lui a parlé sans un mot. Il lui a montré le royaume, brillant, chaleureux, intense. Il a vu une multitude de vivants, innombrables, en liesse, semblant prendre part à un immense festin. Une douce lumière caressait les visages et une musique hors du temps emplissait cet éden jusqu'au-delà de l'horizon. Partout régnait un amour gigantesque, plein et entier. Iéshoua a compris que Dieu venait parmi les siens, comme il l'avait promis, que ce temps était proche et qu'il fallait l'annoncer. Un silence s'est fait puis Yonathan a serré Iéshoua contre son cœur : « Tu es celui que j'attendais, tu es l'envoyé, la *shekhina* est sur toi », le baptiseur signifiait à son hôte qu'il avait reconnu en lui la présence de Dieu. Le Père habitait désormais Iéshoua. Il avait donc exaucé sa prière et lui avait montré la voie. Si Iéshoua tenait tant à cette fête du Kippour, c'est parce qu'il pressentait que Dieu avait accordé son grand pardon, à Israël et à toutes les nations, qu'une

création nouvelle était en marche et qu'il fallait l'accueillir comme un don, en redevenant simples et aimants, à l'image des enfants.

Marie interrompt la rédaction de sa note, prise par la solennité du moment. Bien qu'elle ait lu et relu le manuscrit, elle ne s'était pas rendu compte de l'importance cruciale de ce passage. Il a fallu qu'elle synthétise le récit de Hana pour en mesurer les conséquences. Si cet écrit est bien celui de la sœur de Jésus et fidèle aux événements, il va révolutionner toutes nos connaissances sur les évangiles et les débuts de l'Église. Si ce manuscrit est vrai, on dispose enfin d'un témoignage capital sur les motivations de Jésus et la naissance de sa mission. Aucun texte du Nouveau Testament, aucun apocryphe n'a jamais été aussi précis et circonstancié, et cela me tombe dessus, soupire Marie, dans un mélange d'excitation et d'anxiété.

Il est plus de midi. La chercheuse enregistre son fichier et éteint son ordinateur. Elle descend au snack du coin acheter un sandwich et se dirige vers le lac. Manger calmement au bord de l'eau puis s'offrir une promenade digestive, Marie n'a que ces gestes élémentaires à son programme. Ce qu'elle désire par-dessous tout, c'est garder les idées claires.

5

Le règne tarde

L'image des enfants hante les pensées de Marie. Ils sont au cœur de l'œuvre de Iéshoua. On savait depuis longtemps que le prédicateur de Nazara les avait pris en exemple dans son annonce du règne, mais on ne se doutait pas qu'ils occupaient une place aussi centrale. C'est à eux qu'il pense d'emblée pour décrire l'attitude qui convient face au cadeau du Père. Il faut redevenir simples et aimants, à leur image. On aurait pu s'attendre à d'autres modèles comme les humbles, les courbés, les pauvres en esprit du courant des *anawim* que Iéshoua fréquente depuis toujours, ou les pieux et les sages de la lignée des *hassidim* que le Galiléen connaît tout aussi bien. Non, sa référence première n'est ni la docilité ni la piété, c'est plus radicalement encore l'innocence, l'abandon et l'ouverture totale d'un enfant. C'est ce qu'il confie à Yonathan, le prophète austère des bords du Iardèn. Le royaume imminent qu'il s'apprête à proclamer s'accueille à bras ouverts et sans calcul, le sourire aux lèvres et le cœur généreux. Il faut redevenir un enfant pour y entrer.

Immergée dans ses réflexions, Marie reprend la rédaction de son compte-rendu. Iéshoua est resté plusieurs jours aux côtés de Yonathan, en présence de Hana. Ils ont prié, jeûné et longuement échangé sur la mission future. Le jour de son départ, Iéshoua s'est

fait baptiser en signe de pardon et d'amour filial pour le Très-Haut. Sur les chemins du retour, il a partagé avec sa sœur son enthousiasme et son impatience de se mettre en route. Plus rien ne pouvait le faire changer d'avis. Il se sentait habité par une volonté inébranlable d'annoncer partout la bonne nouvelle. Le temps de la délivrance était proche.

Arrivé à Nazara, il s'est d'abord expliqué devant sa famille. Son père et sa mère lui ont fait confiance et l'ont béni, même s'ils redoutaient de le voir s'aventurer sur les routes dangereuses de Palestine. Ses frères étaient plus réservés, s'étonnant de cette vocation subite et se demandant comment ils allaient compenser ce départ pour la bonne marche de leurs affaires. Hana n'est pas intervenue dans la discussion, se contentant d'acquiescer d'un sourire ou d'un signe de tête aux affirmations de Iéshoua. Le lendemain, jour de shabbat, il s'est rendu à la synagogue et s'est porté volontaire pour lire et commenter le passage des écritures. La *haftarah* du jour était du prophète Iesha'yahou : « Le souffle d'Adonaï est sur moi parce qu'il m'a consacré pour annoncer la bonne nouvelle aux humbles. Il m'a envoyé soulager les cœurs brisés et reconforter les endeuillés. Il m'a mis en route pour rendre la vue aux aveugles et la liberté aux opprimés. » Après avoir roulé le livre, il s'est assis et a expliqué à l'assemblée que le temps de cette prophétie était venu, que l'Éternel accomplissait aujourd'hui sa promesse, que son règne définitif était imminent et qu'il fallait se préparer à cette libération prochaine.

Les habitants de Nazara étaient remplis d'admiration et d'étonnement. Ils connaissaient bien ce fils de Iosseph et l'avaient vu grandir parmi les enfants du village. Il parlait aujourd'hui avec sagesse et autorité. Son enseignement était nouveau, riche, imagé. Son annonce de la venue rapide du règne était un soulagement pour tous ceux qui l'espéraient depuis des générations, mais son invitation à tout quitter pour accueillir cette venue leur semblait exagérée. Il s'est trouvé peu de monde à Nazara pour se mettre à la suite de Iéshoua et proclamer l'imminence du royaume.

Un petit groupe d'hommes et de femmes s'est mis en route à travers la Galilée. Hana était du voyage. Ils ont séjourné à Chorazin,

Bethsaïda et Kepharnouaïm, où Shimôn les a rejoints. Ils prêchaient dans les synagogues, les maisons ou sur les places publiques. Des guérisons et d'autres actes de puissance accompagnaient leur enseignement, attestant que l'Éternel était avec eux et accomplissait ses promesses. Les habitants manifestaient leur engouement et le nombre d'itinérants devenait important. Plusieurs groupes se sont formés et sont partis en différents endroits de Galilée. Hana a suivi son frère et s'est émerveillée, village après village, de sa capacité à convaincre ses auditeurs. Il leur parlait avec des mots simples, s'appuyant sur leur expérience et leur vie quotidienne pour expliquer ce qu'était le royaume et la voie à suivre pour y prendre part. Un banquet, une semence enfouie, un trésor caché, un homme parti en voyage suffisaient à leur faire comprendre les merveilles du Très-Haut. Avec les érudits et les experts en écritures, il pouvait aussi se faire entendre, argumenter finement et prendre appui sur la loi, les prophètes et les psaumes pour justifier son enseignement. L'enthousiasme des foules et le respect de nombreuses autorités renforçaient Iéshoua dans sa conviction d'être sur la bonne voie.

Après plusieurs semaines d'itinérance et de prédication, Iéshoua et Hana sont revenus à Nazara pour prendre du repos. Toute la famille s'est rendue à Cana pour se joindre à une noce. C'est là que Iéshoua a tenu sa plus belle homélie sur le royaume. Il l'a comparé à un immense festin où le Père céleste et ses convives se réjouissent sans fard, où le plus petit des serviteurs côtoie les plus grands parmi les nations, où les anges et les puissances célestes partagent la joie des fils des hommes et où jubile toute la création régénérée. Hana avait les larmes aux yeux, se souvenant de la vision de son frère dans le désert de Iehouda. Iéshoua l'a emmenée à l'écart du banquet, lui a dit de ne pas pleurer mais de tressaillir d'allégresse devant les merveilles à venir, l'a enserrée dans ses bras et l'a remerciée chaleureusement d'avoir toujours été à ses côtés. Puis il a pris une tablette de cire dans une des salles de la noce, s'est saisi d'un stylet et a gravé quelques mots à l'intention de Hana : « Réjouis-toi petite sœur, car le royaume est pour toi. » Elle a gardé cette tablette précieusement, comme un inestimable trésor.

Iéshoua s'est remis en route avec ses compagnons de prédication, sillonnant la Galilée et les territoires alentour. Hana est restée à Nazara pour aider ses parents et ses frères. Elle le rejoignait de temps en temps quand il faisait étape près du village. Il lui a confié que la bonne nouvelle rencontrait des oppositions croissantes. Des interprètes rigoristes de la loi lui reprochaient de s'écarter des prescrits des anciens et des règles de pureté, de fréquenter des gens de mauvaise vie, de se vautrer dans la débauche, de s'entourer de femmes sans leur mari, de soigner avec l'aide de Satan. Des chefs de village ne voulaient plus le voir, car il séduisait les habitants par des mensonges et des actes de magie. Le clan des Hérodiens se méfiait de plus en plus de l'influence de son enseignement sur les petites gens. Quand Yonathan a été arrêté et exécuté, la prédication s'est interrompue. Pendant quelque temps, Iéshoua et les siens se sont mis à l'abri hors de Galilée, car les partisans d'Hérode voulaient leur perte. Puis ils ont fait route vers Ieroushalaïm et la terre de Iehouda. L'annonce du royaume ne pouvait attendre. La bonne nouvelle était accueillie avec joie dans de nombreux villages mais les autorités et certains chefs locaux contredisaient publiquement les paroles de Iéshoua. Les querelles tournaient parfois en rixes, forçant les itinérants et leurs prédicateurs à s'enfuir précipitamment.

Quand Pessah, la fête de la Pâque, est arrivée, Hana, sa mère et ses frères sont montés à Ieroushalaïm. Ils devaient rejoindre Iéshoua et les siens pour célébrer la libération du peuple de l'Alliance. Iéshoua avait dit à sa sœur qu'il rêvait de proclamer la bonne nouvelle sur les lieux du Temple, devant tout Israël réuni, hommes, femmes et enfants, comme Ezra l'avait fait avec la torah. Il rêvait de signifier les temps nouveaux et la terre nouvelle enfin accomplis par la grâce du Père. Il rêvait d'y voir descendre la Ieroushalaïm céleste, entrée dans le règne consolateur du Très-Haut qui n'aurait pas de fin. Mais la veille de la fête a tourné au drame. Iéshoua et quelques compagnons ont été arrêtés par l'occupant romain. Hana et sa mère espéraient qu'il ne s'agissait que d'une mise en garde, qu'ils seraient relâchés après Pessah une fois les pèlerins rentrés chez eux. Mais l'intervention de riches notables, sympathisants du mouvement, auprès des autorités romaines n'y a rien fait. Iéshoua et ses

compagnons ont été jugés pour sédition et menaces contre Rome, et condamnés au supplice de la croix. Hana et Miriâm ont tenté de les secourir, mais la garde les repoussait loin du gibet. Iéshoua a agonisé dans la souffrance, priant le Père d'accélérer sa venue et de l'accueillir dans sa demeure.

Hana, sa mère et les quelques compagnons fidèles qui s'étaient pressés vers le lieu de la crucifixion étaient anéantis de tristesse. Ils sont repartis avec le corps des suppliciés, car l'approche de Pessah interdisait leur exposition publique. Leurs dépouilles ont été ensevelies à la hâte dans des sépultures provisoires près de la ville. Le soir de Pessah, la rumeur courait déjà que les corps des suppliciés avaient disparu. Le lendemain, Hana, ses frères et les compagnons de Iéshoua ont constaté que les sépultures étaient vides. Personne ne savait ce qui s'était passé. Tout le monde s'est mis à la recherche des corps mais sans succès. Des récits contradictoires circulaient à Ieroushalaïm. Des témoins auraient vu des soldats romains, sans uniformes ni armes, emporter de nuit Iéshoua et ses disciples pour les transférer en un lieu secret. L'occupant aurait ainsi voulu empêcher tout rassemblement post-mortem du mouvement et la glorification posthume de ses martyrs. D'autres témoins attribuaient ce vol de cadavres aux autorités du Temple qui auraient voulu punir Iéshoua de ses blasphèmes contre le lieu saint en le privant de sépulture rituelle. Même les investigations des membres du Sanhédrin favorables à Iéshoua n'ont mené nulle part.

Hana est restée avec ses interrogations et ses doutes. Plusieurs dans le mouvement ont cru très vite à une intervention divine pour expliquer le mystère. Iéshoua aurait été justifié par le Père et emmené au ciel sans attendre le jour du jugement et la venue du royaume. L'Éternel aurait anticipé avec lui la résurrection des justes parce que Iéshoua était le juste parmi les justes et que le temps de la fin avait commencé. Hana s'est toujours méfiée de cette croyance parce que Iéshoua ne s'était jamais mis en avant et n'avait jamais revendiqué un traitement de faveur. Pourquoi le Père l'aurait-il mis à part de tous les justes et de tous les prophètes avant lui ? Mais ce qui a blessé Hana, c'est que certains dans le mouvement ont prétendu avoir vu Iéshoua vivant. Il se serait fait voir à quelques-uns pour leur

signifier sa victoire sur la mort et les encourager à poursuivre la prédication du règne. Pourquoi son frère se serait-il manifesté à ces compagnons de route et pas à elle, sa sœur préférée, sa confidente de toujours ? Cela n'avait pas de sens. Pour Hana, ces compagnons ont succombé à leurs illusions. Ils ont cru fonder leur prétention à conduire le mouvement dans une vision de son frère ressuscité. Leurs récits étaient d'ailleurs discordants et vagues. Avec des témoignages de ce genre, ils ne servaient pas le Très-Haut et son royaume.

Après les tristes événements de Pessah, Iacob, ses frères et leur mère sont restés à Ieroushalaïm pour prêcher la bonne nouvelle, vivre selon la voie et attendre la venue du règne. Hana est restée un temps avec eux puis est retournée en Galilée avec Shimôn et plusieurs frères pour poursuivre la mission. Elle a enseigné et porté le message jusqu'en Décapole et à Damas. C'est dans ces contrées proches et lointaines de Nazara qu'elle a rencontré les frères et les sœurs auxquels elle adresse sa lettre. Elle a porté avec eux les joies et les peines des communautés de croyants, fait des disciples et propagé l'annonce du règne, souffert des railleries des puissants et de l'orgueil des doctes. C'est avec eux qu'elle partage aujourd'hui encore le pain et le vin, une vie sainte à la suite de Iéshoua et l'attente du royaume libérateur du Père. Et c'est eux que Hana veut mettre en garde contre les tromperies de certains prédicateurs et les errements de certaines communautés, car elle se fait vieille et redoute de s'endormir dans la mort avant la venue du royaume.

Vous le savez tous, exhorte-t-elle ses compagnons, notre rabbouni Iéshoua était doux et humble de cœur. Pour nous qui marchons à sa suite, son enseignement est un joug facile à porter. Il était un prophète puissant en action et en parole, devant l'Éternel et devant tout le peuple, parce que la main du Très-Haut était sur lui et son souffle habitait tout son être. Partout il a annoncé la bonne nouvelle des temps derniers. Notre Père des cieux, béni soit son nom, accomplit sa promesse. Il vient rassembler les fils d'Israël et les enfants des nations pour les faire entrer dans son royaume. Le jour du jugement est proche et avec lui, la récompense des justes, des pauvres et des faiseurs de paix. Il vient relever les affligés, consoler ceux qui sont dans le deuil et mettre fin aux puissances du mal.

Réjouissez-vous, frères et sœurs, car vous avez beaucoup aimé et c'est votre amour qui vous fera prendre part au festin éternel. Voilà la voie que nous a enseignée Iéshoua et pour laquelle j'ai porté témoignage toute ma vie.

Pourtant, poursuit Hana dans ses considérations finales, vous avez entendu que des compagnons se disputent dans les pas de Iéshoua. Certains le proclament *mashiah*, l'envoyé ultime de l'Éternel qui doit se relever d'entre les morts pour inaugurer la royauté du Très-Haut et établir sa paix définitive. Je vous l'ai dit si souvent, jamais Iéshoua n'a accepté cet honneur. Il se trouvait indigne de porter ce titre. Sur les chemins, beaucoup l'interpellaient comme l'oint d'Adonaï, la réincarnation d'Élyahou ou le nouveau David, mais il s'en détournait. Ceux qui en font le messie ne l'ont pas connu comme je l'ai connu. Ils croient rendre hommage à Iéshoua et conforter ainsi leur confiance dans le règne, mais ils se trompent.

Parmi les frères à Ieroushalaïm est née la croyance que Iéshoua est mort en sacrifice pour les fautes d'Israël. J'ai beaucoup parlé de cette allégation avec Ia'acob et Iosséi. La proximité du Temple, les prières fréquentes et l'assistance répétée aux sacrifices du soir ont poussé des compagnons trop zélés à voir la main du Père dans les événements tragiques de Pessah. Pour eux, Iéshoua a offert sa vie en sacrifice ultime pour le rachat des péchés. C'était lui le juste dont parlent les psaumes, le serviteur souffrant et rejeté de Iesha'yahou, l'agneau innocent mené à l'autel. Son supplice a sauvé tout le peuple. Il fallait donc qu'il soit justifié, qu'il triomphe de la mort et soit glorifié à la droite du Père pour que son sacrifice ne soit pas vain. C'est selon eux ce qui s'est passé à Pessah. Sans attendre le jugement, il a été relevé des morts et il va bientôt revenir pour installer le règne. Ia'acob a tenté de calmer l'ardeur de ces frères mais les discussions sont restées vives et des disputes ont déchiré la communauté. Ces frères sont partis et ils ont trouvé une meilleure écoute parmi les communautés de la diaspora. Aujourd'hui encore ils confessent que Iéshoua est le *christos* annoncé par les écritures, mort et ressuscité pour nos péchés, qui va revenir juger les vivants et les morts pour faire entrer les élus dans le royaume. Cette confession est

la bonne nouvelle qu'ils proclament partout, qu'ils disent tenir de Iéshoua ressuscité mais n'en croyez rien.

Frères et sœurs bien aimés, vous comprenez que ce zèle aveugle ne sert pas la voie. Ces compagnons déforment la parole du maître et encouragent les erreurs. D'Alexandrie, d'Antioche et de beaucoup d'autres endroits encore nous sont venues des nouvelles d'une prédication dévoyée. Des frères qui n'ont pas connu Iéshoua et vivent loin de nos coutumes modifient l'enseignement et interprètent la voie au gré de leurs usages. Dans certaines communautés, on rend un culte à Iéshoua comme à un dieu. Il n'est plus le prophète du Très-Haut mais sa Parole incarnée, sa Sagesse faite chair. Comment peuvent-ils ignorer qui était vraiment notre maître ? Ils veulent plaire aux nations et leur offrir le salut, mais ils leur taillent des tuniques qui font honte à notre Père des cieux. Lui est le Dieu un, l'unique et le vrai qui ne souffre pas de faux cultes ni de paroles pleines d'artifices. Iéshoua a montré la voie, pour nous qui sommes proches d'Israël comme pour eux qui sont loin à travers les nations. Nul besoin de retrancher ni d'ajouter. Notre maître ne faisait pas partie des héros fabuleux comme les aiment les Gentils, ni des divinités comme en font les païens. Des frères proclament qu'il a fait des prodiges dignes du panthéon des Grecs et des Romains, qu'il a fait obéir des tempêtes, combattu Satan à mains nues et rendu la vie à des morts. Tout cela est folie et mensonges. Que ces frères reprennent raison et reviennent sur le droit chemin. Iéshoua était la voix du Béni, il a annoncé son règne et montré la route. Le royaume du Père est notre seule demeure et l'amour est sa seule loi, son unique porte. Rien d'autre ne compte. Tout le reste est vent et poussière. Soyons unis jusqu'au jour du jugement et du règne.

Marie enregistre son fichier et reste immobile un instant, songeuse. Elle tente de visualiser Hana, assise, un parchemin sur les genoux ou sur le dessus d'un scriptorium, en Galilée ou quelque part plus au nord. Elle se sent rattrapée par l'âge et repense à sa vie. Elle voit ses frères et ses sœurs divisés par les prédications nouvelles, doutant peut-être de la venue du royaume, mais elle ne faiblit pas. Sa confiance en Iéshoua est intacte. Elle a été sa compagne de vie, son aide, sa confidente. Ce qu'elle a vu, entendu et partagé avec lui ne

peut pas s'éteindre. Elle l'a enseigné tant de fois, répété à tout qui pouvait le recevoir. Elle sait que Iéshoua est la voix du Père et le chemin vers le règne. Elle l'a proclamé partout et a bataillé pour faire passer le message. Or beaucoup aujourd'hui veulent transformer l'œuvre de son frère et s'accaparer l'héritage. Les années qui passent et les compagnons de la première heure qui disparaissent facilitent leurs agissements. Ils interprètent à leur façon, changent les témoignages, modifient la tradition, inventent quand ils le peuvent. Ils pensent aider à la propagation de la voie, mais ils ne font qu'ensemencer l'erreur et cultiver de mauvais fruits. Ils servent peut-être leurs ambitions mais pas la vérité.

Hana est inquiète. Le règne tarde à venir et les mauvais enseignements se multiplient. Elle n'aura bientôt plus la force de se battre, de rivaliser avec les prédicateurs aventureux et de rectifier les doctrines douteuses. Elle donne le meilleur d'elle-même dans cette lettre à ses communautés de croyants. Elle leur rappelle qui était Iéshoua et comment il s'est mis en route pour le Très-Haut. Elle les enjoint à marcher à sa suite, à rejeter tous les faussaires et à rester unis dans l'amour. Elle fait ce que l'apôtre Paul a réalisé de nombreuses fois, dire à travers ses missives à ses compagnons de galère qu'il les aime et qu'ils gardent bien son enseignement. Paul a rencontré le succès, bien après sa mort, quand Hana, elle, n'a rien croisé du tout. L'apôtre des Gentils a été consacré par l'histoire. La sœur de Iéshoua n'a pas quitté les oubliettes. Et si, pourtant, elle avait raison...

6

Une petite révolution

Impressionnant... C'est très impressionnant... Albert Chomay, le directeur de thèse de Marie, n'a que ces mots à la bouche pour commenter la note. À peine rentré de vacances, il a dévoré le compte-rendu de sa doctorante et en a truffé les marges d'annotations. Pas un regard pour la pile de courriers accumulés sur son bureau ni pour les mails entassés dans sa messagerie, le trésor débusqué à Herdonia a requis toute son attention. Ce n'est pas tous les jours qu'un joyau de cette taille atterrit dans son département. Il a fait venir Marie dans son bureau, qui s'est assise face au professeur et l'observe parcourir sa note une dernière fois. Elle ne l'a jamais vu dans cet état, empreint de gravité et de fébrilité potache. Il tourne les pages avec fougue puis s'arrête religieusement sur des passages d'importance. Il lève la tête par intermittence, regarde son assistante sans rien dire et replonge les yeux dans le texte comme s'il allait en retirer une pépite.

— C'est une sacrée trouvaille qu'on a là, lâche-t-il enfin à la chercheuse.

— Je le pense aussi.

Il ne poursuit pas la conversation et se remet à feuilleter le rapport. Marie attend la suite avec impatience, se demandant si elle

ne doit pas intervenir quand il tapote subitement la note du revers des doigts tout en s'éclaircissant la voix.

— Est-on sûr de la datation du manuscrit ?

— L'institut romain qui l'a analysé présente tous les gages de sérieux.

— Car tu comprends, Marie, toute l'affaire est là.

— Comment ça ?

— Si ce manuscrit, avec ce qu'il contient et quel qu'en soit l'auteur, remonte bien au milieu du premier siècle de notre ère, entre les années 50 et 70, c'est une bombe. Il faut absolument demander une contre-expertise de datation. C'est capital.

— Pour l'exclure des écrits apocryphes ?

— Exactement. Les textes que l'Église a rejetés comme inauthentiques ou sur lesquels l'exégèse moderne a encore des doutes remontent au deuxième ou au troisième siècles de notre ère, à une époque où les témoins de première main sont morts depuis longtemps et où plus personne n'a l'autorité pour contester valablement. Aucun écrit apocryphe, qu'il s'agisse d'un évangile, d'une apocalypse, d'une lettre ou des actes d'un apôtre, ne trouve son origine au milieu du premier siècle. C'est bien trop tôt.

— Si la datation n'est pas confirmée et est postposée de cinquante ou cent ans, le soufflé retombe, ponctue Marie, les lèvres pincées.

— La bombe devient un pétard mouillé. Cette lettre peut alors avoir été écrite par n'importe qui, à peu près n'importe où pour justifier rétrospectivement des pratiques ou des théories de communautés chrétiennes en marge ou en dissidence.

— Oui mais, si la contre-expertise confirme la datation...

— Alors là, c'est le nirvana, et la promesse de beaucoup de boulot pour nous. Euh... je veux dire pour le département. Ne crois pas que je veuille te retirer le pain de la bouche.

— Oh mais du pain, il y en a plein la planche et je compte bien sur toi pour m'en sortir. D'ailleurs, j'espère que tu accepteras que je mette ma thèse au frigo un moment.

— J'allais te le demander. Ce manuscrit d'Herdonia a désormais la priorité. Je t'aiderai bien entendu, mais je ne suffirai pas et on ne peut pas se loucher sur un coup pareil. Je compte solliciter nos

confrères de la KUL, c'est bien la moindre des choses. Ils ont les compétences pour nous appuyer, ils pourront sans doute cofinancer les recherches et puis c'est grâce à leurs archéologues si on a mis la main sur ces textes.

— C'est une bonne idée. Je m'en serais voulu si la KUL était restée sur le banc. Et pour la contre-expertise, on fait comment ?

— Je vais voir aussi avec la KUL. La découverte leur revient et leur sera créditée. Nous déciderons ensemble comment opérer avec les autorités italiennes. À propos, les manuscrits sont en lieu sûr ?

— Je crois bien. Jan Lemmens a pris toutes les dispositions avec l'Institut National des Archives et le chef de son département des manuscrits anciens.

— Giorgio NovIELLO, c'est ça ?

— Tu le connais ?

— Non, j'ai lu son nom dans ton rapport. Tout ce qui m'importe, c'est que les parchemins soient bien conservés et sous bonne garde. Tu t'imagines ? Si la lettre remonte au milieu du premier siècle, on a affaire à un des plus vieux écrits chrétiens, contemporain des lettres de Paul, plus vieux encore que les évangiles de Marc, de Mathieu ou de Luc. Cela va en faire des jaloux et des envieux. Je n'aimerais pas que ce manuscrit disparaisse et finisse dans la collection privée d'un riche amateur discret.

— Cela me ferait mal aussi.

Le téléphone d'Albert se met à sonner. Il décroche et demande à Marie de bien vouloir l'excuser. Le doyen est à la recherche de statistiques pour boucler un dossier administratif. Albert s'exécute et fouille dans d'épaisses fardes traînant sur son bureau. Pendant ce temps, Marie repense à son plan d'action. Elle va solliciter sur internet la communauté des exégètes, car elle aura besoin de toutes les compétences pour venir à bout de ce gros morceau. Si la datation est confirmée, le manuscrit prend une importance de tout premier plan. Il faudra trouver des références, des citations, des traces de cette lettre dans la littérature des premiers siècles, chrétienne ou autre, sans quoi son authenticité sera difficile à prouver. Il faudra aussi s'occuper du parchemin en grec, trouvé dans le colis d'Herdonia, qui pourrait se révéler utile à une meilleure

compréhension de la lettre de Hana. Pour cet appendice, Marie a une idée.

— Quoi qu’il en soit, reprend Albert en raccrochant le téléphone, cette lettre recèle déjà des merveilles. Même si la contre-expertise la repoussait au deuxième siècle, elle resterait une pièce maîtresse dans l’étude des premiers moments du christianisme. As-tu remarqué l’absence de certaines appellations qu’on trouve si fréquemment dans les lettres de Paul ou les évangiles synoptiques ?

— Comme fils de l’Homme, fils de David...

— Et même fils de Dieu ou notre Seigneur, des titres qui traduisent la révérence ou la dévotion envers un Jésus divin. L’auteur de cette lettre et les communautés auxquelles il s’adresse semblent à mille lieues de tout cela. On y parle de Iéshoua, de rabbi, de rabbouni même, ce qui place ces interlocuteurs dans une grande connivence avec Jésus, et on le voit comme un maître et un grand prophète mais pas comme le messie attendu.

— Hana, ou en tout cas l’auteur de cette lettre comme tu dis, refuse ce titre avec force, c’est très clair, et se moque même du vocable *christos*, qui n’est que la traduction grecque de *mashiah*, comme si précisément le titre de messie était une invention ou une exagération nées dans les communautés juives hellénisées de la diaspora.

— La résurrection est mise en doute aussi.

— À ce propos, tu sais que la finale actuelle de l’évangile de Marc est un ajout, que le texte original s’arrête au verset huit sur la peur des femmes devant le tombeau vide. Il devait y avoir une autre finale, qui a été enlevée et dont on n’a plus aucune trace aujourd’hui. Et si cette finale était du même tonneau que notre lettre ?

— En quel sens ?

— Que la première finale de l’évangile de Marc ait fait écho aux discussions sur la disparition du corps et à la méfiance qu’auraient eue certains envers la réalité de la résurrection.

— Là, je vois la spécialiste de Marc se frotter les mains...

— Dans les derniers versets de l’évangile de Mathieu, il y a aussi une référence au doute quant au ressuscité et à ses apparitions.

— Pour toi, il y a matière à creuser. En tout cas, le passage qui m’a le plus touché, c’est le récit des visions de Jésus au désert de Juda. C’est confondant de beauté et de réalisme.

— C’est un moment fort, c’est vrai, mais ce qui me remue le plus, moi, c’est de penser qu’on a peut-être là, avec cette lettre, le témoignage de la sœur de Jésus, rien de moins.

— Tu as raison. Si on parvient à prouver l’authenticité de cette lettre et la véracité de son contenu, on fait progresser les connaissances exégétiques d’un pas de géant.

— Je pense même que ce sera une petite révolution.

— Oui, peut-être. Ou plus exactement, on consolidera toutes les petites révolutions qui ont déjà eu lieu mais qui attendent toujours d’être reconnues. Au fond, cette lettre ne nous apprend pas grand-chose de neuf. Ce qu’elle renferme a déjà fait l’objet de nombreuses hypothèses, publiées, défendues et controversées. Le Jésus plus prophète que messie, qui n’a annoncé que l’imminence du règne de Dieu et rien d’autre, qui n’a pas fondé de nouvelle religion ni de nouveaux dogmes, qui s’est contenté de vouloir rassembler Israël dans l’amour, dont la mort violente voulue par Rome n’a rien de sacrificiel ni de rédempteur pour l’humanité, et que Dieu n’a pas ressuscité avant la fin des temps, tout cela a déjà été avancé. Ce qui est terriblement original, c’est que cette lettre rassemble le tout en un récit unique, qu’elle dit être le seul vrai sur l’histoire de Jésus.

Albert regarde son assistante dans les yeux et lui sourit.

— Tu verras, tout ira bien. On va donner le meilleur de nous-mêmes et les confrères vont nous aider.

— D’accord, on va se défoncer, conclut Marie dans un grand soulagement. Pour les confrères, tu es d’accord que je les sollicite via le web. Je pourrais poster mon compte-rendu et inviter la communauté aux propositions et commentaires.

— Très bonne idée. Tu pourrais aussi fournir les clichés de la première et de la dernière feuilles du manuscrit afin de nourrir la curiosité. Et pour les quelques feuilles en grec ?

— Je propose qu’on les étudie ce quadrimestre avec les étudiants du premier master.

— Dans le cadre des travaux pratiques ?

— À la place des traditionnels textes en grec du Nouveau Testament. Cela pourrait être stimulant pour eux de participer à un projet de recherche.

— En effet. Tu as déjà une idée sur la nature de ces textes ?

— Pas encore. Il s'agit de listes de noms de localités et de personnes, avec des chiffres qui pourraient être des sommes d'argent récoltées ou des décomptes d'effectifs dans des communautés. Je ne suis même pas encore sûre que ce parchemin grec ait un rapport direct avec la lettre de Hana. Cela va donner du piment à nos travaux pratiques.

— Bien, nous avons notre feuille de route. On fera le point régulièrement.

— Et à part cela, tes vacances ?

— Oh, mes vacances, je n'y pensais déjà plus. Tout s'est bien passé, comme chaque année.

— Tu es parti avec ton épouse ?

— Oui et mes deux petits-enfants qui n'avaient jamais vu la montagne. On s'est payé des promenades magnifiques à travers les alpages et les parcs régionaux, et on a passé une nuit dans un refuge de haute montagne. C'était divin. Et toi ?

— Comme tu sais, une petite escapade italienne...

— Riche en découvertes !

— Tu peux le dire. Il faudra peut-être que j'y retourne suivant l'avancement de notre projet.

— Pour tout ce qui est intendance, tu m'en parles avant. Je vais tenter de dégager un budget pour notre *corpus herdoniense*. Courage et bon boulot...

L'expérience et l'entrain du professeur rassurent Marie, qui n'est plus seule dans l'aventure. Ce projet est le sien, mais il la dépasse amplement. Il y a place pour de nombreuses contributions. La victoire sera collective, comme souvent dans les grandes avancées. Elle rejoint son petit bureau et se met à la tâche. Elle va informer de nombreux confrères de la découverte d'Herdonia et ouvrir le bal des premières remarques et interventions.

7

Mauvais plaisants

En un peu plus de deux semaines, Marie a récolté de nombreux commentaires. C'était prévisible vu l'intérêt du document. La plupart se contentent de saluer la trouvaille et de souhaiter bonne chance aux exégètes de l'UCL, attendant avec impatience leurs prochaines publications. Certains y vont de quelques suggestions stimulantes et promettent de reprendre contact en cas de nouveaux éléments probants. Un confrère orientaliste a formulé un avis sur la graphie araméenne, confirmant stylistiquement le caractère christo-palestinien du manuscrit et son enracinement très probable dans le premier siècle de notre ère. Un autre, historien spécialisé dans les débuts du christianisme, a transmis une de ses contributions à un ancien colloque dans laquelle il pointait la présence de ce qu'il croyait être des chrétiens ébionites dans la région d'Apamée, au sud d'Antioche, vers le début du deuxième siècle. À la lecture de la note de Marie, cet historien s'est demandé si les documents qu'il avait étudiés ne parlaient pas plutôt de communautés similaires à celles visées dans la lettre d'Herdonia.

Un document en particulier, celui d'un préfet romain faisant un relevé détaillé des diverses populations sous sa juridiction, mentionnait des « basiléens » près d'Apamée, une appellation

singulière et sans équivalent connu à ce jour dans la littérature de l'époque. Les recherches n'ont pas permis d'éclaircir le mystère de ce groupe, que l'historien a classé faute de mieux dans la catégorie des Juifs en marge de l'orthodoxie rabbinique. Dans la maigre description du préfet, il était rapporté des pratiques inhabituelles pour le judaïsme d'alors, comme une célébration le premier jour de la semaine, en plus du shabbat, une insistance sur le partage communautaire et la pauvreté ainsi qu'une allégeance à un maître qui leur avait promis le royaume, d'où probablement le sobriquet de « basiléens » – ceux du royaume, en grec – dont les avait affublés le fonctionnaire romain. Le dimanche, la pauvreté et ce maître du royaume qui devait être Jésus avaient fait pencher la balance de l'historien vers les ébionites, ces juifs chrétiens connus pour leur attachement aux prescrits de la torah, à la seule version hébraïque des évangiles, au caractère non divin de Jésus et réputés aussi pour leur rejet de Paul et de sa trahison à la loi d'Israël. Le terme basiléen ne devait être qu'une variante locale du générique ébionite.

Excellent réflexe, s'est félicitée Marie. Ce confrère a eu le nez fin en reconsidérant son premier jugement. Sans la lettre, on pouvait effectivement voir des ébionites s'être glissés sous la peau de ces basiléens. Quand on lit les considérations finales de Hana, on peut sans conteste rapprocher ces basiléens des communautés à qui elle s'adresse, d'autant qu'Apamée figure parmi les localités citées dans le parchemin grec d'Herdonia. Marie s'est fait un plaisir de répondre à cet historien en lui demandant un cliché du document romain. En retour, elle lui a fait parvenir une reproduction du parchemin grec sur lequel est inscrit le nom d'Apamée. La trace des basiléens est une première piste prometteuse. La solidarité entre les chercheurs joue à plein.

Seule ombre au tableau, une intervention sur le célèbre blog « New Testament Exegesis » est venue plomber l'ambiance en dissuadant l'UCL de mener plus avant ses recherches. Selon son auteur, la lettre de Hana serait déjà connue de certains cercles exégétiques et aurait fait l'objet d'investigations poussées qui ont révélé son caractère inauthentique. Cette missive serait née au deuxième siècle dans des milieux judéo-chrétiens marginaux de

Syrie. Elle serait désormais classée parmi les écrits apocryphes mineurs. Le problème, et il est de taille, c'est que cette intervention elle-même sur le blog semble mystérieuse et inauthentique. Son auteur, un certain Joachim Bellafonte, est inconnu au bataillon des exégètes tout comme l'institut biblique dont il se réclame. Il s'est inscrit sur le blog le jour même de son intervention et jamais il ne cite les études sur lesquelles il s'appuie ni ne donne la moindre référence bibliographique. De son côté, Albert Chomay a vérifié qu'aucune publication n'existe sur une prétendue lettre de Hana, qui ne figure d'ailleurs pas plus sur la liste certifiée des apocryphes chrétiens. Cette intervention relève donc de l'imposture ou de la mauvaise blague.

Trois jours après l'épisode du blog, les mauvais plaisants ont remis le couvert. Ils ont envoyé un mail à Marie, arrivé dans sa messagerie professionnelle avec les mêmes recommandations douteuses. Un certain padre Veracruz cette fois, du même institut bidon, insistait lourdement auprès de la chercheuse pour qu'elle ne se ridiculise pas auprès de toute la profession en poursuivant l'étude de cette lettre fantôme. L'université catholique de Louvain-la-Neuve avait bien mieux à faire que de s'attarder à ce ramassis de bêtises. Ce mail sentait l'intimidation qui ne veut pas dire son nom. Marie n'a pas donné suite et s'est remise à ses travaux sur Hana.

Jan Lemmens s'est aussi manifesté pour n'apporter à sa compagne de fouilles que bien peu d'éléments nouveaux. Il est retourné dans les archives de ses prédécesseurs à Leuven mais n'a rien exhumé qui puisse expliquer la présence des manuscrits à Herdonia. Les premier et deuxième siècles de notre ère n'offrent rien de particulier en matière d'activité juive ou chrétienne dans cette cité d'Apulie. Quant à la villa sous laquelle les parchemins ont été ensevelis, aucune indication ne permet encore d'en identifier le propriétaire ni une quelconque affectation religieuse. L'énigme reste entière, au grand regret de l'archéologue louvaniste.

Encouragée par la réaction de ses confrères, Marie a commencé l'étude linguistique du document. C'est la partie la moins réjouissante de l'analyse, mais elle est indispensable pour faire ressortir tous les détails du texte. Munie de son ordinateur et de

logiciels spécialisés, elle a traqué toutes les occurrences de la lettre. Nombre et distribution des vocables, fréquence d'utilisation, structure du vocabulaire, particularité des expressions, tournures grammaticales, la prose de Hana est passée à la loupe et les premières constatations sont rassurantes. L'exégète n'a détecté aucune dissonance ni rupture dans l'énoncé, ce qui plaide pour une belle continuité dans le style et la formulation des idées. Autrement dit, l'auteur de la lettre, que Marie a décidé d'appeler Hana jusqu'à preuve du contraire, semble unique. C'est la même personne qui écrit, du début à la fin. Marie redoutait l'intervention de plusieurs mains dans le document, comme il n'est pas rare d'en trouver dans les écrits de l'Antiquité. Hana qui ne serait pas seule à s'adresser à ses compagnons, qui aurait vu d'autres personnes compléter voire corriger sa missive, cela aurait gravement nui à la crédibilité de ce témoignage-confession.

Les interpolations semblent également absentes du manuscrit. Ces interpolations sont la bête noire des exégètes quand ils doivent débusquer toutes les manipulations maladroites ou illicites du texte original. C'est le cas du copiste distrait qui intervertit des versets ou prend un mot pour un autre. C'est le cas aussi des révisionnistes qui ajustent le texte à leur goût, gommant des passages entiers ou les remplaçant par une prose jugée plus orthodoxe. Pas de trace de tout cela ici mais Marie doit encore affiner l'analyse pour en avoir le cœur net. Elle attend aussi l'avis de ses collègues paléographistes. S'ils établissent que la graphie est bien homogène, ils confirmeront l'unicité de l'écrivain, ce sur quoi Marie n'a plus vraiment de doute.

Un document parle aussi par ses silences. C'est une des premières leçons d'exégèse que Marie a retenues du professeur Chomay. Il faut allonger le texte sur un divan, expliquait-il en plaisantant, et enfiler sa blouse de psychanalyste pour lui faire dire ce qu'il ne dit pas, et comprendre pourquoi il ne le disait pas. La lettre de Hana n'échappe pas à la règle. Il y a toutes ces expressions auxquelles elle ne recourt pas et qui étaient pourtant courantes dans la littérature chrétienne de l'époque. Christ, Seigneur, fils de Dieu, rédemption, sacrifice brillent par leur absence alors que prophète, royaume, enseignement ou voie sont par contre surreprésentés.

Il y a aussi des références manquantes qui peuvent se révéler instructives. Si Hana est au soir de sa vie, elle pourrait avoir connu la mort tragique de son frère Jacques-Ia'acob en 62, voire celles de Pierre-Shimôn ou de Paul-Shaoul à peu près au même moment. Elle pourrait aussi avoir connu le siège de Jérusalem et la destruction de son temple par les Romains en 70. Or pas un mot de tout cela dans sa lettre. Si elle a bien été la contemporaine de ces événements graves, on se serait attendu à ce qu'elle en parle à ses compagnons de route, surtout dans ses mises en garde et ses recommandations finales. Si elle n'en parle pas, il y a gros à parier qu'elle ignore la lapidation de son frère et ce drame national qu'est l'anéantissement du temple, tout simplement parce que ces catastrophes n'ont pas encore eu lieu. Hana écrit donc avant l'an 70 et très probablement même avant l'an 62, ce qui corrobore la première datation de Giorgio. La lettre remonte aux années 50 ou au tout début des années 60.

— Marie, viens vite, j'ai quelque chose pour toi.

Son directeur de thèse l'appelle à travers le couloir. Elle sent au ton de sa voix que ce n'est pas de la petite bière, et si de surcroît il se permet de crier, cela doit être urgent. Elle enregistre son travail sur l'ordinateur et se dirige à grandes enjambées vers le bureau d'Albert.

— Alors ? demande-t-elle, inquiète.

— Devine...

— On a tiré le gros lot ?

— Rome vient de m'appeler : la datation est confirmée.

Marie lève les bras au ciel et fixe le plafond. Un immense contentement se dessine sur son visage.

— C'est for-mi-da-ble, lâche-t-elle en regardant son professeur. C'est extraordinaire...

— Assieds-toi, que je t'explique. Le laboratoire spécialisé de la Sapienza a reçu ce matin tous les protocoles d'analyse du parchemin araméen. Ils vont me les transmettre par courrier, mais ils ont eu la gentillesse de me prévenir par téléphone. Tous les résultats concourent pour dater le parchemin du milieu du premier siècle, avec une probabilité extrêmement grande, m'a précisé le responsable, ce qui signifie une marge d'erreur de moins de vingt ans.

— Donc entre l’an 30 et l’an 70, avec une prédilection pour le milieu de la fourchette, l’an 50.

— Tout juste.

— Je n’arrive pas à y croire.

— Et ils ont mis le paquet. Quatre échantillons différents ont été prélevés, aux feuilles numérotées 1, 12, 17 et 23 si cela te dit quelque chose, et ils indiquent tous la même époque. En plus, ils ont analysé l’encre. Trois prélèvements différents ici aussi, une composition chimique identique et une datation équivalente.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Ne dis rien alors et reprends tes esprits. Il est bientôt midi, on va manger un bout ensemble pour fêter ça. Tu es d’accord ?

— Très bien.

— J’inviterais bien le doyen aussi, comme cela il sera au courant avant tous les autres et on pourra discuter de la suite avec lui.

— Parfait. On se retrouve à midi, alors, à ton restaurant préféré ?

— D’accord, et pas un mot de tout cela avant le courrier officiel. On en fera une communication à ce moment-là.

Marie regagne son bureau en marchant un demi-mètre au-dessus du sol. Elle plane, baignant dans une douce euphorie, ce qu’a certainement remarqué l’étudiant qu’elle croise dans le couloir et qui attend son rendez-vous avec le professeur d’Ancien Testament. Arrivée à destination, elle ferme la porte derrière elle et s’assied dans son fauteuil. Elle se repasse en accéléré le film de ces derniers mois, les fouilles à Herdonia, la descente sur Rome en Fiat Panda, l’autopsie du manuscrit à l’Institut National des Archives, les premiers résultats de son exégèse dans l’ambiance feutrée de son petit bureau, les messages encourageants des confrères et maintenant la délivrance absolue venue de l’université de la Sapienza.

De petites larmes perlent au bord de ses yeux. Elle mesure avec plaisir le chemin parcouru depuis ses quinze ans et sa passion naissante pour les textes de la Bible. Elle est grande aujourd’hui et comme elle l’avait pressenti, elle manœuvre désormais dans les plus hautes sphères de la discipline. Elle aurait aimé saisir son téléphone et appeler ses parents s’ils étaient encore de ce monde, mais elle doit

partager seule ce bonheur qui l'étreint. Ils auraient été fiers d'elle et elle se serait régalée de les savoir aux anges.

Elle rouvre son fichier sur l'ordinateur, mais elle garde la tête ailleurs. Elle ne fera plus rien de bon ce matin, trop d'émotion. Elle en profite pour ranger son bureau et son sac à dos. Elle retrouve un dossier qu'elle croyait perdu et la housse de son téléphone portable qui s'était glissée entre deux compartiments. Il est midi moins dix. Le restaurant est à deux pas. Elle s'y rend avec satisfaction.

— Tu es seul ?

— Le doyen est à Bruxelles toute la journée. Prends place, on va pouvoir commander.

— Je voulais te remercier, Albert, pour ce resto et surtout pour ta sollicitude. Tu es un très bon chef.

— C'est moi qui te remercie. Sans toi, on n'aurait rien de tout cela. Le département te doit beaucoup.

— Alors, c'est moi qui offre l'apéritif.

— Si tu veux. Pour moi, ce sera un porto, à ta santé et à celle de notre manuscrit.

— Je prends un porto aussi, cela me redonnera des couleurs...

Les deux convives passent commande à un garçon pressé. Malgré l'affluence, ils sont servis plus rapidement que d'ordinaire. Albert sent un brin de tension chez son assistante. Il y devine du stress, ce qui ne l'étonne pas compte tenu des circonstances. Il a connu de semblables épisodes dans sa carrière et il se doute qu'à l'âge de Marie, ce n'est pas facile à porter.

— Es-tu rassurée ?

— Avec les résultats de la Sapienza ?

— Non, sur ce que tu vas faire maintenant.

— J'ai un petit coup de blues, je l'avoue.

— Je le vois bien.

— On est fixés désormais. C'est le tout gros morceau, on ne peut plus reculer. Cela me réjouit et en même temps, j'ai un peu peur.

— C'est normal, Marie. À ta place, je réagis de la même manière. J'aurais peur de ne pas y arriver. J'ai connu ça aussi, mais j'ai pu compter sur des gens extraordinaires qui m'ont aidé à franchir tous les obstacles. Tu pourras t'appuyer sur des gens pareils. Il y en a

beaucoup autour de toi. La connaissance, c'est toujours un succès collectif. On n'arrive à rien tout seul.

— Je t'ai dit que tu étais un bon chef, ponctue Marie d'un léger sourire.

— Alors, cet après-midi, c'est relâche pour toi. Tu rentres à la maison, tu prends un bon bouquin, tu regardes la télé et tu reviens demain en pleine forme pour attaquer le monstre. De toute façon, tu as beaucoup d'heures supplémentaires à récupérer.

— Cela ne pouvait pas mieux tomber.

— Un petit café ?

— Non, merci. Je reste sur le vin.

Pendant le retour au département, Albert n'a pas tari d'éloges sur sa doctorante. Il a bien senti qu'elle avait besoin d'être réconfortée. Ils se sont quittés dans le couloir avec la ferme intention d'aboutir dans ce dossier. Le porto et le vin aidant, Marie a acquiescé, soulagée. S'étant munie d'un peu de lecture, elle ferme son sac et s'apprête à prendre le train de quatorze heures trente pour Ottignies et Liège-Guillemins. Le téléphone retentit, elle décroche. Une voix inconnue la salue courtoisement.

— Vous êtes bien la responsable en charge de la lettre de Hana ?

— En personne...

— J'ai lu avec intérêt votre synopsis sur internet. Vous ne comptez tout de même pas poursuivre l'étude de ce document ?

— Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— C'est un faux grossier et je m'étonne que vous ne vous en soyez pas rendu compte.

— Mais, excusez-moi, à qui ai-je l'honneur ?

— Peu importe qui je suis. Considérez-moi comme un ami et c'est en ami que je vous recommande chaudement d'abandonner vos recherches.

— Ce n'est pas la première fois que des gens bien intentionnés m'invitent à me taire.

— Mais ce sera la dernière fois. Croyez-moi, il vaut mieux pour vous d'en rester là avec cette lettre et de reprendre votre thèse sur Marc.

— Écoutez monsieur je-ne-sais-qui, vous commencez à me gonfler avec vos menaces à la noix. Laissez-moi...

— Cet appel, interrompt violemment l'interlocuteur, est un dernier avertissement. Ne jouez pas avec votre carrière ni avec votre vie. Adieu madame Lebeau.

Le correspondant raccroche sans laisser à Marie l'occasion de répliquer. Elle est énervée au plus haut point. Qui sont ces gens qui se mettent au travers de sa route ? Elle n'a pas fait attention au numéro appelant sur l'écran de son téléphone. Elle enfonce la touche de rappel, mais aucun numéro n'apparaît. C'était un appel masqué. Elle repose sèchement le combiné d'un geste trahissant son irritation. Il faut en parler à Albert. Elle prend son sac, verrouille la porte de son bureau et se rend chez le chef du département. Au moment de frapper à sa porte, elle se souvient qu'il donne cours cet après-midi. Elle tambourine néanmoins mais Albert est absent. Tant pis, elle ne va pas le déranger en plein cours, elle attendra demain. Plus que douze minutes pour attraper le train, Marie presse le pas vers la gare. Cette marche rapide lui fait du bien, car elle sent baisser sa colère au rythme de ses accélérations. Arrivée à domicile, c'est décidé, elle s'offrira une longue promenade sur les hauteurs de Cointe pour achever sa décompression. Son quartier regorge de jolis coins qu'il suffit d'arpenter pour oublier tous ses tracés.

8

Parmi les cendres de l'Institut

Marie a passé une nuit reposante et en cette première matinée d'automne, tout semble bien s'agencer. Le train était à l'heure à la gare des Guillemins, les voyageurs affichaient une mine des grands jours et l'atmosphère dans le compartiment confinait au départ en vacances. Marie s'est assise à contresens et n'a pris aucun livre pour meubler son heure et demie de trajet. Elle a préféré se couvrir les oreilles d'écouteurs discrets pour s'inonder de musique *new age*. bercée par les longues mélodies planantes, elle s'imprègne du paysage comme elle ne l'a jamais fait au cours de ses précédents voyages. Le soleil resplendit sur la surface ondulée de la Meuse, transformant le vieux fleuve en un lac de fine lumière. Les versants de la vallée semblent se renvoyer cette gaieté rayonnante. Collines boisées, rochers escarpés, flancs de carrière, tout festoie sous le regard de la jeune femme. Mêmes les péniches affairées donnent l'impression de prendre part à la fête. Marie s'associe aux réjouissances, qu'elle espère annonciatrices de belles et grandes choses.

Dans les rues de Louvain-la-Neuve, elle reste imprégnée de ces charmants effluves, se rendant d'un pas calme et léger vers sa vieille faculté. Les murs de briques rouges encadrés de béton la replongent

dans ses souvenirs de fouilles. C'est Herdonia-la-Neuve, vaillante cité romaine avec son forum grouillant, ses boutiques achalandées et ses rues débordant d'activité. Elle se plaît à imaginer ces étudiants vêtus de toges ou de tuniques rutilantes. Qui parmi eux aurait bien pu enterrer son manuscrit ? Elle tient peut-être le début de son roman à la Simenon. De jeunes Romains convertis ou des Juifs de passage, pressés par des contrôles tatillons, enfouissent leurs précieux écrits dans le soubassement d'une villa reculée. Ils sont contraints de fuir ou réduits au silence. Personne ne viendra reprendre les parchemins qui finissent oubliés dans le sous-sol tranquille du plateau des Pouilles, jusqu'au jour où une poignée d'archéologues...

Le bâtiment de théologie se profile et avec lui la fin des divagations oniriques. Marie pousse la porte et franchit les barrières avec sa carte magnétique. Elle monte les escaliers et entend une rumeur inhabituelle dans le couloir du premier étage. Plusieurs personnes discutent devant la porte de son bureau. Elle reconnaît Albert et ses interlocuteurs semblent porter un uniforme.

— Ah, Marie, te voilà !

Son chef l'accueille avec sa tête des mauvais jours. Il lui présente deux inspecteurs de police venus sur place à la requête du département.

— Que s'est-il passé ? demande la jeune femme avec inquiétude.

— On s'est introduit dans votre bureau par effraction, lui répond le plus âgé des policiers. La serrure a été forcée.

— On t'attendait pour voir si quelque chose a été emporté, ajoute Albert, embarrassé.

Marie entre dans la pièce, en scrute le moindre recoin mais tout est en place. Elle s'approche du bureau et s'abaisse pour en ouvrir les tiroirs. Tous ses CD et DVD ont disparu.

— Ils ont tout pris, lance-t-elle dépitée. Même mes disques musicaux...

— Qu'y avait-il sur ces disques ? interroge le jeune inspecteur.

— Mes documents de thèse, des anciens travaux et les clichés d'un manuscrit trouvé récemment en Italie.

— Tu as tout perdu ? s'enquiert Albert, visiblement soucieux.

— Non, heureusement. Tout est sauvegardé chez moi sur des disques de copie et je transfère systématiquement par internet mes documents sur un serveur privé.

— Quelqu'un vous en veut-il au sein du département ? poursuit le policier.

— Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

— Il n'y a pas d'autre signe d'effraction et les vidéos de surveillance ne révèlent rien. Très probablement, c'est quelqu'un de l'intérieur qui a forcé votre porte, quelqu'un qui a accès au bâtiment.

Marie interroge Albert du regard. Les deux exégètes sont perplexes. Ils ne voient personne soupçonnable d'un tel acte.

— Pouvez-vous vérifier votre ordinateur ? demande l'autre inspecteur.

La jeune femme s'exécute, allume l'appareil et s'installe à son bureau pour ouvrir une session. L'écran reste anormalement noir. Marie répète l'opération, espérant s'être trompée, mais l'écran est sans réaction. Seul un trait blanc clignote dans un coin, semblant attendre des instructions qui ne viennent pas.

— C'est ce que je redoutais, commente l'inspecteur. On a vidé votre ordinateur.

— Comment ça, vidé ?

— Votre disque dur est nettoyé, il n'y a plus rien dessus. Système d'exploitation, programmes, fichiers, tout a disparu.

— Comment est-ce possible ?

— Un bon gros aimant près du disque dur et tout s'efface. Je suis désolé.

Le visage de Marie se décompose, celui d'Albert ne vaut guère mieux. Les deux policiers sortent un instant dans le couloir et échantent quelques mots à voix basse.

— Est-ce que tout est à refaire ? demande Albert.

— Non, j'ai des copies de tout mais c'est quand même violent de me faire un coup pareil.

— Je demande à l'informatique qu'on vienne tout te réinstaller, rassure le patron du département en tapotant affectueusement l'épaule de son assistante, et il faut changer ta serrure.

— Messieurs, lance Marie en direction des inspecteurs qui réapparaissent, j'ai quelque chose à ajouter. Hier après-midi, j'ai reçu un coup de téléphone menaçant d'une personne qui n'a pas voulu s'identifier. C'était un homme, apparemment âgé, qui m'intimait l'ordre d'arrêter mes recherches sur le manuscrit dont on vient de me voler les clichés.

— Connaissez-vous cet homme ?

— C'était la première fois que je l'entendais.

— Savez-vous d'où il appelait ?

— Non, c'était un numéro privé.

— Quelle heure était-il ?

— À peu près quatorze heures dix.

— Si je peux me permettre, madame, ce manuscrit a l'air de susciter beaucoup de convoitises. Qu'est-ce qui justifie tant d'intérêt ?

— Pour notre discipline, ce manuscrit est peut-être la découverte la plus importante de ces dernières décennies. Le problème, c'est que tout le monde ne s'en réjouit pas et certains apparemment voudraient que la fête s'arrête là.

— Je vois... Bien, merci. Nous allons consigner tout cela dans le rapport. S'il vous revient encore le moindre détail, n'hésitez pas à nous le communiquer. Tout peut servir à l'enquête. Je repasserai en fin de matinée pour vous faire signer le dépôt de plainte.

Les policiers quittent les lieux en inspectant de nouveau le couloir à la recherche d'indices. Marie reste affalée dans son fauteuil de bureau, le regard vide. Albert est debout devant la fenêtre, une main au menton, semblant chercher l'inspiration. Marie ne peut pas croire que quelqu'un du département veuille saboter ses travaux sur la lettre de Hana. Peu de gens sont au courant, hormis les deux ou trois collègues versés dans l'étude du Nouveau Testament, et les personnes qui le sont jouissent de la plus grande confiance. Son patron est du même avis mais l'hypothèse de l'inspecteur tient la route. Aucune effraction pour pénétrer dans le bâtiment, rien d'anormal pour les caméras de sécurité, le voleur connaît bien les lieux ou a bénéficié d'une complicité interne. Ce cambriolage va

jeter un froid. Albert ne pourra plus regarder les membres du département de la même manière.

Marie se demande surtout qui peut bien en vouloir à ce projet de recherche, car pomme pourrie ou non au sein de la faculté, ce vol n'est pas dû au hasard. Il doit être en lien avec les mises en garde et les menaces reçues ces derniers jours. Manifestement, des gens bien informés et sans doute bien organisés font tout pour que le manuscrit d'Herdonia retourne en terre. Ce qui prouve qu'il a énormément d'importance, qu'il n'est pas un faux grossier comme le prétendent ces gens et qu'il les empêche même de dormir. Albert se retourne et vient s'asseoir sur le bord du bureau. Il approuve le raisonnement de sa doctorante et le pousse plus loin. Ces gens devaient être au courant de l'existence d'une telle lettre avant son exhumation en juillet dernier. Marie se redresse dans son fauteuil et fixe attentivement Albert comme si elle ne voulait perdre aucun détail de son explication. La première annonce de la découverte du manuscrit sur les sites web et les blogs spécialisés remonte à une quinzaine de jours. Les deux admonestations, une via le blog et l'autre par mail, arrivent quasiment dans la foulée. C'est beaucoup trop vite pour des gens qui découvrent un problème. Ils devaient avoir mis au point un système d'alerte qui a immédiatement fonctionné après la publication sur internet et qui a provoqué l'envoi très rapide des mises en garde.

Dans ce scénario, la question est de savoir pourquoi ils ont attendu près de deux semaines avant de monter d'un cran, de se faire plus menaçants par téléphone et de s'en prendre aux documents de travail dans ce bureau. Parce que, se hasarde Marie, ils devaient être sûrs que le manuscrit est authentique et pas une pâle copie tardive qu'ils auraient pu facilement dénigrer et ranger parmi les apocryphes mineurs. Or, embraie Albert, les résultats de la Sapienza ne sont tombés que hier matin et c'est hier après-midi que le coup de fil a eu lieu, suivi quelques heures plus tard par la razzia nocturne sur les documents. Tout s'emboîte. Ou ces gens ont mis les téléphones du département sur écoute ou ils sont à la source des informations, à Rome, et la prochaine étape...

— ... est la destruction du manuscrit, intervient brusquement Marie en se levant de son siège. Il faut tout de suite prévenir Giorgio.

La jeune femme plonge la main dans son sac et en retire son téléphone portable. Elle compose le numéro de son correspondant romain et active le haut-parleur pour qu'Albert participe à la conversation. Son patron ferme la porte du bureau pour plus de discrétion.

— Bonjour Giorgio, c'est Marie.

— Ah, salut mon amie. Tu es déjà au courant ?

— De quoi donc ?

— Tu ne sais pas ? On a plastiqué la chambre forte de l'institut cette nuit. Les pompiers viennent à l'instant de maîtriser l'incendie.

— Oh non...

— C'est une belle bande de salopards. Ils ont fait exploser la porte sécurisée et mis le feu à quatre endroits différents dans la pièce. Ils n'ont pas fait dans le détail.

— Est-ce que tout a brûlé ?

— Il ne reste plus que des cendres, des bouts de rouleaux calcinés et des morceaux de textes abîmés par l'eau et la fumée. Ah, les salopards... Il y avait des œuvres originales de compositeurs italiens, des chartes du Moyen Âge, des textes romains, une richesse inestimable perdue à jamais.

— Et le manuscrit d'Herdonia ?

— Lui, il a miraculeusement échappé au bûcher.

— Répète, Giorgio...

— Il est intact dans mon bureau.

Marie et Albert se regardent sans rien dire, soulagés. Ils sont passés tout près de la catastrophe.

— J'ai traîné hier à le remettre dans la chambre forte, après son retour de la Sapienza, et j'ai fini par l'oublier.

— Giorgio, écoute-moi bien. C'est ce manuscrit qu'on a voulu détruire. Il faut absolument le mettre en sécurité.

— Je ne comprends pas.

— Depuis que sa découverte a été rendue publique, on reçoit menace sur menace ici à l'université. Cette nuit, dans mon bureau, on est venu voler tous les clichés que tu avais réalisés et on a détruit mon ordinateur.

— Oui, je confirme, Giorgio. Je suis Albert Chomay, le chef du département ici à l'UCL. Marie a raison. Nous avons la conviction que des gens veulent la mort de ce manuscrit, à n'importe quel prix semble-t-il.

— C'est pour cela que je t'appelais, pour te mettre en garde.

— *Porca miseria...* Excusez-moi, je suis en colère. Eh bien si c'est ce manuscrit qu'ils voulaient, ils ne l'auront pas. Je vais le mettre à l'abri, en lieu sûr, et personne ne mettra la main dessus, ça, vous pouvez me faire confiance.

— Giorgio, fais tout de même attention. Ces gens sont dangereux.

— Marie, crois-moi, il en faut plus pour faire peur à un Napolitain comme moi qui a dit merde toute sa vie à la Camorra. D'ailleurs, officiellement, ce manuscrit est détruit. Je n'avais pas encore actualisé l'inventaire de la chambre forte sur lequel il figurait toujours. Votre manuscrit a donc brûlé, nous sommes bien d'accord ?

— D'accord, ainsi ces gens te laisseront tranquille puisqu'ils croiront avoir réussi leur coup.

— Et vous, vous pourrez continuer vos recherches sur un manuscrit qui n'existe plus.

— Géniale, ton idée...

— Toi aussi, Marie, fais attention. Ta vie vaut plus que tous les manuscrits du monde.

— Tu es gentil. C'est promis, je prendrai garde.

— On reste en contact mais évitons les mails et les lignes fixes. Appelons-nous sur nos portables, c'est plus prudent.

— Oui, on fait comme ça.

— Ces salopards, on les aura. Après ce qu'ils m'ont fait, votre combat est le mien. Bon, je vous laisse, j'ai plein de boulot avec les pompiers et la police.

Giorgio met fin à la conversation. Sans se concerter, Albert et Marie se redressent en s'éloignant du portable et soupirent un grand coup. Ils ne réalisaient pas à quel point leur aventure était périlleuse. Ils ont affaire à des adversaires redoutables, qui n'hésitent pas à manier l'explosif pour faire disparaître des documents gênants. Sans tomber dans la paranoïa, il va falloir faire gaffe. Quand l'inspecteur repassera tout à l'heure pour le dépôt de plainte, Marie l'informerà

des événements de cette nuit à Rome mais pas un mot sur le manuscrit. Personne ne doit savoir qu'il a échappé au drame.

Albert se remet à se frotter le menton. Il est persuadé que ces gens en savent beaucoup plus sur cette lettre qu'on pourrait le croire. L'attentat de Rome est venu confirmer le scénario que Marie et lui avaient à peine ébauché. Ces gens avaient connaissance de cette lettre depuis longtemps, disposant peut-être de fragments ou de copies voire d'autres documents attestant son existence. Ils étaient les seuls à savoir et redoutaient que d'autres découvrent la missive de Hana. Ils ont donc mis en place un réseau de vigilance parmi les professionnels de la discipline. Exégètes, archéologues, historiens, toutes les publications sont passées au crible pour traquer la moindre apparition de la lettre. Peut-être ont-ils d'ailleurs d'autres manuscrits dans leur viseur, des manuscrits que nous ne connaissons pas et qui, comme la lettre de Hana, sont dangereux pour la doctrine, les thèses officielles ou les intérêts de certains groupes.

Au début de ce mois, le réseau s'affole. Une jeune chercheuse de l'UCL relate la mise au jour d'un manuscrit qui pourrait être la lettre en question. Les premières mises en garde pleuvent, dans l'attente d'en savoir plus. Deux semaines plus tard, la confirmation tombe à la Sapienza. C'est bien la lettre honnie. Le réseau passe à la vitesse supérieure et emploie les grands moyens. Menace par téléphone pour calmer la chercheuse, cambriolage pour faire disparaître ses documents de référence et cerise sur le gâteau, destruction définitive du manuscrit pour que plus aucune preuve ne soit apportée en faveur de l'authenticité de cette lettre. Le réseau a gagné et peut rentrer dans l'ombre. La petite chercheuse, découragée, va abandonner ses recherches et reprendre sa thèse sur Marc. Tout danger est écarté, jusqu'à ce qu'un autre document, lui aussi traqué, ne fasse éventuellement surface, auquel cas le réseau redéploiera toute son ingéniosité.

— Tu devrais travailler à la police...

— J'aime trop mes vieux textes pour devenir inspecteur mais pour une fois, j'aimerais bien me tromper.

— Es-tu en train de me dire que je devrais arrêter, que c'est trop dangereux ?

— Pas du tout. Tu as fait le bon choix et on va venir à bout de cette lettre ensemble, je te l'ai promis. Simplement, sachant ce que nous savons maintenant, nous devons poursuivre plus discrètement, en mode mineur. Les confrères ne le savent pas encore mais le manuscrit a été détruit.

— Ce qui veut dire ?

— Que les recherches se feront désormais pour le plaisir puisque le matériau de base a disparu.

— Alors on va se couper de l'aide de beaucoup de confrères.

— C'est le prix à payer pour rester discret. On ne peut pas se remuer et s'activer comme si le manuscrit était intact, on éveillerait les soupçons. De toute façon, je crois que la profession nous est devenue moins utile malgré elle. L'information que nous cherchons, c'est le réseau des plastiqueurs qui la détient, pas nos confrères.

— Tu as l'air si convaincu.

— Plus j'y réfléchis, moins je vois d'autres explications. Penses-tu que ces gens auraient pris le risque de s'introduire à l'Institut National des Archives et d'y faire sauter toute une chambre forte s'ils n'étaient pas convaincus que ce manuscrit est authentique, donc dangereux pour eux ?

— Non, à moins qu'il s'agisse de kamikazes qui au moindre doute tirent sur tout ce qui bouge pour ne laisser aucune trace.

— Dans l'absolu tu pourrais avoir raison, mais vu les circonstances, je n'y crois pas. Je pense qu'il s'agit plutôt de gens intelligents, déterminés, bien informés et bien structurés, pas des barbouzes ni des rentre-dedans. Ils ont pris leur temps, étudié la situation, vérifié leurs sources, analysé les risques puis ils ont frappé, vite et bien. C'est presque du type militaire, commandos, forces spéciales...

— Alors, il faut mettre la police dans le coup. On n'est pas de taille à lutter contre ces gens-là.

— Là, je crois que tu as raison, on n'y coupera sans doute pas, mais j'aimerais patienter encore. J'ai aussi quelques vieux réseaux d'information que je pourrais réactiver en douceur.

— Sous-entends-tu que nos adversaires sont basés à Rome, au Vatican ?

— Je l'ignore. Ils sont peut-être bien cachés à l'abri de la Curie romaine ou alors disséminés partout à travers un réseau de cellules autonomes, qui comptent peut-être une taupe dans notre département. Si on leur jette tout de suite la police aux trousses, ils pourraient devenir insaisissables et faire disparaître tout ce qui est compromettant, en particulier les documents que je convoite.

— Ceux que tu crois qu'ils possèdent et qui fondent leur aversion pour Hana...

— On y revient tout le temps. Comment ces gens pouvaient-ils savoir que cette lettre était à abattre s'ils n'avaient pas déjà des preuves de son existence et de sa dangerosité ?

— En effet, ton raisonnement est pertinent, mais comment comptes-tu t'y prendre ?

— Comme dans les arts martiaux, en finesse et par surprise. On va profiter de l'énergie et de l'élan de l'adversaire pour les retourner contre lui. Nous avons le manuscrit mais rien d'autre. Ils n'ont pas le manuscrit mais tout ce qui tourne autour. Ils pensent nous avoir maîtrisés avec la destruction de la lettre et ils vont baisser leur garde. Nous allons en profiter pour leur subtiliser leurs informations et les mettre au tapis.

— Je ne te savais pas judoka.

— Je ne le suis qu'en pensée. Laisse-moi donc quelques jours pour interroger secrètement mes contacts. Fais pareil de ton côté. Nous entrons en clandestinité pour un petit temps.

— Et pour le communiqué officiel du département après les résultats de la Sapienza ?

— Je vais le transformer en communiqué officiel de tristesse après la perte irréparable du manuscrit à Rome. Nos adversaires vont en prendre connaissance et cela va les rassurer.

— Mais tu es machiavélique !

— C'est sans doute pour cela que je suis devenu chef...

9

Un ange gardien

Les services informatiques de l'université ont fait du bon travail. Marie s'est retrouvée avec un ordinateur opérationnel en quelques heures seulement, mais il lui a fallu tout un après-midi pour réinstaller ses documents sauvegardés. Sur ordre d'Albert, la porte de son bureau bénéficie d'une serrure dernier cri, pas inviolable mais plus dissuasive que la précédente. Voilà une semaine que la jeune femme fait profil bas, simulant comme elle peut son désarroi d'avoir perdu son manuscrit. Plusieurs confrères, informés de l'incendie à Rome, lui ont transmis toute leur sympathie. Elle a mis Jan Lemmens dans la confiance, qui s'est chargé de rassurer qui de droit à la KUL. Le réseau souterrain est en place. Marie continue à investiguer avec la plus grande discrétion, tout comme Albert qui est pendu à son téléphone portable et qui sonde ses vieilles connaissances à travers l'Europe, se préparant une facture carabinée.

Avec le recul, Marie s'est laissée apprivoiser par l'hypothèse de son chef. Un tel acharnement sur ce parchemin ne peut venir que de personnes bien au fait et comment ces personnes pouvaient-elles connaître cette lettre à ce point si elles n'en possédaient pas déjà des éléments, contrairement à la communauté des exégètes ? Albert a certainement eu le nez fin. Il faut simplement espérer que ces

éléments n'ont pas été détruits après l'attentat de Rome et qu'on pourra mettre la main dessus. En cette période d'affaires prudentes, Marie s'est de nouveau immergée dans les arcanes de la missive. Pendant que son directeur de thèse pêche en eaux profondes, elle s'intéresse aux faits et arguments développés par Hana car s'il y a quelque chose que cette confrérie de harceleurs et de plastiqueurs ne peut supporter, il doit se trouver dans le texte.

Marie procède méthodiquement, comme avec n'importe quel autre texte de l'époque, gardant l'esprit clair, l'œil vif et l'argument raisonné. Le premier motif d'étonnement est le sexe de l'auteur. Hana est une femme, ce qui en Palestine du premier siècle ne plaide pas en faveur de la fiabilité du témoignage. Les femmes d'alors sont soumises aux hommes, ne sont pas émancipées et ne participent pas à la vie publique. Si Hana écrit, c'est qu'elle a l'autorité reconnue pour le faire. Les hommes et les femmes à qui elle s'adresse, ses compagnons de communautés, accepteront son message parce qu'elle n'est pas n'importe qui. Elle est la sœur du maître, sa confidente.

Dans le cas contraire, au milieu du premier siècle, un faussaire qui aurait inventé une lettre pour faire passer sa doctrine se serait considérablement compliqué la vie en choisissant une femme comme prête-nom, sœur de Jésus par surcroît. À moins de ne jamais rendre publique cette lettre, il aurait eu toutes les peines du monde à faire passer son discours. Qui aurait pu le prendre au sérieux ? Un apocryphe avec un patronyme pareil, si peu de temps après les événements, c'était suicidaire. C'est peut-être d'ailleurs pour cela que les conjurés de l'ombre n'ont jamais douté de l'authenticité de cette lettre.

Les faits qu'expose Hana ont des raisons d'irriter. L'axe central que l'Église adoptera dans les siècles qui suivront est tout bonnement remis en cause. Hana doute de la résurrection de son frère et ses apparitions ne trouvent pas plus grâce à ses yeux. Il s'agit pour elle d'une croyance née parmi ceux qui ont prétendu conduire le mouvement et lui donner une nouvelle direction. Elle a un argument frappant : pourquoi Jésus ne s'est-il pas manifesté vivant à sa petite sœur préférée alors qu'il l'aurait fait à beaucoup d'autres dans le

mouvement ? Sans une résurrection de Jésus quelques jours après sa mort, c'est une tout autre prédication qui se profile sous les écrits de Hana, une prédication aux antipodes de celles que les missionnaires développent dans les contrées lointaines de la diaspora juive et qui formeront bientôt le socle doctrinal de la grande Église.

Hana ne parle d'ailleurs pas d'Église ni de fondation d'une Église par son frère alors qu'elle connaît Simon-Pierre et a enseigné avec lui en Galilée. La tradition des évangiles canoniques attribue pourtant la fondation de l'Église à Jésus lui-même, qui en confie la gestion à Simon-Pierre. Hana ne l'évoque pas, ni une Église attribuée à Pierre ni une autre attribuée à Jacques ou à Paul. À aucun moment le mot Église n'apparaît dans les propos de Hana, ni en araméen ni en grec, comme si les communautés qu'elle connaît en Galilée, à Jérusalem ou ailleurs ne s'y apparentaient pas, comme si surtout son frère n'en avait jamais eu le projet.

Les mises en garde finales sont encore plus piquantes. Jésus ne s'est jamais pris pour le messie d'Israël, il n'est donc pas le christ que beaucoup attendaient. Hana le sait parce qu'elle a intimement connu son frère. Il était un prophète puissant et inspiré qui a annoncé la venue imminente du règne de Dieu, mais il n'était ni la réincarnation d'Élie, ni le nouveau David, ni le Logos fait chair, ni un héros fabuleux, ni un démiurge faiseur de prodiges. Sa mort injuste n'a pas été voulue par Dieu et son sang n'a pas lavé les péchés d'Israël ni ceux des nations. Hana dénonce des croyances erronées, des enseignements dévoyés, des exagérations trompeuses, et rappelle qui était son frère, un homme juste et doux, saisi par la grâce de Dieu pour annoncer son règne et montrer la voie qui y mène, une voie unique et simple, celle de l'amour.

Au total, conclut Marie, cela fait beaucoup : la sœur de Jésus, son intime, sa confidente, qui ignore la fondation d'une Église par son frère, rejette sa mort sacrificielle, sape sa résurrection, fragilise ses prétendus successeurs et invalide la titulature de messie, de dieu incarné et de sauveur de l'humanité, cela doit en faire des furieux, aujourd'hui comme hier. Pas étonnant que la lettre de Hana n'ait pas eu beaucoup de retentissement à l'époque ni qu'on veuille la faire taire de nos jours encore. Le scénario du fils de Dieu fait homme,

mort et ressuscité pour nos péchés, qui envoie ses disciples convertir le monde et y faire régner son Église, cela a dû en faire rêver beaucoup. Hana vient casser ce rêve en remettant Jésus à la place qu'on n'aurait jamais dû lui faire quitter et qui, à ses yeux, est une place enviable. Tout le monde n'est pas choisi par Dieu pour être sa voix, or c'est ce qui est arrivé à son frère. Tout le monde n'est pas un maître juste, doux et sage, enseignant la voie de Dieu comme personne avant lui, or c'est ce que son frère n'a eu de cesse de réaliser les derniers moments de sa vie.

Pourquoi cette lettre est-elle restée aussi confidentielle ? Marie s'interroge. Il se peut que les communautés auxquelles elle s'adressait étaient peu nombreuses et loin des influences déterminantes. Il se peut aussi qu'elle ait été combattue par les caciques de l'époque, mais dans ce cas, on en aurait trouvé trace dans leurs écrits. Il se peut surtout qu'elle soit tombée très vite dans l'oubli et n'ait jamais compté dans la constitution des premiers dogmes de l'Église, à l'image des ébionites et de tous ces judéo-chrétiens restés très proches des courants hébraïques. Quand l'Église triomphante de Constantin et de Théodose a fini par s'imposer, la lettre de Hana et ses éventuelles copies ont terminé leur course sur le bûcher des hérétiques, brûlées sans autre forme de procès. Il n'y avait plus place pour la littérature déviante. La lettre d'Herdonia, version originale de Hana ou copie qui en est très proche dans le temps, a échappé au feu. Hier en Apulie et aujourd'hui à Rome, cette missive a décidément un ange gardien.

— Je peux entrer ? demande Albert en entrouvrant la porte du bureau de Marie.

— Je t'en prie.

— J'ai du neuf, lâche le patron à demi-voix, en se frottant les mains. Je viens d'avoir une conversation de plus d'une heure avec mon vieux camarade Basile, de Montpellier. C'est un ancien professeur d'histoire de l'Église, spécialisé dans la crise moderniste. Il m'a refilé un bon tuyau.

Albert saisit la seule chaise disponible, la place en face du bureau et s'assied en se penchant vers son assistante.

— En 1907, après la publication de l'encyclique antimoderniste du pape Pie X, peu de gens savent qu'un office a été créé dans le plus grand secret au Vatican pour combattre les erreurs du modernisme. Cet office a compté de nombreux collaborateurs et a été financé par les donations de riches mécènes. C'était la fine fleur de l'intelligentsia catholique, universitaires, théologiens, scientifiques chargés de nourrir la résistance de l'Église. Au moyen de publications, de conférences, de traités savants, il fallait donner les armes adéquates aux soldats de terrain pour réfuter les bévues des temps modernes, comme la démocratie en politique, la rationalité dans les sciences ou la liberté dans la culture.

— Ne me dis pas qu'on a affaire à eux...

— Tout aussi secrètement, cet office a été dissous pendant le deuxième concile du Vatican, en 1963. Toutefois une rumeur prétend que les responsables de cet office ne se sont jamais rendus et ont continué leur travail en sous-main.

— Mais la lettre de Hana, ce n'est pas du modernisme.

— Ces gens continuent à défendre la tradition de l'Église avec les moyens d'aujourd'hui. Tout ce qui menace la sainte doctrine dans la culture, les sciences, les médias, ils en font leur business. La lettre de Hana, pour eux, c'est du vitriol.

— Comment va-t-on prouver leur implication ?

— Basile m'a donné le nom d'un correspondant à Rome qui pourrait nous être très utile. Cet homme est le meilleur connaisseur de ce réseau d'activistes. Il aurait recueilli plusieurs témoignages d'anciens membres du groupe. Mais on ne pourra pas le contacter par mail ni téléphone. Il faut se rendre sur place et je n'ai pas vraiment le temps d'aller à Rome pour le moment.

— Moi non plus.

— Je vais voir si je peux me libérer quelques jours en novembre. En attendant, je continue mes recherches à partir d'ici. Et toi, tu en es où ?

— Je termine l'analyse de la lettre et je vais commencer l'étude du petit appendice grec avec les étudiants. Je me réjouis de voir si les localités mentionnées peuvent correspondre aux communautés dont

parle Hana et si les nombres totalisent des membres ou des sommes récoltées.

Albert laisse la jeune femme à son analyse et rejoint son bureau. Sa piste, même si elle peut expliquer tous leurs problèmes, ne rassure pas Marie qui voit dans cette possible cabale antimoderniste la résurgence de vieux démons. Elle est prête à affronter n'importe quel adversaire sur le terrain des textes et des arguments fondés, mais elle perd tous ses moyens quand elle doit ferrailer avec des excités du dogme ou des obtus de la tradition. Devant la bêtise et la mauvaise foi, elle préfère abdiquer.

Dans sa messagerie électronique, elle découvre un mail du service paléographique. Ses collègues viennent de lui envoyer leurs résultats. La graphie du manuscrit araméen est bien homogène, avec uniformité des courbes et belle symétrie des traits, plaidant pour un auteur unique. Marie s'en félicite et archive le mail dans ses dossiers. C'est une brique supplémentaire à l'édifice. Son téléphone sonne, un numéro privé. Marie décroche.

— Madame Lebeau ?

— Oui.

— Ce n'est pas bien ce que vous faites, vous et votre patron. On vous avait prévenue...

— Mais qui êtes-vous ?

Le correspondant raccroche. Marie l'appelle en retour mais sans succès.

— Nom de Dieu, jure-t-elle en raccrochant, ces gens ne me lâcheront pas.

Énervée au plus haut point, elle tente d'apaiser sa colère en marchant en rond dans son bureau, comme une lionne en cage. Elle hésite à prévenir Albert et à contacter les policiers en charge de l'enquête. Elle renonce finalement à devoir parler une nouvelle fois de ces malfaiteurs et de leurs menaces. Elle préfère quitter le département et rentrer chez elle, sur les hauteurs réconfortantes de Cointe.

En remontant la grand-rue d'un pas décidé, elle se coiffe les oreilles de ses écouteurs et s'asperge de musique à belle puissance, délaissant le *new age* pour du *hard rock*. Dans le train qui la ramène

à son appartement, elle s'isole du regard même distrait des passagers. Elle ne veut plus voir personne, le temps que son irritation retombe. Le paysage défile par habitude sans l'accaparer.

Signe que son courroux commence à l'abandonner, elle diminue progressivement le volume de son baladeur et dévisage timidement ses voisins. Dehors, dans la vallée, la Meuse et son trafic l'interpellent par intermittence. Elle finit par planter son regard droit devant et glisser imperceptiblement dans l'univers de son manuscrit. Marie est pacifiée et se remet à penser. Pourquoi en fin de compte Hana écrit-elle à ses compagnons de route ? Elle rappelle les principaux faits de la vie de son frère, qui est leur maître à tous, et met en garde contre des interprétations hardies ou fallacieuses. Elle n'évoque jamais l'enseignement de Jésus, aucune sentence, ni parabole, ni maxime, comme si sa parole était toujours bien présente, bien vivante dans les communautés auxquelles elle s'adresse. Elle se contente de recentrer, de resserrer les boulons.

Nous sommes dans les années cinquante, fin cinquante probablement, peut-être au tout début des années soixante, en Galilée ou dans les territoires plus au nord. Simon-Pierre, le roc choisi par son frère, l'apôtre de confiance qu'elle a longtemps accompagné pour porter le message, n'est plus là. Il vit à Rome et ne peut plus intervenir dans les communautés. Hana supplée peut-être son autorité absente, car le temps passe, le royaume n'est toujours pas là et la foi comme l'enthousiasme vacillent.

Le chant des sirènes se fait entendre ici et là. Les résistants armés commencent à recruter parmi les frères parce que la tension monte avec les autorités et le pouvoir romain. Les pêcheurs de l'apocalypse s'en donnent à cœur joie, voyant dans le moindre événement le signe de la fin brutale de ce monde et de l'arrivée tonitruante du Seigneur des armées. Des frères dans d'autres communautés s'éprennent de doctrines nouvelles transformant le maître en personnage mythique taillé pour les Gentils. Hana se dit sans doute qu'il est temps d'intervenir et de mettre le holà. Elle écrit donc aux communautés qu'elle connaît et leur demande de rester unies, derrière le maître, dans l'attente du règne promis.

En descendant du train aux Guillemins, Marie a toujours la tête en Palestine il y a près de deux mille ans. Elle quitte la gare par l'arrière, emprunte les escaliers roulants et s'engage machinalement dans la rue Mockel qui la mène abruptement vers son domicile de l'avenue de l'Observatoire. Elle n'entend pas le solo de guitare de Van Halen dans ses écouteurs, absorbée par sa reconstruction du monde de Hana. Elle voit à peine les voitures stationnées sur le trottoir qui l'obligent à marcher sur la route. En haut de la rue, elle ne remarque pas la grande camionnette couleur bleu nuit stationnée à contresens, en contrebas de la station-service.

Arrivée à sa hauteur, elle voit un homme descendre du fourgon côté passager. Marie ôte ses écouteurs pensant devoir renseigner un transporteur égaré. Subitement, la porte latérale de la camionnette coulisse et un autre homme surgit. Il attrape Marie par le cou pendant que son complice la saisit par les jambes. Elle se débat, crie à pleins poumons, réussit à libérer sa jambe droite et frappe du pied son agresseur en plein visage. L'autre ravisseur tente de la ceinturer au torse pour l'amener dans le fourgon mais le sac à dos fait obstacle. Marie s'affranchit d'une des deux brides et fait glisser le sac vers l'agresseur qui perd prise. Elle tombe lourdement sur le trottoir, pendue par le pied gauche retenu par l'autre ravisseur. Les deux hommes s'énervent et grommellent quelque chose dans une langue que Marie ne reconnaît pas.

Débouchant de l'avenue de l'Observatoire, deux joggeurs tombent sur la scène du rapt. Ils crient aux malfrats d'arrêter tout en accélérant la course dans leur direction. Le conducteur de la camionnette donne nerveusement deux grands coups de gaz, signifiant à ses complices que leur plan a échoué et qu'il faut déguerpir. Abandonnant Marie sur le trottoir, les deux hommes sautent à l'arrière du fourgon qui démarre sur les chapeaux de roues. Les deux joggeurs doivent s'écarter pour éviter la furie vengeresse des malfaiteurs. Ils s'approchent de la jeune femme qui se redresse en se frottant le cou.

— Ça va, madame, pas de mal ? demande le plus costaud.

— J'ai très mal au cou.

— Ne vous inquiétez pas, on reste près de vous et on prévient la police.

Pendant que le second joggeur saisit son portable et appelle les policiers, le sauveur de Marie l'aide à se relever.

— Vous connaissez ces gens ?

— C'est la première fois que je les vois.

— Eh bien, vous l'avez échappé belle...

Un petit attroupement se constitue sur le trottoir, les voisins venant aux nouvelles. Un témoin a noté le numéro de plaque, un autre a remarqué le survêtement vert avec liseré jaune du conducteur. Une vieille dame apporte un verre d'eau et une chaise à la pauvre Marie. Sirène hurlante, une voiture de police arrive sur les lieux. Deux inspecteurs en sortent, dont une femme qui se dirige vers la victime. Son collègue inspecte la scène de l'enlèvement et consigne tous les témoignages. Il appelle la centrale pour donner le signalement de la camionnette et lancer les recherches. La policière prend la jeune femme par le bras et l'installe à l'arrière de la voiture. Son collègue et elle remercient les voisins pour leur assistance et félicitent les deux joggeurs pour leur courageuse intervention. Sans tarder, ils conduisent Marie à l'hôpital de la Citadelle où ils prendront sa déposition après les premiers soins. Le joggeur l'a bien dit, Marie est passée à deux doigts d'une tragédie.

10

À l'abri

Placée vingt-quatre heures en observation, Marie a passé une très mauvaise nuit dans son lit d'hôpital. Elle n'a presque pas dormi malgré un sédatif et un analgésique puissant. Son cou endolori est moins en cause que sa rage sourde d'avoir été agressée. Elle se repasse en boucle les images de la tentative d'enlèvement. Si elle se réjouit d'avoir eu de bons réflexes et d'avoir pu compter sur l'aide de ces deux passants, elle peste à l'idée que ce rapt soit l'œuvre de cette nébuleuse malfaisante. Qui d'autre pourrait l'avoir commandité ? Ces trois hommes et leur camionnette n'étaient pas là par hasard. Ils connaissaient l'itinéraire de Marie et ils avaient placé leur véhicule à l'endroit idéal pour masquer leur méfait, caché entre le muret de la station-service et la hauteur intimidante du fourgon. Elle devait être embarquée en deux temps trois mouvements, avec une fuite facilitée par l'accès rapide à l'avenue de l'Observatoire et à ses multiples échappatoires. Ces gens sont des professionnels du crime, pas des candidats violeurs à la petite semaine.

C'est ce qui a poussé Marie à tout dire aux inspecteurs venus à son secours. Elle n'a pas hésité un instant à balancer les mails, les coups de fil, le vol avec effraction et l'attentat de Rome, estimant que tout était lié et que cette fois, il fallait en finir, car ces individus

allaient trop loin. Dans la foulée de sa déposition, elle a appelé Albert mais est tombée sur sa messagerie. Elle lui a tout expliqué, espérant qu'il comprendrait que la limite était franchie et qu'il fallait passer à la vitesse supérieure. Marie et lui sont de taille à affronter les pires embûches académiques mais pas à faire jeu égal avec des comploteurs aussi déterminés.

Albert l'a si bien compris qu'après avoir écouté le message de son assistante ce matin, il a foncé vers Liège en voiture et s'est rendu à son chevet pour lui demander pardon. La minerve au cou de Marie l'a d'ailleurs empêché de la serrer dans ses bras. Elle s'est mise à pleurer, heureuse de voir son patron aussi prévenant et de pouvoir se soulager de toute la tension de ces dernières heures. Le chef du département, celui qui passe à ses yeux comme à ceux de tous ses confrères comme un des meilleurs connaisseurs du Nouveau Testament, cet homme que s'arrachent les plus grands cénacles universitaires ne savait plus où se mettre. Il s'est confondu en excuses, se jugeant coupable d'avoir trop attendu. Marie l'a rassuré comme elle pouvait. Elle a donné quittance à son chef en faisant sienne son hypothèse et en acceptant de jouer la montre. Elle est aussi responsable de ce rapt manqué.

Seuls dans cette chambre d'hôpital, les deux exégètes se préoccupent de l'avenir. Marie a besoin de repos et il lui faudra du temps pour digérer l'agression. Albert assurera son remplacement au département le temps nécessaire, mais il s'inquiète pour la sécurité de la jeune femme. Les malfrats pourraient remettre le couvert et tenter de finir le travail. Marie n'est pas à l'abri, seule chez elle, dans son petit appartement. Il lui propose de venir habiter chez lui et de partager son toit et celui de son épouse. Ce n'est pas la place qui manque depuis que ses enfants ont quitté le nid familial pour voler de leurs propres ailes. Marie est tentée d'accepter, mais elle a peur de déranger, surtout que ce viatique pourrait durer si la police tardait à mettre la main sur les malfaiteurs. Albert insiste comme s'il se faisait un devoir de la secourir.

— Excusez-nous...

Un homme entre dans la chambre, vêtu d'un imperméable sombre et flanqué d'un assistant aux tempes grisonnantes.

— Je me présente, Aubain Leruitte, inspecteur à la police judiciaire, et voici mon collègue, André Farina.

Les deux policiers exhibent leurs documents de service, attestant de leur fonction, et prennent place sur les chaises disposées autour du lit.

— Comment allez-vous ce matin ? demande d'une voix douce le chef d'équipe qui semble avoir de nombreuses enquêtes au compteur.

— Mieux qu'hier, répond Marie mise en confiance par l'amabilité de l'inspecteur, mais le cou me fait toujours mal.

— Ces gens n'y sont pas allés de main morte mais rassurez-vous, vous ne garderez pas de séquelles. Nous avons été prévenus par nos collègues de la police locale et nous avons pris le dossier en charge. Pouvons-nous parler en toute liberté ?

— Oh oui, excusez-moi, lance Albert se sentant visé par la question. Je suis le patron de Marie et le responsable de service à l'UCL. Je suis à cent pourcents avec elle.

— Bien, poursuit Aubain Leruitte, sortant un carnet de notes de la poche de son vêtement. Nous avons des nouvelles de vos agresseurs. Leur camionnette a été retrouvée abandonnée sur l'aire de services de l'autoroute à Barchon. Ce véhicule a été loué hier matin au Grand-Duché de Luxembourg par un ressortissant bosniaque qui a présenté un faux passeport.

— Bosniaque, dites-vous. C'est curieux, mais il me semble que mes ravisseurs parlaient une langue slave.

— Tu notes, André ?

— Leurs têtes d'ailleurs me font penser à des gens de l'Est.

— Vous pourriez les décrire ?

— J'ai bien dévisagé celui qui me tenait par les pieds. L'autre, c'est plus flou.

— Je vais demander aux collègues de passer près de vous pour dresser des portraits-robots. Cela pourrait nous être très utile, car ils n'ont laissé aucun indice. Il n'y avait presque rien d'exploitable dans la camionnette et les vidéos de surveillance du parking n'ont rien révélé.

Une infirmière entre dans la chambre et se dirige vers Marie pour relever ses paramètres. Tout le monde fait silence et observe la

manœuvre. Les indications sont bonnes. Marie pourra quitter l'hôpital dès que le médecin lui donnera son bon de sortie, sans doute en début d'après-midi.

— Nous avons lu attentivement votre déposition, poursuit l'inspecteur Leruitte après le départ de l'infirmière, et nous avons déjà pris contact avec nos confrères de Louvain-la-Neuve et de Rome. Vu l'ampleur du dossier et ses implications possibles à l'étranger, un juge d'instruction va être saisi pour mener à bien la suite de l'enquête. André, mon collègue, qui parle parfaitement italien, a récolté des informations intéressantes auprès des enquêteurs romains. Si l'explosion à l'institut des archives et votre tentative d'enlèvement sont liées, nous courons après des clients redoutables.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'en ce qui vous concerne, vous devez faire très attention, car le risque de récidive est sérieux. Quant à l'enquête, nous allons devoir faire preuve d'imagination, car on ne coïncera pas ces gens facilement. À Rome non plus ils n'ont laissé aucune trace. Ils semblent très bien organisés et ils doivent disposer de beaucoup de moyens.

— Comment étaient-ils au courant de mes déplacements d'hier ?

— Je voulais précisément vous le demander. À la lecture de votre déposition et de la ligne du temps établie par nos collègues, nous nous sommes rendu compte qu'ils n'étaient pas censés vous attendre à l'entrée de la rue Mockel en milieu d'après-midi. Vous déclarez avoir quitté l'université sur un coup de tête, après une nouvelle menace par téléphone, plusieurs heures avant la fin normale de votre journée de travail. Êtes-vous sûre de n'avoir prévenu personne ?

— Tout à fait sûre.

— Et vous ne vous êtes pas sentie suivie ni observée ?

— Pas du tout.

— Pouvez-vous me donner votre téléphone portable ?

— Prenez-le, je vous en prie, il est dans la poche supérieure de mon sac à dos, dans l'armoire derrière vous.

Le policier se lève, rejoint par son collègue. Ils saisissent le téléphone de Marie et ouvrent le boîtier pour accéder à la carte SIM. Ils auscultent l'appareil et échangent des regards interrogateurs.

— Tout semble normal, conclut perplexe l'inspecteur Leruitte pendant que son collègue remonte délicatement le téléphone. Je demanderai quand même qu'on vérifie que votre portable n'a pas de mouchard.

— Que pensiez-vous trouver ?

— Un petit dispositif de pistage qui aurait permis à vos ravisseurs de vous localiser en permanence.

— Mais il reste possible que madame ait été traquée directement via les réseaux de mobilophonie, ajoute l'autre inspecteur en se rasseyant.

— Ce qui veut dire, si c'est le cas, que ces gens ont les moyens d'espionner les opérateurs, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Du tout gros gibier... Dans votre déposition, vous parlez d'une société secrète qui pourrait tirer les ficelles.

— Vous tombez bien. C'est mon patron qui m'a mise sur cette piste.

— Pouvez-vous nous en dire plus, monsieur... ?

— Chomay, Albert Chomay. Marie et moi avons tardé à vous prévenir car j'ai voulu activer en douce mes propres réseaux d'information et je me suis dit qu'avant une intervention officielle de la police, j'avais plus de chance de faire parler mes contacts.

— Vous avez travaillé dans la police ?

— On le dirait, n'est-ce pas ? commente Marie avec humour.

— Non, pas du tout, mais ma déjà longue carrière académique m'a apporté plusieurs fois la preuve que je pouvais obtenir plus d'informations par des entretiens discrets avec mes confrères que par la voie officielle, parfois lente et ampoulée, des congrès, des séminaires ou des multiples publications.

— Sur ce point, je vous donne raison, pas vrai André ? Nous obtenons nous aussi bien plus de choses par des rapports confidentiels avec des indics que par des descentes ou des interrogatoires tonitruants. Mais ici, vous serez d'accord avec moi, nous devons nous en occuper visière levée. On doit mobiliser tous les moyens.

— Vous avez raison.

— Bon, alors, cette société secrète ?

— C'est un vieil ami français qui m'en a parlé. Il y a un demi-siècle, le Vatican a dissous un office qui travaillait dans l'ombre à endiguer les idées modernistes, mais selon certaines indications, cet office ne serait pas vraiment mort. Il se serait transformé en société secrète, agissant très discrètement contre les remises en cause de la doctrine catholique, avec des moyens considérables et des techniques très évoluées qui peuvent faire penser aux services secrets.

— Et vous pensez que cette société en veut au manuscrit que vous avez trouvé et s'affaire pour vous empêcher de parler.

— Je n'ai pas d'autre explication plausible qui puisse relier tous ces faits.

— Votre hypothèse pourrait tenir la route mais, dites-moi, qu'a-t-il de si extraordinaire votre manuscrit ?

Albert et Marie se regardent sans rien dire. Ils comprennent la difficulté de répondre à l'inspecteur qui, n'étant pas de la partie, peut légitimement s'interroger sur le caractère subversif de quelques feuilles de parchemin. Il faut pourtant l'éclairer. Marie se lance.

— Vite dit, monsieur Leruitte, si ce manuscrit n'est pas un faux, ce que nous sommes de plus en plus enclins à croire, il va révolutionner les croyances de l'Église.

— Ah bon, lâche l'inspecteur dans un mélange de perplexité et de stupéfaction. Par exemple ?

— Que Jésus n'est peut-être pas ressuscité, qu'il n'a jamais fondé d'Église, qu'il n'est pas le fils de Dieu ou qu'il n'est pas mort pour racheter l'humanité, vous voyez, ce genre de choses...

— Et qui prétend cela ?

— La sœur du Christ et sa plus proche confidente, rien de moins.

— Ah oui, je vois, fait le policier soudain rattrapé par l'énormité de la situation. Je comprends que cela doit en rendre nerveux. Mais ce manuscrit est détruit maintenant ?

Albert et Marie se regardent de nouveau, cherchant dans les yeux de l'autre l'approbation pour lâcher le morceau à l'inspecteur.

— En fait, le manuscrit a miraculeusement échappé à l'attentat de Rome. Vos confrères italiens ne vous ont rien dit ?

— André ? lance le chef d'équipe en se tournant vers son collègue.

— Ils ne m’ont rien dit.

— Peut-être ne le savent-ils pas. En tout cas le responsable de l’institut l’a placé en lieu sûr.

— Nous allons vérifier tout cela avec les enquêteurs romains.

— Mais attention, n’ébruitez pas l’affaire. Il ne faut pas que nos adversaires apprennent que le parchemin a survécu.

— Bien entendu. Nous allons verrouiller toutes nos informations. Je me disais... S’ils tiennent tant à le faire disparaître ou à le faire taire, ce manuscrit, c’est qu’il ne doit pas être un faux.

— Vous avez travaillé dans l’exégèse ? demande malicieusement Albert.

— Non, non, lui répond en souriant le policier, qui a bien saisi le renvoi d’ascenseur. Mais le bon sens veut qu’on ne s’acharne pas sur une pièce qui n’a aucune valeur.

— C’est bien ce que je me suis dit, souligne Albert avec contentement, et s’ils s’acharnent à ce point, c’est qu’ils savent que ce texte est vrai, donc très dangereux, et j’aimerais mettre la main sur les preuves ou tout au moins les indices qui fondent leur certitude que ce manuscrit est authentique.

— Je vous suis mieux maintenant et je comprends votre attitude. Nous allons établir une équipe de travail avec la police italienne, mais il nous en faut plus sur cette société secrète. Avez-vous des noms ou des personnes de contact ?

— Mon ami français m’a indiqué une personne de contact à Rome. Ses coordonnées sont dans mon bureau à l’UCL. Je vous les transmets aujourd’hui encore, mais j’insiste pour que vous procédiez avec la plus grande prudence. Cette personne a enquêté, recueilli des témoignages et elle a réussi à passer inaperçue jusqu’à présent. Je ne voudrais pas qu’il lui arrive quelque chose.

— Vous avez raison. Nous allons placer cette enquête sous la plus haute confidentialité. Nous savons tous que ces gens n’hésiteront pas à frapper. D’ailleurs vous devriez prévenir le responsable de l’institut des archives, qu’il prenne lui aussi les plus grandes précautions, et de préférence pas avec votre téléphone. Évitez de l’utiliser, car il est sûrement piégé. Vos mails aussi, il y a de grandes chances. Pensez bien que tout ce que vous envoyez sur internet est sans doute

intercepté. Bien... Merci pour votre aide. Nous restons en contact et nous allons certainement nous revoir bientôt.

Les deux policiers saluent Marie et Albert, laissent leurs coordonnées et recommandent à la jeune femme de ne pas rester seule tant que durera cette enquête. Albert revient à la charge et convainc Marie de l'accompagner à Bonlez. Il reste à ses côtés toute la matinée et est aux petits soins jusqu'au transfert de sa doctorante à son domicile brabançon. Il assiste à l'élaboration du portrait-robot et à l'analyse fouillée du téléphone portable. À plusieurs reprises, Marie lui signifie sa gêne d'être ainsi dorlotée mais pour son patron, c'est le prix à payer pour rester son assistante. Elle et lui forment une équipe soudée, jusqu'au bout.

11

La voie étroite

Trois jours après l'agression, Marie a pu quitter sa minerve et retrouver une bonne mobilité du cou. Le médecin lui a prescrit deux semaines de repos qu'elle passe en compagnie de Jeanine, l'épouse d'Albert, une femme remarquable qui l'a prise en sympathie. Ancienne infirmière, Jeanine a arrêté sa carrière pour élever ses deux enfants et faire tourner son ménage dans la maison familiale de Bonlez, un riant village du Brabant wallon à quelques encablures de l'UCL. Elle se consacre désormais à ses deux petits-enfants et à sa passion des émaux. Marie est stupéfaite par la qualité de présence et d'attention de cette femme, qui semble deviner le besoin des autres et savoir d'instinct quand elle doit intervenir. Marie s'est mise à l'art délicat des émaux en observant la patiente minutie de Jeanine.

Vivre sous le même toit que son patron n'est pas chose aisée. Les circonstances aident à supporter la situation et de ce point de vue l'épouse d'Albert est un adjuvant précieux, mais l'assistante sent peser sur elle le poids d'une hiérarchie qui même amicale ne parvient pas à se rendre discrète. Albert reste Albert et Marie ne peut se défaire de tous ses réflexes de révérence. C'est quand elle s'oublie dans le bureau du professeur, qu'elle contemple pendant des heures sa gigantesque bibliothèque qu'elle réalise à quel point elle est

chanceuse de côtoyer une telle sommité. Elle se prend même à relire dans ce bureau des articles qu'elle a pourtant parcourus un grand nombre de fois à la faculté, mais cette littérature se draperie ici d'une autre solennité. L'autre d'Albert Chomay, c'est le saint des saints pour tout passionné du Nouveau Testament.

Comme l'inspecteur Leruitte le lui avait conseillé, Marie s'est séparée de son téléphone portable qui gît maintenant, éteint, au fond de sa valise. Albert lui a acheté un petit portable à prépaiement qui lui assure un meilleur anonymat. Elle s'en est servie pour informer Giorgio des derniers événements. Son ami romain lui a confirmé que la police italienne n'était pas au courant du sauvetage du manuscrit mais que sur initiative de leurs confrères belges, les enquêteurs en charge de l'attentat à l'institut sont venus l'interroger sur le sort du parchemin. Il a d'emblée rassuré Marie sur le sérieux de ces enquêteurs. Giorgio leur a tout dit, convaincu qu'il avait devant lui des professionnels déterminés à résoudre cette affaire. Il les a d'ailleurs testés à plusieurs reprises et a pu vérifier que ces hommes étaient résistants à toutes épreuves. Il a aussi promis à Marie que Loredana et lui feraient preuve de la plus grande prudence et en concluant la conversation, il n'a pu s'empêcher de jurer une nouvelle fois dans un italien savoureux qu'il aurait la peau de ces salopards.

Le temps est délicieux en cette matinée d'octobre. Comme elle en a pris l'habitude, Marie est partie se promener à travers le village et les bocages alentour. Elle ne quitte pas les sentiers, résiste à la tentation de s'enfoncer dans les bois et reste en permanence près des lieux habités. Son portable allumé est à portée de main et quand un véhicule est en approche, elle s'éloigne de la route et se rapproche des habitations. Son corps n'aura pas de séquelle de l'agression, mais son esprit, c'est autre chose. Tant que sa clique malfaisante ne sera pas sous les verrous, elle ne retrouvera pas la tranquillité. En passant le petit pont sur le ruisseau, elle est saisie par les jeux de lumière à la surface de l'eau, comme un appel à contempler. Elle s'assied sur le banc rouillé à côté du parapet et fixe la scène. Elle est seule et le silence du matin se nourrit de mille petits bruits délicats. Elle finit par fermer les yeux et interioriser ce tumulte inaudible.

Hana devait lui ressembler quand elle s'écartait des discussions entre frères. Elle partait chercher l'apaisement dans un endroit reculé, loin des diatribes et des passions déchaînées. Comme dans les autres communautés de croyants, les années passant ne faisaient que renforcer les doutes et stimuler les alternatives à la voie. Son frère avait promis l'arrivée imminente du règne de Dieu, mais cette délivrance n'était toujours pas là. S'était-il trompé ? Le royaume viendrait-il plus tard ou ne viendrait-il jamais ? Ces questions déchiraient le cœur de Hana, qui n'avait pas de réponses à apporter. La foi en la promesse du maître et l'espérance en la venue libératrice de Dieu étaient difficiles à maintenir. Beaucoup de compagnons avaient déjà renoncé, certains s'invectivaient sur l'attitude à suivre, d'autres rejoignaient la rébellion armée ou les bonimenteurs de l'apocalypse.

Au plus profond d'elle-même, Hana savait que son frère avait dit vrai. Elle partageait avec lui la même chair et le même sang. Elle l'avait vu enseigner, témoigner, encourager, soigner, aimer, pardonner. Elle était convaincue qu'il était devenu la voix du Très-Haut, la sollicitude du Béni, sa charité incarnée, son pardon fait homme. Elle ne pouvait pas renoncer, abandonner l'œuvre de Iéshoua, courir les chemins faciles du grand nombre, des enseignements dilués, des vérités subites. Elle devait tenir, protéger ses frères du découragement et des recettes magiques. Elle a alors fait ce qu'elle savait bien faire, écrire, elle qui pourtant n'avait ni le crédit d'un scribe ni la carrure d'une meneuse de communautés. Elle a raconté ce qu'elle avait vécu, rapporté ce qu'elle avait vu et entendu, indiqué ce qu'elle croyait vrai.

Ses compagnons l'ont-ils crue ? Sa lettre a-t-elle été bien reçue ? À en juger par les traces laissées dans l'histoire, on peut raisonnablement en douter. Tout le monde n'a pas dû se réjouir de cette mise au point venant de la sœur de Jésus. Au fond, de quelle autorité pouvait-elle se prévaloir ? Son frère Jacques, Simon-Pierre le roc ou même Paul dans les contrées lointaines étaient sans doute plus avisés pour montrer la voie. Et depuis quand s'appuierait-on sur le témoignage d'une femme, fût-elle la sœur du maître ? Hana a dû sentir plus d'une fois l'haleine fétide des moqueries et de l'hostilité.

Elle a dû se réfugier à l'écart des menaces et des lassantes railleries. Elle est peut-être morte isolée, exilée, loin des courants dominants de ceux qui se revendiquaient de son frère, entourée de quelques compagnons fidèles qui ne l'ont jamais abandonnée et à qui on doit sans doute le manuscrit d'Herdonia.

Marie contemple au loin la courbure paisible des collines. Elle sent perler une larme dans le coin des yeux. Jamais elle ne s'est trouvée aussi proche de la sœur du maître, une femme douce, entière, qui connaissait le vrai et qu'on s'est échiné à faire taire. L'amertume de cette Galiléenne est palpable, Marie en a comme le goût en bouche. Elle partage son sort assise sur ce petit banc hors du temps. Elle doit fuir comme elle, se cacher, se mettre à l'abri de ceux qui la contestent ou veulent sa perte. Elle a des choses à dire, à révéler, qui ne feront pas plaisir et dont on voudrait bien se passer. Hana a eu le courage de parler, Marie aura le courage de publier.

La jeune femme se lève et prend lentement le chemin du retour. Elle passe devant une bâtisse qui ne peut plus dire son âge. Les rideaux aux fenêtres semblent avoir protégé des générations entières qui se sont succédé dans un bonheur simple. Pourquoi aller chercher si loin un bien-être qui est à côté de soi ? Marie pourrait tout arrêter, changer de vie même pour retrouver la quiétude. À quoi bon faire parler de vieux textes ? Le monde est si grand, si riche, si varié. Elle sera de toute façon oubliée, un jour, quand de nouveaux exégètes trouveront d'autres merveilles. Ses parents lui avaient dit de bien réfléchir, mais elle a préféré la voie étroite.

Marie déteste ces coups de blues pernicious. Elle s'est toujours jurée de les esquiver comme la peste, de ne jamais prendre de décision sous l'emprise du cafard. Mais cette fois elle est tombée bas. L'adversité est colossale. Ses amis sont solides, les policiers résolus mais pour la première fois elle craint de ne pouvoir y arriver. Elle marche, met un pied devant l'autre et s'en contente. Elle sent battre son cœur et ses poumons se remplir. Elle cherche où poser les yeux mais rien ne l'attire. Hana pourtant a eu du courage, elle en aura aussi. Cette femme est un phare dans la nuit. Marie avancera vers elle contre vents et marées. La lumière est au bout, il faut tenir le cap.

Jeanine a préparé de la tarte aux pommes. Son odeur chaude emplit la maison et Marie, qui pousse la porte d'entrée, en est toute envahie. Elle se débarrasse de sa veste et se dirige vers la maîtresse de maison qui s'affaire dans la cuisine. Elles reprennent la conversation entamée hier sur les passions qui ont habité leur vie. La douceur de voix de Jeanine est envoûtante. Marie s'y accroche comme à un garde-corps. Elle entend à peine l'épouse d'Albert lui raconter sa rencontre avec l'homme de sa vie. Elle se laisse bercer par l'intonation du récit et se concentre sur les mains de Jeanine, alertes et précises comme un métronome. Le repas de midi est prêt. Marie dresse la table dans la salle à manger.

Albert est à l'heure. Comme tous les lundis depuis près de cinq ans, il rentre manger à midi. Il a pris cette habitude quand sa cadette a quitté le domicile, laissant sa mère seule à la maison. Ce repas en amoureux atténue l'amertume du début de semaine et consolide si besoin en était encore l'attachement de l'universitaire à son infirmière préférée. Le professeur est en verve aujourd'hui. Il a reçu de bonnes nouvelles au sujet de ses crédits de recherche et de la prolongation des contrats d'assistants. Marie s'en réjouit mais ne peut placer un mot tant son patron est volubile. Il est d'un enthousiasme débordant qui fait plaisir à voir. Jeanine fait signe du coin de l'œil à la jeune femme pour la rassurer. Son mari en a encore pour quelques minutes à tout expliquer puis il se calmera. Il sera temps alors d'intervenir.

Le portable de Marie se signale. Elle court vers la penderie, plonge la main dans la poche de sa veste et saisit le téléphone. C'est Giorgio.

— Bonjour, Marie. J'espère que tout va bien pour toi parce que j'aimerais que tu viennes à Rome tout de suite.

— Euh...

— Je sais, je te surprends mais c'est très important.

— Oui, tu es surprenant.

— Ta santé est bonne ?

— Ma santé est bonne, je te remercie.

— Très bien, alors. Je n'ai pas le temps de t'expliquer et il vaut mieux rester discret au téléphone. Prends le premier avion et rejoins-moi. Tu ne le regretteras pas.

— C'est au sujet de notre manuscrit ?

— Bien sûr, tu me connais. Je ne te ferais pas venir pour les mules du pape.

— Je dois vérifier les horaires d'avions.

— Surtout pas, rien sur internet. Va à l'aéroport et saute dans le premier avion. Loredana et moi, on t'attend, aujourd'hui encore si possible, sinon demain.

— Bon, d'accord.

— Tu fais bien, crois-moi. Je t'envoie un SMS avec un numéro de contact. Dès que tu atterris, tu m'envoies un SMS à ce numéro et je viens te chercher à l'aéroport. Ne prends pas de taxi.

— Dis-moi au moins de quoi il s'agit.

— Tu verras sur place. Attends-toi à du lourd. Bon, je t'embrasse. Ciao ma belle !

Marie replace le téléphone dans sa veste. Elle réalise qu'elle vient de s'engager à partir pour Rome sans délai.

— Alors, tu nous quittes ? demande Albert qui a deviné la conversation.

— Je crois qu'il le faut, répond Marie un rien contrite. Giorgio m'annonce du neuf dans notre affaire et il me réclame à ses côtés. Pourrais-tu me conduire à l'aéroport ?

— J'ai une réunion dans une heure à la faculté. Cela va être trop court.

— Mais je peux vous conduire, intervient Jeanine, toi au boulot et Marie à Zaventem. Mangeons vite fait et en route !

Les convives s'exécutent, appliquant joyeusement le plan de Jeanine. Marie a juste le temps de préparer une valise légère et de s'engouffrer dans la berline des Chomay. Albert a insisté pour se faire déposer à l'entrée de Louvain-la-Neuve afin que ses deux femmes rejoignent l'aéroport sans tarder. Jeanine a même accompagné sa protégée dans le hall des départs où Marie a pu décrocher un siège dans le Brussels Airlines de 17 heures 35. Pour peu on se serait cru dans un des meilleurs James Bond, avec une

doctorante en exégèse dans le rôle principal. Celui qui voulait traquer Marie cet après-midi devait être fort. Elle a pris tout le monde de vitesse, à commencer par ses propres hôtes.

12

Dans l'antre du loup

Rien n'a changé à l'appartement de la via della Purificazione. Marie le retrouve avec plaisir même si Giorgio ne transpire pas la sérénité. Sur le trajet les ramenant de l'aéroport, il n'a presque pas ouvert la bouche, se contentant de répondre laconiquement aux multiples questions de la jeune femme. Il scrutait l'entourage avec insistance et interrogeait son rétroviseur sans arrêt. Il a fini par avouer à Marie que toute cette histoire commençait à peser et qu'il se réjouissait d'en voir la fin. Arrivé au quatrième étage de l'immeuble, il a déposé la valise de Marie dans le couloir, verrouillé la porte derrière lui et poussé un soupir de soulagement. Il s'en serait voulu si quelque chose était arrivé à son invitée. Il peut maintenant se détendre, mission accomplie.

Une nouvelle fois, Loredana a tout prévu. La chambre d'ami qui attend Marie est décorée pour l'occasion, avec lumières tamisées et senteurs orientales. Elle a préparé les tripes à la romaine qui avaient tant plu à la Liégeoise et pour se remettre du voyage, de toniques amuse-gueules aux fruits de mer sont déjà servis sur la table du salon, accompagnés d'un petit vin blanc bien frais. Mais une autre surprise patiente dans le salon, c'est Flavia, une collègue de Loredana. Giorgio lui présente Marie, qui s'étonne du français

admirable de cette Romaine. Elle a étudié quelques années en France puis est revenue dans sa ville natale pour travailler à la bibliothèque du Vatican. Elle ne restaure pas les œuvres d'art comme son amie. Elle se contente de gérer une des plus anciennes et des plus grandes bibliothèques au monde.

Alors que Loredana les rejoint pour attaquer les amuse-gueules, Giorgio s'empresse d'expliquer à Marie que Flavia n'est pas là par hasard. Elle est au courant des mésaventures qui les lient et elle a proposé son aide, qui pourrait se révéler capitale. Marie s'assied, un toast aux scampi dans une main, un verre de vin blanc dans l'autre, écoutant attentivement la bibliothécaire. Loredana l'a régulièrement tenue au courant des événements qui ont suivi l'attentat à l'institut des archives. Flavia n'ignore rien de la colère de Giorgio ni des menaces qui pèsent sur Marie. Comme sa collègue restauratrice, elle aurait dû se contenter de son indignation devant de tels faits si sa prodigieuse mémoire n'était pas venue à son secours.

Au printemps dernier, des travaux de réfection étaient en cours dans une des sections de la bibliothèque, en particulier dans une des chambres fortes contenant des manuscrits précieux. Durant les trois semaines qu'a duré le chantier, les documents ont été transférés dans d'autres sections de la Vaticane, sauf quelques pièces qui ont exceptionnellement séjourné aux archives secrètes. Les équipes chargées du transfert ont oublié quelques dossiers sur les étagères jouxtant la chambre forte. C'est en passant par hasard dans ce couloir que Flavia les a remarqués parce qu'ils ne portaient aucun numéro de référence.

Intriguée, elle s'en est approchée, les a examinés et s'est vite rendu compte qu'il s'agissait de dossiers sortis de la chambre forte que les déménageurs avaient sans doute oubliés dans le transfert. Flavia a ouvert le plus petit des dossiers, qui portait l'inscription *Sorella*, sœur en italien. Elle y a vu quelques manuscrits et plusieurs feuilles de notes qui lui ont fait penser à un vieil apocryphe chrétien. Elle a tout remis en place et s'est empressée de prévenir le responsable que des dossiers avaient été oubliés. Le soir même, ils avaient disparu, sans doute rangés avec leurs congénères dans une alcôve des archives secrètes.

Quand Giorgio lui a expliqué la teneur du manuscrit retrouvé à Herdonia et qui était sans doute la cible de l'attentat, Flavia a repensé à ce vieux dossier égaré. Elle se souvenait avoir lu quelque chose ayant trait à une sœur de Jésus mais n'en était plus sûre. Elle voulait en avoir le cœur net et a profité d'une visite dans la chambre forte pour réexplorer le dossier. Cette visite a eu lieu vendredi dernier quand une stagiaire accréditée a passé la matinée à étudier un manuscrit byzantin.

Pour pénétrer dans cette chambre forte, la procédure est stricte. La demande doit être faite des semaines à l'avance et motivée par une recherche scientifique. Le candidat doit fournir des pièces d'identité et un justificatif de l'institut qui l'emploie ou de l'établissement qu'il fréquente. Une carte d'accréditation lui est alors fournie, mais il ne pourra entrer ou sortir de la chambre qu'accompagné d'un membre du personnel. Il sera enfermé dans cette chambre le temps de consulter le document souhaité, qui sera posé sur une table surveillée par une caméra. Deux autres caméras enregistrent les mouvements dans le reste de la pièce. Quand le candidat voudra sortir, il actionnera un interphone prévu à cet effet et il sera fouillé par le membre du personnel. Il ne peut d'ailleurs rien introduire dans la chambre, si ce n'est un stylo et du papier.

Flavia est responsable des demandes d'accréditation. D'ordinaire, elle n'accompagne pas les visiteurs dans la chambre forte, mais elle a fait exception vu les circonstances. Après avoir installé le manuscrit byzantin pour la stagiaire, elle a fait mine de ranger quelques documents et d'en inspecter quelques autres pour se plonger dans le dossier convoité. Une minute lui a suffi pour confirmer ses soupçons. Les premières lignes d'un manuscrit en grec parlent bien d'une Hana, sœur de Jésus, et les notes en italien sont sans équivoque, décrivant une lettre hérétique à tenir la plus éloignée possible des fidèles de l'Église. Flavia a remis le dossier sur l'étagère, a pris congé de la stagiaire et s'est empressée, sa journée terminée, de prévenir Loredana de sa découverte. Informé, Giorgio a fait le reste, prenant le week-end pour bien réfléchir à son plan. Ce matin, il a pris la décision de faire venir Marie à Rome pour qu'elle prenne connaissance du dossier de la Vaticane.

Restée jusque-là muette et attentive, Marie dépose son verre sur la table du salon et se prend la tête entre les mains. Elle se met à pleurer doucement. Giorgio et Loredana s'empresent de la réconforter, mais un sourire se dessine sur son visage. Ce sont des larmes de joie. Marie touche enfin au but, à la récompense, à la justification de toutes ces semaines d'angoisse. Flavia lui apporte la libération, car les preuves tant recherchées de l'authenticité de sa lettre sont à quelques kilomètres de là, dans une chambre forte dont elle détient la clé. Ses harceleurs ne sont plus les seuls à savoir. Elle va mettre la main sur ce qui les confondra et fera toute la lumière sur une femme oubliée, injustement, à travers les siècles. Elle voudrait téléphoner à Albert et lui faire partager sa joie, mais elle se retient. Il faut d'abord s'emparer du dossier secret et en vérifier le contenu.

Marie se lève et vient s'asseoir à côté de Flavia. Elle ne sait comment la remercier et lui demande, comme tout le monde s'y attendait, à pouvoir entrer en possession de ces documents. Flavia lui passe la main sur l'épaule et la regarde d'un air complice. Giorgio, Loredana et elle ont déjà échafaudé un plan, qui a toutes les chances de réussir mais qui repose sur la détermination de leur amie. Marie n'hésite pas un seul instant à s'en remettre à leur stratagème. Elle remuerait ciel et terre pour arriver à ses fins.

Flavia lui explique qu'elle a déjà une carte d'accréditation pour la faire pénétrer dans la bibliothèque. Une chercheuse française devait commencer aujourd'hui une visite de trois jours, mais elle a dû décliner au dernier moment pour raisons de santé. Flavia a conservé son dossier, l'a laissé actif dans la programmation des visites et a mis la main sur son laissez-passer. Marie s'appellera Aude Grangier, de l'université de Toulouse, venue étudier un incunable allemand dans la chambre forte. Par chance, la photo d'identité est plutôt ressemblante mais comme Flavia viendra accueillir elle-même la visiteuse, elles pourront passer plus facilement les contrôles de sécurité.

Flavia installera la visiteuse à la table de la chambre forte et Marie aura tout le loisir d'étudier le contenu du dossier secret. La caméra de surveillance au-dessus de la table n'est là que pour dissuader les visiteurs de tout acte malveillant. Personne ne

remarquera que le dossier préparé par Flavia et disposé sur la table n'est pas celui demandé. Bien entendu, Marie ne pourra pas sortir avec les documents. Flavia avait bien pensé introduire une mini tablette sous son vêtement pour prendre toutes les photos possibles, mais Marie aurait fini par se faire repérer. Giorgio a eu une idée de génie. Il a obtenu d'un de ses contacts à la police judiciaire de pouvoir disposer d'une caméra-bouton que Marie épinglera à son chemisier. Il lui suffira de placer les documents à la verticale de la table pour prendre des clichés sans attirer l'attention.

Marie regarde Flavia dans les yeux puis se tourne vers ses deux logeurs. Elle leur signifie sans un mot qu'elle est pleine d'admiration devant tant de sollicitude. Ses amis en sourient, un rien gênés par l'embarras de la jeune femme. Giorgio saisit la bouteille de vin et remplit les verres de ses invitées. Loredana se retire en cuisine pour surveiller l'évolution de son dîner. Marie reste pendue aux lèvres de Flavia et veut en savoir davantage sur ce terrible dossier. Sans cet épisode fortuit du printemps dernier, Flavia n'aurait certainement rien remarqué. Après avoir signalé au responsable du déménagement que des dossiers avaient été oubliés, elle s'est mise à chercher dans l'inventaire de la chambre forte si des dossiers sans référence avaient tout de même été signalés. Aucun dossier *Sorella* n'était répertorié.

Elle s'est dit que peut-être, au fil du temps, des pièces sensibles ou des manuscrits endommagés avaient été conduits en chambre forte sans avoir été dûment enregistrés, ce qu'elle s'empresserait de corriger. Elle a alors lancé une recherche dans le répertoire général de la bibliothèque mais aucune pièce, aucun document, aucun dossier intitulé *Sorella* n'avait jamais été référencé à la Vaticane. Ce mystère a préoccupé Flavia, qui a failli en parler à son chef avant de se raviser. Elle a d'abord voulu faire un état des lieux des dossiers suspects dans la chambre forte. Quelques semaines après les travaux de réfection, elle a prétexté une inspection générale pour vérifier que tout avait été correctement réinstallé et surtout repérer le nombre et l'emplacement des dossiers clandestins. Elle en a compté neuf, tous rangés en fin d'étagère à l'endroit le moins visible de la pièce. Puis les vacances sont venues et Flavia a perdu de vue la résolution de

l'énigme, jusqu'à l'attentat aux archives et le lien qu'elle a pu faire avec les explications de Giorgio.

Marie n'est pas étonnée par ce subterfuge. Après tout, où mieux cacher quelques fétus de paille que dans une meule de foin ? Il n'y a pas meilleur endroit pour dissimuler des notes et des manuscrits que dans les rayonnages kilométriques d'une des plus grandes bibliothèques de la planète. Les coffres-forts attirent trop l'attention des voleurs. Bien à l'abri de la Vaticane, ces dossiers qui officiellement n'existent pas couraient peu de risques de se faire détecter. Flavia souscrit à ce raisonnement, la manœuvre est habile, mais les fétus de paille doivent rester sous contrôle, car si la meule est chamboulée, les brindilles deviennent introuvables. Qui donc à la Vaticane a pu orchestrer pareille combine ?

Au moment de passer à table, Flavia et Marie nagent en pleine perplexité. Giorgio sent leur souci mais ne peut s'empêcher de les chambrer. La journée a été riche en émotions, il est temps de se restaurer et de se vider les méninges. Et pour reprendre des forces, rien ne vaut les tripes de Loredana. Au diable les emmerdeurs, lance le facétieux Napolitain, ils attendront demain. Les quatre comploteurs finissent par s'abandonner à leur dîner. Sous les questions très intéressées de ses commensaux, Marie passe la soirée à débrouiller les zones d'ombre de la lettre d'Herdonia et à étayer ses hypothèses sur les coalisés qui lui veulent du mal. Flavia est subjuguée par les explications de la doctorante et son courage dans l'adversité. Elle est résolue à aider cette femme sans compter.

13

Le trésor de la Vaticane

L'enjeu de cette journée décisive n'a pas empêché Marie de dormir comme une masse. Après quelques cafés serrés, elle a accompagné au petit matin Loredana qui l'a conduite jusqu'à l'entrée de la bibliothèque vaticane. La compagne de Giorgio a préparé l'espionne d'un jour pour qu'elle ressemble à s'y méprendre à son prête-nom français, lunettes en écaille, queue de cheval et surtout chemisier noir qui permettra à la caméra cachée de rester inaperçue. Flavia est à l'heure au point de rendez-vous. Elle embrasse Loredana et prend possession du charmant colis. Marie et son guide se dirigent vers le portique de sécurité à l'entrée de la bibliothèque. Flavia la rassure et lui recommande de rester calme. La visiteuse passe sans encombre l'étape du portique, laisse ses objets personnels en consigne et suit Flavia vers le bureau des admissions.

Le préposé jette un œil sur la carte d'accréditation et interroge Marie sur son identité. Elle décline sans broncher son nom d'emprunt mais s'inquiète du regard appuyé du garde sur la photo de sa carte. Flavia sent le risque et intervient avec à-propos. Comme elle sait le préposé fan absolu du club de football de l'AS Roma, elle l'interpelle abruptement sur les derniers résultats en demi-teinte de son équipe fétiche. Le préposé réagit au quart de tour et commence à

se lamenter sur les choix de l'entraîneur et la motivation en baisse de la ligne d'attaque. Il a détourné le regard de Marie et de sa carte d'accréditation. Flavia prend sa protégée sous le bras pour l'emmener à petits pas vers le couloir d'accès. Le tifoso est toujours dans ses explications quand Flavia prend congé de lui, récupère la carte et lui promet de reprendre cette conversation plus tard. Les barrières sont franchies. Les deux femmes poursuivent tranquillement leur progression vers la chambre forte.

Arrivée à hauteur des toilettes, Flavia entraîne son invitée dans la partie réservée aux femmes. Les lieux sont déserts. C'est le moment pour Marie de s'équiper de la caméra cachée, que Flavia sort délicatement d'une de ses poches. Le bouton espion est en place en bordure de chemisier et le boîtier est arrimé à la ceinture du pantalon. Le maniement est simple. Pour réaliser un cliché, Marie n'a qu'à actionner le levier de commande à hauteur de sa ceinture. La capacité de stockage du boîtier est impressionnante puisque Marie pourra réaliser jusqu'à deux cents clichés à très haute résolution. La lumière ambiante dans la chambre forte sera suffisante pour réaliser des photos de qualité.

Marie sort des toilettes comme un agent secret déterminé à aller jusqu'au bout. Les deux femmes arrivent devant la lourde porte de la chambre forte. Flavia tourne une immense clé dans la serrure d'un autre âge puis tapote un code de sécurité pour déverrouiller l'accès. Elle pousse la porte et fait s'installer Marie à la table de travail. Pendant que Flavia se dirige vers le dossier tant désiré, une voix puissante sort brusquement de l'interphone : « *La signora si è dimenticata i quanti* ». Marie sursaute, sent la gêne lui monter au visage et se retourne vers Flavia pour l'interroger du regard. Ont-elles été démasquées ?

La responsable court vers l'interphone et échange quelques mots avec le surveillant. Ces quelques secondes paraissent une éternité à Marie. Flavia adresse un signe de la main à la visiteuse pour lui demander de rester assise puis s'échappe un instant hors de la chambre. Elle revient avec une paire de gants qu'elle s'empresse d'enfiler aux mains de Marie. À voix basse, elle lui explique que dans l'excitation du moment, elle a oublié de lui fournir des gants

protecteurs indispensables à la manipulation des documents anciens. C'est ce que le vigile lui a rappelé. Fausse alerte mais cet avertissement rappelle aux deux femmes qu'elles doivent veiller au moindre détail.

Flavia étale le contenu du dossier sur la table de travail puis prend congé de Marie en lui précisant qu'elle ne peut quitter son siège que pour se diriger vers l'interphone. Elle ne peut en aucun cas prendre un autre dossier ni remettre le sien sur les étagères sans avoir appelé un membre du personnel. À l'oreille de Flavia, Marie confirme son intuition d'hier. Puisqu'aucun visiteur ne peut fouiller dans cette chambre forte et qu'aucun membre du personnel ne peut se saisir d'un dossier qui n'a pas fait l'objet d'une demande de consultation, les dossiers secrets sont parfaitement protégés. Ils ne seront jamais sollicités puisqu'ils n'existent pas, ni jamais inventoriés puisqu'aucun visiteur n'a le droit de s'en approcher. C'est machiavélique, glisse Marie d'un clin d'œil appuyé. Flavia saisit la pertinence de la démonstration et quitte la pièce émerveillée par la lucidité de la chercheuse.

Marie se met au travail et consulte un à un les divers documents du dossier. Elle commence par les manuscrits en veillant à les photographier discrètement, feuille après feuille. Le texte est abîmé par endroits, signe que la bonne conservation de ces parchemins n'était pas une priorité. La chercheuse reconnaît sans peine un grec maladroït, sémitisant, comme elle a l'habitude d'en croiser dans sa thèse sur Marc. Il doit s'agir d'une traduction grecque d'un texte original en araméen. Elle entame une lecture attentive du document puis s'arrête après quelques versets. C'est bien la lettre de Hana, traduite mot pour mot. Marie ferme les yeux et tente de contrôler son émotion. Elle ne peut pas craquer ici sous les caméras de surveillance, mais sans aller plus loin, elle a déjà compris que l'objectif était atteint. Elle se met à griffonner quelques notes pour éviter d'attirer l'attention du surveillant.

Elle passe au second manuscrit, rédigé en grec lui aussi. C'est un texte incomplet, apparemment tiré d'un corpus. Il fait mention de la famille du sauveur *Christos*. Il s'agit de Jésus, désigné aussi comme *Kurios*, le Seigneur, qui a pour frères Ia'acob, Iosséi, Iehouda,

Shim'ôn et pour sœurs Shoshana et Hana. À la lecture de ces noms, le sang de Marie ne fait qu'un tour. D'où vient ce texte écrit en grec qui cite des noms hébreux ? Elle prend bien soin de le photographier puis l'ausculte attentivement. Elle remarque au bas de la feuille une écriture très effacée. Elle soulève le manuscrit vers la lumière au plafond et tente de décrypter les caractères. Péniblement elle reconnaît *ek tês ekklêsiastikês Hegesippou istorias*. Elle repose le bout de manuscrit sur la table, se cale au fond de son dossier et plante son regard droit sur la porte devant elle. Elle n'arrive pas à réaliser. Elle cherche d'autres documents et met la main sur un parchemin apparemment lié à cette généalogie de Jésus. C'est une écriture cursive, sans doute des notes ou des commentaires du manuscrit principal en grec. Ce texte explique que cette généalogie est un passage de l'Histoire de l'Église d'Hégésippe qui a été retiré du manuscrit original à la demande de l'évêque de Rome et qui n'a jamais plus fait l'objet de copies par la suite. Eusèbe de Césarée n'a pas eu connaissance de ce passage pour écrire sa propre histoire de l'Église. Il n'a eu à sa disposition qu'une version remaniée d'Hégésippe, sans la mention des deux sœurs.

Marie n'en peut plus. Elle se lève de son siège, hésite entre crier et tambouriner à la porte puis finit par se rasseoir et respirer profondément. Elle est prise d'un léger vertige, ferme les yeux et tente de reprendre ses esprits. Ce qu'elle vient de découvrir est énorme. Au deuxième siècle à Rome, on aurait effacé toutes traces d'existence des deux sœurs de Jésus. Mais pourquoi ? Marie ne comprend pas, elle n'arrive pas à réaliser et redoute même d'investiguer plus avant dans ce dossier. Si tous ces documents sont authentiques, ce qu'il faudra encore établir, ce n'est pas à une révolution qu'on va assister mais à un cataclysme. Marie n'ose pas en imaginer les conséquences.

Elle tombe cette fois sur des documents en latin, dont un en particulier retient son attention. C'est un courrier d'un fonctionnaire de l'empire signalant la présence sous sa juridiction de « basiléens » dans la région d'Apamée, le même courrier que celui analysé par cet historien spécialisé dans les débuts du christianisme qui l'avait contactée il y a quelques semaines. Mais la version présente ici a été

annotée. Marie lit dans la marge, à côté de basiléens : *sororis haeretici*, les hérétiques de la sœur. Le lien est établi. Ces juifs marginaux que le fonctionnaire romain affuble du sobriquet de basiléens sont bien des communautés de croyants en Jésus qui sont attachées à sa sœur Hana. Le commentateur latin qui a annoté le document est bien de cet avis.

Le dernier document est imposant. Il ressemble à une charte, avec écriture ample et lettres enluminées. Marie prend bien soin de le photographier sous divers angles. Il ne s'agit pas d'un original, plutôt d'une copie qui reprend une très longue énumération de textes. Marie le parcourt attentivement. C'est un état des lieux de la littérature hérétique et la liste des conciles qui ont condamné ces textes au bûcher. Sans surprise, la chercheuse reconnaît la lettre de Hana parmi les œuvres à brûler. La boucle est bouclée. Marie en sait plus qu'il ne faut. Elle est au bord de l'indigestion.

Il lui faut pourtant examiner la lettre qui clôture le dossier. Elle est récente, avec armoiries faisant penser à un office pontifical. Curieusement aucune date ne figure en tête de la lettre et aucune signature ne l'accompagne, mais la présentation fait penser à un courrier du siècle dernier. Marie l'examine sans bien la comprendre. Il semble s'agir d'un rapport de synthèse en italien sur *una lettera eretica falsamente attribuita a una sorella del Signore... da allontanare il più possibile dai fedeli della Santa Chiesa*. Flavia avait vu juste. Pour ce que Marie en saisit, la note conclusive de ce dossier établit que la lettre de Hana est inauthentique et dangereuse pour la foi de l'Église. Les différents conciles ont donc eu raison de la faire taire et de la passer par les flammes. Toute résurgence de cette missive devra subir le même sort.

Cette fois Marie est à bout. Sa moisson est plus qu'abondante et elle voudrait retrouver la lumière et l'air libre. Elle se dirige vers l'interphone et signale au surveillant qu'elle aimerait sortir. Comme si elle l'attendait derrière la porte, Flavia surgit et libère la visiteuse. Devant les caméras, elle la fouille pour la forme, la conduit à l'extérieur, éteint la lumière et referme la lourde porte. Dans le couloir, loin des surveillants, Marie confie à sa protectrice que leur mission est pleinement réussie. Derrière un pilier, elle se défait de la

caméra cachée, la rend à Flavia et lui donne rendez-vous au bar de la Via di Porta Angelica. La sortie via la consigne et le portique de sécurité n'est plus qu'une formalité.

Quelques minutes plus tard, les deux femmes se retrouvent soulagées autour d'un café corsé. Flavia tend discrètement la caméra et son boîtier à sa compagne, qui les glisse dans son sac à dos. Marie en extraira le précieux contenu à l'appartement de Giorgio. Elle fait un compte-rendu rapide de son analyse du dossier et insiste auprès de Flavia pour qu'elle mette tous ces documents à l'abri. Ils doivent encore être authentifiés mais si leurs adversaires apprenaient que Marie en a pris connaissance, ces documents pourraient subir le même sort qu'à l'institut des archives. Leur perte serait inestimable, car plus rien ne pourrait venir confirmer les hypothèses de Marie et d'Albert.

Flavia a bien compris la demande et pense pouvoir y répondre. Elle va retourner dans la chambre forte avec un dossier vide en expliquant aux surveillants que le dossier dont elle s'est occupée ce matin montrait des signes de faiblesse. Elle va remplacer ce dossier défaillant par un nouveau et sortir avec l'ancien pour réparation. En réalité, elle va s'éclipser avec l'ancien dossier et tout son contenu, laissant dans le nouveau quelques documents sans importance pour faire illusion. Les surveillants n'y verront que du feu. Le précieux dossier sera mis dans une armoire sécurisée dont seule Flavia a la clé. Marie est pleinement rassurée. Avec le manuscrit d'Herdonia protégé par Giorgio et le dossier secret de la Vaticane surveillé par Flavia, elle peut dormir sur ses deux oreilles. Elle prend congé de sa complice et la convie aux retrouvailles de fin de journée à la via della Purificazione.

Dans l'appartement, Marie passe un après-midi idyllique. Elle enregistre les clichés de la chambre forte sur l'ordinateur de Loredana, les grave sur un DVD et les sauvegarde via internet sur son serveur personnel. Elle ne peut s'empêcher de les regarder en détail, plusieurs fois, et de se réjouir de leur exceptionnelle qualité. Elle se paie même le luxe de téléphoner à Albert pour lui faire état de sa mission romaine, réussissant à le joindre sur la ligne fixe de son restaurant habituel pour éviter les oreilles indiscrètes. Albert n'a pu

réprimer un cri de victoire qui a fait sursauter les tablées. Satisfaite du travail, Marie se couche sur une chaise longue de la terrasse. Les documents de la chambre forte se bousculent dans sa tête. Elle mesure l'énormité de la découverte. Albert, son département, son université et elle-même vont devenir le centre d'attention de tous les exégètes néotestamentaires. S'il y avait des Oscars dans ce petit monde scientifique, Marie serait en bonne ligne pour en décrocher un.

Loredana et Flavia d'abord, Giorgio et son contact policier ensuite, venu reprendre sa précieuse caméra, finissent par gagner le nid d'aigle. Marie est aux anges, ne peut plus se contenir et se lâche sans en demander la permission. Les amis comploteurs s'asseyent au salon et écoutent religieusement son rapport. Tout est établi, commence par asséner la jeune femme. Les documents réunis dans ce dossier secret de la Vaticane confirment deux hypothèses. La première, c'est que Hana, une des sœurs de Jésus, a bien écrit une lettre à des communautés de croyants pour leur rappeler les vérités essentielles sur son frère et les mettre en garde contre les dérives qu'elle constatait. La seconde, c'est que depuis toujours on s'est ligué pour faire taire cette voix discordante et aujourd'hui encore, des gens au courant de ce dossier gênant continuent à jouer les étouffoirs.

Marie sent l'étonnement traverser son petit auditoire mais ne lui laisse pas le temps de formuler des questions, poursuivant sa démonstration sur un ton gentiment doctoral. Ce dossier contient un manuscrit en grec qui est la traduction exacte de la lettre originale de Hana en araméen. Il devra bien entendu être daté et analysé, mais il prouve par son existence même que la lettre de Hana était connue à l'époque et avait suffisamment d'aura pour être traduite et recopiée. Il prouve aussi que les communautés de référence qui ont porté cette lettre étaient disséminées et ont survécu un certain temps, comme le montrent le courrier d'un fonctionnaire romain de la région d'Antioche repris dans ce dossier ainsi que l'original de la lettre, voire une copie très proche, qui a été retrouvé en Apulie loin de son lieu de naissance.

L'appellation « basiléens » qu'ont reçue ces communautés de croyants indique la manière dont leur entourage juif et non-juif les percevait, ceux qui sont centrés sur le royaume. Cette étiquette sociale recoupe bien le contenu de la lettre, qui misait tout sur l'attente du royaume de Dieu et rejetait les autres interprétations. Mais ces communautés ont disparu et l'histoire n'en a quasiment rien retenu, si ce n'est ces quelques documents cachés. Les copies de la lettre de Hana qui auraient survécu aux épreuves du temps ont fini par brûler sur les bûchers dressés pour les écrits hérétiques. Le plus étonnant est qu'aucun auteur chrétien, aucun docteur de l'Église n'ait signalé jusqu'à l'existence de ces communautés. Les ébionites, par exemple, ont eux aussi disparu mais leur présence a été attestée. Ni les basiléens ni la lettre de Hana n'ont eu droit à cette reconnaissance.

Loredana se retire un instant et revient de la cuisine avec quelques boissons. Marie n'y prête pas attention et continue sur sa lancée, très inspirée. Les historiens, selon elle, vont avoir un bel os à ronger avec ce bout de manuscrit, prétendument original, qui aurait été retiré de l'œuvre d'Hégésippe. Il confirmait, en les nommant, l'existence de deux sœurs dans la fratrie de Jésus. Les copistes ont par la suite reproduit le travail d'Hégésippe en ne reprenant que le nom des quatre frères, sans plus aucune mention des deux sœurs. Pourquoi cette suppression partielle ? S'il fallait conforter à l'époque la thèse de la virginité perpétuelle de Marie, alors c'est toute la fratrie qu'il fallait faire disparaître. Or seules Hana et Shoshana ont fait les frais de l'opération. L'explication est peut-être à chercher du côté de la fameuse lettre, dont il fallait faire oublier jusqu'au nom même de l'auteur. Comment une sœur de Jésus aurait-elle pu écrire une lettre si Jésus n'a jamais eu de sœur ? Le fait de retrouver cette feuille arrachée du manuscrit d'Hégésippe dans le dossier lié à cette lettre est un indice probant.

Avec un regard appuyé en direction du policier, Marie termine sa démonstration en insistant sur la seconde hypothèse. Tous ces documents devaient être connus, et sans doute même celés par l'organisation qui est derrière l'attentat à l'institut, le vol à l'UCL et la tentative d'enlèvement à Liège. Son patron de thèse a été le

premier à développer cette théorie et les faits tendent à lui donner raison. Personne n'aurait pu s'acharner avec une telle violence sur le manuscrit d'Herdonia sans en connaître préalablement l'importance. Ces gens savaient depuis longtemps qu'une copie de la lettre de Hana, pire même son original, pouvait toujours refaire surface au gré des chantiers ou au hasard des découvertes. C'était la hantise de ce réseau de veille. Il fallait traquer les publications et les rapports de fouille, partout, tout le temps, pour être sûr que ce document maudit ne réapparaisse jamais. Quand la nouvelle s'est propagée dans les milieux exégétiques que la lettre de Hana était peut-être de nouveau en circulation, ce réseau a tout fait pour la bâillonner.

Emilio le policier, à qui Giorgio expliquait discrètement l'exposé, intervient dans un français hésitant, se ravise et poursuit dans sa langue maternelle en demandant qu'on le traduise. Les minuscules traces laissées par les auteurs de l'attentat à Rome et l'ADN des cheveux recueillis dans la camionnette en Belgique mènent à une bande d'ex-mercenaires serbes bien connue des services de police. La personne de contact ici à Rome, renseignée par les policiers belges, a de son côté apporté des éléments intéressants pour circonscrire l'organisation qui doit être derrière tous ces méfaits. Malheureusement les noms manquent, car cette organisation assure en permanence l'anonymat et l'étanchéité de ses cellules ou de ses départements. Emilio et ses collègues espèrent remonter la filière à partir des exécutants serbes et mettre la main sur les commanditaires. Mais la piste de la Vaticane évoquée par Marie l'intéresse au plus haut point, car l'organisation a sans doute un point de contact à la bibliothèque et Flavia pourrait le tuyauter. Marie confirme à Emilio que le serbe pourrait bien être la langue parlée par ses agresseurs. Quant à Flavia, elle est disposée à donner tous les renseignements utiles aux enquêteurs.

Marie s'inquiète auprès d'elle du sort des documents. Si l'organisation ne les a pas détruits, c'est probablement pour qu'ils puissent servir de référence en cas de découvertes fortuites. Aujourd'hui, elle pourrait être tentée de les anéantir. Flavia rassure sa comparse. Elle a déjà mis les documents hors de portée des comploteurs et elle attendra quelques jours avant de les sortir

définitivement de la bibliothèque. Comme le manuscrit d'Herdonia, elle les placera en lieu sûr afin que la justice et le monde scientifique puissent en disposer quand les preuves devront être apportées. Et pour sa carrière, il n'y a rien à craindre. Comment pourrait-on lui reprocher d'avoir subtilisé un dossier... qui n'a jamais existé ? Tout le monde se met à rire, sensible au mot d'esprit de la bibliothécaire.

Pour les remercier, Marie invite ses associés au restaurant et devant leur résistance bonhomme, insiste de tout son poids pour régaler l'assemblée. La bande des cinq finit par prendre place à la trattoria du coin, célébrant jusque tard dans la nuit leur première victoire. Les heures de l'adversité sont comptées.

14

La toile est tissée

À peine rentrée à l'UCL, Marie est attendue de pied ferme par Aubain Leruitte et son collègue Farina. Ils sont venus avec de bonnes nouvelles et veulent en faire part à la doctorante et à son patron de thèse. Ils sont déjà au courant des découvertes vaticanes de l'apprentie espionne et la félicitent pour ces progrès notables. Les informations circulent vite entre Rome et Liège, André Farina confessant n'avoir jamais connu une coopération policière aussi efficace. Leur grand motif de satisfaction, c'est que le tuyau refilé par Albert s'est révélé capital. Le professeur avait vu juste et ses informations sur une société secrète à l'œuvre derrière tous ces agissements étaient parfaitement fondées. Albert regarde son assistante du coin de l'œil, esquissant une mine satisfaite.

Le contact romain regorgeait de notes et de renseignements sur ce groupe d'activistes. Il a tout transmis aux enquêteurs italiens, soulagé de voir enfin les autorités se charger du problème. Au fil des années, il a patiemment accumulé des documents et des témoignages sur ce qu'il appelle lui-même une injure au progrès et à la vérité. Il a cartographié l'organisation, mettant en relation les différentes cellules opérationnelles ou dormantes de cette hydre multinationale. Le seul problème, pour lui comme pour la justice, c'est qu'aucun

nom ne figure dans ses cartons. C'est une société secrète, bien rodée, qui fonctionne par codes et messages cryptés. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle se fait appeler la Grande Fraternité de la Sainte-Croix et qu'elle est bien l'héritière souterraine de l'office antimoderniste dissous pendant le concile Vatican II.

Hormis les noms, le correspondant romain a rassemblé suffisamment d'éléments pour faire plonger cette Fraternité. Grâce aux témoignages recueillis, les enquêteurs ont pu réactiver des dossiers qui étaient restés sans suite faute de preuves. Ils se sont déjà mis en route pour retrouver les exécutants de basses œuvres remontant à quelques années. Quand elle définit une cible, l'organisation ne passe jamais à l'acte elle-même. Prudemment, elle passe contrat avec des hommes de main et ne laisse aucune trace, ni vu ni connu. C'est ce qui s'est très certainement passé avec l'attentat à l'institut des archives et la tentative d'enlèvement.

Aubain Leruitte évite de noircir le tableau devant Marie. Il tait les cas d'enlèvements réussis qui sont attribués à la Fraternité et qui ont fini par faire disparaître des gens un peu partout à travers le monde. Il se contente de rappeler que ces malfaiteurs sont dangereux parce qu'ils sont déterminés et qu'ils disposent de beaucoup de moyens. Leurs bailleurs de fonds sont de riches mécènes de la droite conservatrice qui semblent leur réserver des lignes de crédit sans fin. Ils maquillent habilement tous leurs montages financiers à partir de comptes numérotés dans des paradis fiscaux et sont très actifs dans les médias, bénéficiant des technologies les plus avancées. Bien qu'on n'en soit pas tout à fait sûr, cette Fraternité agirait à l'insu de la curie romaine.

— Il faut tout de même bien qu'ils disposent de complices à l'intérieur du Vatican, lance subitement Marie.

— Certainement, répond le policier liégeois d'un ton placide, il doit même y avoir plusieurs cellules actives au Saint-Siège, mais rien ne prouve que les autorités vaticanes soient au courant.

— Et à l'UCL ? demande perfidement Albert.

— D'après nos renseignements, la Fraternité s'appuie sur au moins un contact ici à l'université et nous aimerions bien le coincer. Si nous sommes venus vous voir, c'est aussi pour vous demander un

coup de main. Nous avons pensé à une souricière et vous êtes les mieux placés pour nous aider.

Albert et Marie s'interrogent du regard, inquiets du projet de ces policiers qui pourrait les exposer bien au-delà du raisonnable.

— C'est d'ailleurs une action concertée avec nos collègues de Rome, poursuit Aubain Lervitte. Eux aussi vont tendre des pièges pour attraper des membres de l'organisation.

— Qu'attendez-vous de nous ? demandent en chœur les deux exégètes.

— Que vous répandiez habilement la rumeur que vous êtes revenue de Rome avec le manuscrit d'Herdonia et qu'il est entreposé dans un local de la faculté. Avec un peu de chance, la même personne qui s'est introduite dans votre bureau va de nouveau tenter de s'introduire dans ce local et c'est là que nous intervenons.

— C'est sans danger ?

— Pour vous, oui. L'objectif premier de la Fraternité a toujours été de détruire le manuscrit, pas de s'acharner sur une petite chercheuse, si vous me passez l'expression.

— Et comment sauraient-ils que le manuscrit n'a pas brûlé à l'institut ?

— Parce que l'information circule à Rome depuis hier. Tout le monde sait désormais que le manuscrit a échappé aux flammes, qu'il a été mis un temps en lieu sûr et que sa découvreuse est repartie avec lui en Belgique. Tout le monde le sait, donc la Fraternité aussi...

— Mais vous m'avez exposée sans rien me dire ?

— Rassurez-vous. L'information n'a commencé à circuler qu'après votre départ de Rome. Vous ne risquiez rien.

— Et maintenant ?

— Rien ne change pour vous. Vous continuez à séjourner chez monsieur Chomay et vous restez sur vos gardes pendant tous vos déplacements. Par contre, si vous êtes d'accord, nous allons commencer à faire beaucoup de bruit et focaliser l'attention du département sur un colis spécial. L'inspecteur Farina et moi-même avons repéré un local technique à deux pas d'ici qui pourrait très bien convenir.

— J'avoue, concède Albert, que j'ai un peu de mal à vous suivre.

— Nous allons faire croire que le local technique en question abrite le manuscrit tant convoité. Nous allons y attirer notre cible et lui mettre le grappin dessus. Soit c'est un larbin et nous remontons vers son commanditaire au sein de l'université, soit c'est le membre de la Fraternité lui-même et nous remontons directement vers ses contacts au sein de l'organisation. Êtes-vous d'accord avec ce plan ?

— Oui, pourquoi pas ?

— Alors, ne perdons plus de temps. Venez avec nous dans le local technique.

— Vous avez la clé ?

— Nous y avons déjà fait placer une serrure plus facile à crocheter. Faites-nous confiance. Tout cela est sous couvert du juge d'instruction.

Albert et Marie suivent discrètement les deux policiers jusqu'au local technique, impressionnés par leur savoir-faire. Ils vérifient que personne ne les voit entrer dans la pseudo-cache afin de n'éveiller aucun soupçon d'intervention des services de police. Le local n'est pas grand, mais il fera l'affaire. Le responsable de la maintenance a été prévenu par les services techniques de l'université que ce local était placé en quarantaine, avec interdiction d'y entrer. Cette mesure va servir la rumeur selon laquelle quelque chose d'inhabituel se passe à la faculté de théologie et on peut compter sur les agents techniques pour la propager.

De sa vieille mallette en cuir, André Farina sort une petite caméra sans fil qu'il s'empresse de fixer au-dessus de la porte. C'est un petit bijou de technologie grâce auquel les inspecteurs comptent bien prendre leur voleur la main dans le sac. Dès qu'il poussera la porte, la caméra s'enclenchera sans le moindre bruit et filmera l'intrus en mode normal s'il y a assez de lumière ou en mode infrarouge si c'est dans l'obscurité. Elle est reliée à un moniteur et à un enregistreur d'images qui seront sous le contrôle permanent des policiers. En journée, c'est la police locale qui sera chargée de la surveillance. En soirée et pendant la nuit, c'est à une brigade d'intervention que sera confié le dispositif.

Par mesure de sécurité, un deuxième mécanisme est prévu pour confondre le cambrioleur. Au plafond, juste au-dessus de l'armoire

que ne manquera pas de visiter le malfrat, l'inspecteur place un vaporisateur très spécial qui sera actionné à distance. Il place le déclencheur au revers du premier tiroir de l'armoire. Quand ce tiroir sera manipulé, un signal sera envoyé au vaporisateur qui fera tomber une pluie discrète et insensible sur le visiteur. Cette pluie contiendra des éléments très accrocheurs aux vêtements et aux cheveux qui ne seront visibles qu'au moyen d'ultraviolets. De cette manière, si l'intrus parvenait à échapper à l'intervention des policiers, ces mouchards lumineux permettront de le retrouver.

La petite bande quitte le local après que l'inspecteur Farina a testé la caméra et reçu le feu vert de ses collègues par portable. Ils se mettent d'accord sur les derniers éléments du traquenard. Marie et Albert doivent répandre le bruit mais sans en avoir l'air. Leur stratégie ne marchera que si la cible est convaincue que le manuscrit est dans le local et qu'il est un des rares à le savoir. Les policiers prennent congé et quittent la faculté par une porte dérobée. Les exécutés regagnent leur bureau et commencent leur travail d'intoxication.

Marie prend un malin plaisir à inonder ses contacts de mails faussement retenus. Elle leur annonce à mots couverts que son enfant des Pouilles a été sauvé du drame et qu'il dort maintenant paisiblement au sein de l'institut. Sur les blogs et sites plus officiels, elle relance un appel à la collaboration, informant ses confrères qu'une nouvelle ère allait s'ouvrir pour le manuscrit d'Herdonia. C'est par téléphone qu'elle se lâche et appelle un maximum d'amis et de connaissances, leur faisant jurer qu'ils ne diraient rien de la lettre de Hana cachée à la faculté.

Albert choisit aussi le téléphone pour faire courir le bruit. Il prévient tout qui aurait pu avoir une raison de s'introduire dans le local technique de s'abstenir de le faire. Il demande aux secrétaires d'ouvrir l'œil sur tout trafic suspect dans l'entourage de cette pièce. Il alerte le doyen sur l'hôte de marque qui séjourne désormais dans une des dépendances techniques de la faculté. Il couronne le tout en envoyant quelques mails officiels pour confirmer ses dires. Si Marie et Albert sont toujours sur écoute, la Fraternité ne peut plus ignorer

où se terre le manuscrit honni. La toile est tissée, attendant que l'insecte rôdeur s'y englue.

15

Le rêve sera toujours plus fort

Après avoir patienté dix jours, Marie n'en peut plus. Personne n'a tenté d'ouvrir la porte du local technique, ce qui la désespère au plus haut point. Il y a l'envie de savoir bien sûr, mais il y a surtout la volonté d'en finir avec cette menace permanente. La jeune femme voudrait retrouver sa vie d'avant, rentrer chez elle le soir sans épier les mouvements suspects, flâner librement dans les rues de sa ville. Les Chomay sont adorables mais Bonlez n'est pas Cointe et leur maison cossue du Brabant wallon n'a pas l'intimité rassurante de son appartement liégeois. Aubain Leruitte a tenté de la rassurer, mais elle ne s'y fait pas. Ses travaux de thèse sur Marc sont suspendus depuis des lunes, elle n'assure plus que le minimum vital dans ses occupations d'assistante et malgré des tentatives répétées, elle ne parvient pas à se concentrer sur l'exploitation de ses découvertes romaines. Si la Fraternité n'est pas rapidement sous contrôle, Marie va exploser.

Albert, lui, tient bon. Comme l'inspecteur, il persiste à croire que le stratagème va réussir. Il en rajoute d'ailleurs des couches, passant régulièrement devant la fausse cache pour en renforcer l'attrait. Pris à l'hameçon, plusieurs collègues lui ont demandé à voir le manuscrit mais le professeur d'exégèse se réfugie invariablement derrière des

impératifs de sécurité pour réclamer de la patience. Il finit par s’amuser de la situation, s’imaginant la tête des membres du personnel quand ils apprendront la supercherie. Ce qu’Albert et Marie ignorent par contre, c’est que le dispositif n’est pas éternel. Il est prévu pour deux semaines avec un éventuel rabiote de quelques jours, suivant les besoins qui surgiront dans d’autres enquêtes. Il n’y a pas lieu de traîner.

D’une cabine téléphonique à Louvain-la-Neuve, Marie passe discrètement des appels à Rome, où les nouvelles sont plutôt bonnes. Flavia a sorti sans encombre le dossier de la bibliothèque et l’a dissimulé dans un repaire connu d’elle seule. Personne n’a remarqué l’opération, ce qui conforte la bibliothécaire dans sa conviction que la Vaticane ne sert que de dépôt à l’organisation secrète. Elle reste tout de même attentive au moindre mouvement autour de la chambre forte. Si la Fraternité venait à apprendre que le dossier a disparu, cela devrait faire des vagues au sein même de la bibliothèque et Flavia ne veut en manquer aucune.

Le manuscrit est toujours sous la protection de Giorgio, qui est régulièrement informé par Emilio de l’avancement de l’enquête. Il a confirmé à Marie avoir donné son accord pour ébruiter la nouvelle du sauvetage de la lettre de Hana. Comme à l’UCL, cette rumeur à Rome doit faire sortir les activistes du bois. Officiellement, la lettre est désormais quelque part en Belgique sous le contrôle du département d’exégèse où travaille Marie Lebeau. Sur place, les enquêteurs ont plusieurs cibles privilégiées et surveillent le moindre signe d’activité vers la Belgique ou l’UCL qui pourrait indiquer une implication de la Fraternité. L’état se resserre, mais les preuves sont encore insuffisantes.

Vu la complexité de l’organisation, il faut surtout que les interventions de la police soient parfaitement coordonnées. Quand le coup de filet s’abattrait, il devra être large et instantané afin que personne n’en réchappe. Les exécutants serbes de l’attentat de Rome et de l’enlèvement de Liège ont été repérés dans les environs de Viterbe, à un peu plus d’une heure de la capitale, mais les enquêteurs se gardent bien de les interpeller. Pour l’instant, ils les suivent à la trace et enregistrent tous leurs contacts. Ils seront arrêtés en même

temps que leurs commanditaires. Les serrer maintenant équivaldrait à contraindre la Fraternité au silence radio.

Pour s'extraire de la pression des enquêtes, Marie a invité Jeanine et Albert à dîner ce soir au restaurant. Elle s'attendait à devoir négocier durement cette escapade à ses frais, mais ses amis ont obtempéré, heureux comme elle de pouvoir oublier pendant quelques heures l'ambiance lourde de cette mal nommée Fraternité. L'auberge est à quelques kilomètres du domicile des Chomay, choisi pour sa carte relevée en mets de gibier. Mais le lièvre aux pruneaux, pourtant choisi par les trois convives, est vite passé au second plan. Marie, Jeanine et Albert avaient surtout besoin de parler, de se libérer des contraintes qui inondent leur foyer depuis des semaines. On aurait pu s'attendre à ce que Jeanine égrène ses doléances, elle qui subit le contrecoup des attaques contre son époux et leur invitée. Elle s'est contentée de les écouter comme elle sait si bien le faire, et les a même félicités pour leur courage dans les épreuves.

C'est Albert qui est allé le plus loin dans la confiance, faisant découvrir à son assistante un trait insoupçonné de sa personnalité. L'homme jovial et parfois facétieux du département est en réalité un patron inquiet, soucieux du détail, qui masque bien son anxiété derrière une bonhomie très entretenue. Tous ces événements depuis l'été le marquent profondément, mais il ne laisse rien paraître. Ses proches et son entourage professionnel n'ont pas à payer pour son rôle de chef. Il encaisse et continue à mener sa barque, avec le sourire. Jeanine l'a compris depuis longtemps. Son époux est tout à la fois intelligent, sensible et anxieux. Elle sait qu'elle ne le changera pas, mais elle se sait son contrepoids. Par sa prévenance et son calme, elle lui assure l'équilibre. Albert en est bien conscient. Il admire son épouse pour ses énormes qualités. Ils s'admirent d'ailleurs l'un l'autre et n'ont nul besoin de le dire. Tout qui, comme Marie, les côtoie suffisamment s'en rend compte en très peu de temps.

La jeune femme s'est finalement peu confiée au cours du dîner. Elle a à peine évoqué son avenir au sein du département, mais elle s'est régalée du spectacle des Chomay. Elle ignore si, un jour, un compagnon partagera sa vie, mais elle aimerait qu'à l'image de

Loredana et Giorgio, de Jeanine et Albert, elle puisse se reposer sur une épaule solide et un cœur aimant. Cette sortie était une riche idée. Marie s'est requinquée, corps et âme.

La note réglée, le portable de la Liégeoise s'ébranle. Quelques secondes plus tard, celui d'Albert fait de même. Aubain Leruitte et André Farina tentent chacun de joindre les deux exégètes. Ils sont sur l'autoroute et foncent vers Louvain-la-Neuve. Il s'est passé quelque chose au département et les policiers les invitent à les rejoindre au bureau de la police locale. Marie et Albert insistent pour en savoir davantage, mais les inspecteurs raccrochent, reportant leurs explications à plus tard. Jeanine réalise que l'affaire reprend le dessus et sans le moindre commentaire demande à son époux de bien vouloir la déposer chez eux. Albert s'exécute. Jeanine les quitte sur le devant du domicile et les deux spécialistes du Nouveau Testament filent vers le bureau de police à Louvain-la-Neuve. Ils y retrouvent Aubain et André occupés à visionner les images de la cache.

— Quelqu'un est entré dans le local et l'a fouillé, explique le chef d'équipe conviant ses invités à le vérifier sur le moniteur. Il a travaillé dans le noir avec une lampe de poche, mais la caméra infrarouge a pu filmer son visage.

— C'est Melchior, lâchent en chœur les deux exégètes quand les images s'arrêtent sur le visage de l'intrus.

— Qui est Melchior ? demande l'inspecteur Farina, prêt à prendre note.

— Melchior Verhulst, répond Albert. C'est un chanoine qui donne cours de patristique à la faculté de théologie. Il est spécialiste des Pères de l'Église.

— Il nous faut son adresse, insiste le policier.

Albert prend son portable et appelle un correspondant qui lui communique le domicile du chanoine. André Farina fait immédiatement rapport au juge qui lui promet un mandat de perquisition dans les minutes qui suivent. Marie et Albert sont abasourdis. Ils étaient loin de s'imaginer un tel scénario.

— Vous êtes sûr que c'est notre homme ? interroge Albert incrédule.

— Nous ne le saurons qu’après l’avoir interrogé, répond l’inspecteur Leruitte d’une voix calme. Ce que nous trouverons chez lui sera déterminant.

— Vous n’avez pas pu le prendre sur le fait ?

— Il est resté très peu de temps dans le local et nous avons joué de malchance. La brigade d’intervention était à plus de cinq minutes de l’effraction, ce qui a laissé le temps au chanoine de s’enfuir par le parking souterrain. Les policiers de permanence ont prévenu les agents de sécurité de l’université, mais ils sont arrivés trop tard sur les lieux.

— J’ai le mandat, lance André à son collègue.

— Bien, partons chez le chanoine sans tarder. Une équipe de la PJ de Nivelles nous rejoint sur place.

— Pouvons-nous vous suivre ? demande hardiment Marie.

— Je ne vous l’interdis pas, répond le chef Leruitte après un moment d’hésitation, mais restez bien à l’écart et n’intervenez pas.

Pendant que les policiers rassemblent leur matériel, Marie et Albert rejoignent leur véhicule et prennent la direction de Beauvechain. C’est dans cette commune brabançonne que le professeur Verhulst a élu domicile, à mi-distance entre l’UCL et la KUL où il donne également cours de patristique. Albert n’arrive toujours pas à croire que ce chanoine proche de la retraite puisse être un maillon de la Fraternité. Melchior est le plus aimable des collègues, jamais un mot plus haut que l’autre, toujours prêt à rendre service. Il s’est peut-être introduit dans le local pour une autre raison.

Sensible à la générosité de son patron, Marie le ramène toutefois à la raison. Leur collègue est entré par effraction, a fouillé le local dans le noir, avait enfilé des gants en caoutchouc pour ne laisser aucune empreinte et s’est dérobé comme un voleur après avoir fait chou blanc... difficile d’imaginer qu’il passait là par hasard. Albert en convient, à contrecœur. Melchior ne faisait d’ailleurs pas partie des collègues qui le tannaient pour voir le manuscrit. C’est peut-être lui aussi qui s’est introduit dans le bureau de Marie.

La maison du chanoine est en vue. Albert stationne son véhicule et observe les alentours. La voiture des inspecteurs liégeois s’arrête devant le domicile. Trois hommes sortent d’une camionnette garée le

long du trottoir opposé. Ils retrouvent Aubain et André et après un conciliabule se dispersent pour encercler le bâtiment. L'inspecteur Leruitte s'avance vers la porte d'entrée et sonne. Un homme à la chevelure grisonnante apparaît.

— Vous êtes bien Melchior Verhulst ?

— En effet. À qui ai-je l'honneur ?

— Je suis Aubain Leruitte, de la police judiciaire, et voici mon collègue André Farina. Nous avons quelques questions à vous poser. Pouvons-nous entrer ?

Le chanoine n'oppose aucune résistance et invite les deux policiers à prendre place au salon. Avant d'entrer, André se dirige vers le coffre de leur véhicule et en sort un sac noir de taille respectable. Il fait signe à ses collègues de le rejoindre. Marie et Albert en profitent pour entrer avec les policiers. Aubain et Melchior trônent attablés au milieu du salon.

— Nous aussi, lâche ironiquement l'inspecteur, nous faisons partie d'une grande fraternité. Voici mes collègues de la PJ de Nivelles et deux autres personnes que vous connaissez bien.

— Puis-je vous offrir à boire ? lance le chanoine sans se démonter.

— Vous êtes aimable, répond Aubain, mais nous goûterons à votre cave une autre fois. La Grande Fraternité de la Sainte-Croix, cela vous dit quelque chose ?

L'ecclésiastique ne répond pas. Il regarde fixement l'inspecteur sans broncher.

— Nous, cela nous dit quelque chose et c'est pour cela qu'on est venus vous voir. Où étiez-vous il y a une heure ?

Le chanoine ne répond toujours pas. Il continue à soutenir le regard du policier mais commence à comprendre.

— Vous excuserez mes collègues mais voici un papier qui les autorise à fouiller votre domicile. C'est un mandat de perquisition signé par le juge chargé de l'enquête sur votre organisation criminelle internationale.

— Organisation criminelle, comme vous y allez monsieur Leruitte !

— Organisation mafieuse, si vous préférez...

— Je ne vous permets pas, crie subitement le professeur en se levant de sa chaise, les poings serrés.

— Calmez-vous, monsieur Verhulst, sinon nous allons devoir vous attacher, et rasseyez-vous. Donc vous connaissez la Grande Fraternité. Mieux même, vous en faites partie, n'est-ce pas ?

Le professeur de patristique ferme les yeux et se prend la tête entre les mains. Il ne bouge plus.

— Monsieur Verhulst, nous avons toute la nuit et s'il le faut, nous pouvons poursuivre cette conversation dans nos locaux. Arrêtons de perdre notre temps. Vous ne croyez pas que ce serait plus simple d'aller droit au but ?

— Je leur avais dit, lâche le chanoine d'une petite voix, tentant de réprimer un sanglot.

Aubain Lervitte s'interrompt, laissant à son vis-à-vis le soin de poursuivre à son rythme. Marie et Albert, assis à deux chaises du drame, observent en silence.

— Je leur avais bien dit...

— Qu'est-ce que vous leur aviez dit ? reprend doucement l'inspecteur.

— De ne pas s'en prendre au manuscrit.

— La lettre de Hana, c'est ça ?

— Oui, la lettre de Hana...

Le policier se tourne vers ses deux complices de la faculté. Il hoche la tête, les yeux fermés, leur signifiant que l'affaire est dans le sac. Il n'y a plus qu'à dérouler la pelote.

— Je leur avais dit à Rome qu'il ne fallait pas y toucher, reprend Melchior les yeux rougis, que la controverse se tasserait d'elle-même. Mais ils soutenaient que cette lettre ferait des dégâts irréparables, qu'il fallait la détruire par tous les moyens.

— C'est eux qui vous ont demandé pour le local technique ?

Le chanoine opine de la tête, se mordillant les lèvres.

— Et c'est eux aussi qui vous ont demandé pour le bureau de votre collègue Marie ?

— Je suis désolé, lance Melchior en direction de la jeune femme. Ils m'ont forcé à le faire, je ne le voulais pas.

— Et pour l'enlèvement ?

— Je n'étais pas au courant et cela m'a mis en colère. Ils m'ont juré que c'était pour te faire peur, poursuit-il en regardant Marie, que tu aurais été séquestrée quelques jours puis relâchée. Il n'empêche que je désapprouve de telles méthodes.

— Votre organisation a fait pire, intervient Aubain.

— Cela n'a jamais été prouvé. Ce ne sont que des rumeurs.

André, qui n'a pas suivi la confession du chanoine, entre dans la pièce et se penche vers son chef pour lui confirmer que la veste pendue dans le hall est positive aux ultraviolets. C'est bien notre homme qui était dans le local. Un de leurs collègues parti investiguer à l'étage redescend avec une information intéressante. L'ordinateur était allumé dans le bureau du chanoine et une session de messagerie était en cours. L'historique montre que le propriétaire des lieux a envoyé un message signifiant que la mission avait été accomplie mais que la caverne était vide. Un certain général Alcazar vient de lui répondre à l'instant que le message a bien été reçu et que de nouvelles instructions allaient suivre. Aubain Leruitte demande à ses collègues de maintenir ouverte la session de messagerie et de s'assurer que l'ordinateur ne se verrouille pas. Au besoin, il faut forcer le système et annuler le mot de passe pour conserver l'accès à l'ordinateur.

— Qui est le général Alcazar ? reprend l'inspecteur.

— C'est mon contact à Rome, mais j'ignore qui il est. Pour lui, je suis le major Tips. C'est comme ça qu'on fonctionne dans la Fraternité.

— Si je résume bien, monsieur Verhulst, vous êtes passible d'un vol avec effraction et d'une tentative de vol avec effraction, ce qui n'est pas très lourd vous en conviendrez. Par contre votre participation à une organisation criminelle peut vous coûter cher.

— Mais ce n'est pas une organisation criminelle...

— Ce n'est pas ce que la justice en retiendra, croyez-moi. À votre place, je ne prendrais pas le risque. Alors, écoutez-moi bien. Pour l'organisation criminelle, on peut s'arranger pour faire tomber les charges, à moins que vous ne m'annonciez d'autres méfaits.

— Non, il n'y a rien d'autre.

— Donc si vous collaborez entièrement avec nous, on fait tomber les charges et on vous place sous un programme de protection contre la criminalité organisée. Pour la justice belge et la justice italienne, vous devenez un témoin protégé. Mais vous devez tout nous dire, ne rien garder pour vous sinon les poursuites reprennent.

— Je ne sais pas, répond le major Tips visiblement mal à l'aise, je dois réfléchir.

— Je vous laisse quelques heures, le temps de vous décider. Après, vous vous débrouillerez...

— J'ai besoin de consulter des amis.

— N'y comptez pas. Le juge va vous signifier votre mise en détention pour les besoins de l'enquête. Vous allez être à l'ombre un petit moment, sans contact avec l'extérieur. Vous devez comprendre que personne ne doit savoir que le major Tips est hors circuit. D'ailleurs commencez par un beau geste. Confiez-nous les clés de votre maison. Nous en prendrons bien soin et nous veillerons à répondre au général Alcazar quand il sollicitera son brave soldat de l'UCL.

Le chanoine Verhulst est K.O. debout. Comme le boxeur, il attend le jet de l'éponge, qui ne vient pas. Il est perdu au milieu du ring sous les coups finement assénés par le policier. Il est à deux doigts de se rendre, mais il hésite encore. Albert sent que son collègue est prêt à tomber et il intervient.

— Melchior, fais ce que l'inspecteur te demande.

— Ce n'est pas si simple.

— Sors de cette organisation, il est grand temps. Tu n'aurais jamais dû y entrer.

— Tu parles sans savoir, Albert. Un jour peut-être, je te raconterai.

— Reste avec nous et lâche ces criminels.

— Je vous le demande aussi, renchérit Marie. Je ne vous en veux pas mais quittez la Fraternité.

Le vieil homme tombe en sanglots. Sentant sa présence gênante, Aubain Leruitte s'éloigne de la scène et contacte le juge d'instruction pour lui rendre compte. Les autres policiers terminent la perquisition.

— Je n'ai jamais voulu qu'on s'en prenne à toi, reprend Melchior en regardant Marie, ni à ton manuscrit.

— Pourquoi ne vous ont-ils pas écouté ?

— Ils pensent tout savoir et moi, je ne suis qu'un pion. S'ils m'avaient fait confiance, au moins cette fois, on n'en serait pas là. Je leur avais bien expliqué que le manuscrit retrouvé n'était pas si dangereux. Personne n'a cru Hana à l'époque. On ne la croira pas davantage aujourd'hui.

Marie prend cette assertion comme un coup de poing à l'estomac. Elle ne peut accepter un tel déni de son travail.

— Vous ne pouvez pas dire ça, répond-elle doucement au vieux professeur de patristique. Depuis le début, on s'est ligué contre elle pour que sa voix s'éteigne. Si elle n'a pas été suivie, c'est parce qu'on l'a contrainte à l'oubli.

— Ma pauvre Marie, comme tu peux être naïve ! Crois-tu vraiment que les premiers disciples de Jésus avaient l'énergie ou le loisir de pourchasser les dissidents dans leurs rangs ? Ils tentaient surtout de survivre avec leur foi nouvelle.

— Savez-vous ce que j'ai découvert à la Vaticane ?

— Oui, de vieux textes qui ne prouvent rien.

— De vieux textes en effet qui montrent que le témoignage de celle qui connaissait sans doute le mieux Jésus de Nazareth devait être anéanti, à tout jamais.

— Ce n'est pas l'Église qui a anéanti Hana, ni l'Église des papes ni celle des origines. C'est Hana elle-même qui s'est fourvoyée. Elle a cru faire œuvre utile en rappelant qui était son frère, mais de qui parlait-elle ? D'un banal prophète galiléen qui s'est senti pousser par Dieu à annoncer sa venue, la belle affaire ! Ce n'est pas ça qui soulève des montagnes et enthousiasme les peuples. C'est un fils de Dieu fait homme qui donne sa vie pour sauver le monde. C'est un Christ glorieux qui détruit la mort par sa résurrection. C'est un Seigneur majestueux qui promet la vie éternelle au plus petit de nos semblables. Voilà, Marie, qui était Jésus. C'est le seul discours qui a réussi parce que c'est le seul qui pouvait traverser les siècles. Hana n'avait rien compris.

— Je ne peux pas croire qu'un homme comme vous soutienne pareil discours.

— Je le dis parce que je le pense et il faut le dire partout, tout le temps. C'est ce que fait la Fraternité. Son combat est le mien.

— Et la vérité dans tout cela, la vérité des faits, pas celle des croyances ? Elle n'a aucune importance pour un universitaire comme vous ?

— La vérité ? Tu sais ce que Pilate en pensait de la vérité...

— Mais enfin, c'est tout de même fondamental de savoir ce que Jésus a dit et fait, de savoir s'il a accompli des miracles, s'il est ressuscité des morts.

— Non, Marie, cela n'a aucune importance. Ce que tu me présentes, c'est le Jésus pauvre et triste de Hana, le personnage sans envergure des traités savants, le petit Galiléen gentil dont personne n'a besoin. Ce qui a de l'importance, c'est le Jésus flamboyant des évangiles, le Christ cosmique de Paul, le Dieu fait chair de toute la tradition.

— Tu vas trop loin, intervient Albert, décidé à soutenir son assistante. Ta rancœur t'égare.

— Vous me faites pitié tous les deux. Vous pensez que du bout de votre exégèse, vous pouvez atteindre l'indicible. Croyez-vous que votre science peut domestiquer l'insondable ? Les hommes ont bien plus besoin d'idéal que de pain. Vous avez beau faire, le rêve sera toujours plus fort que votre réalité. Allez-y, publiez vos doctes recherches sur Hana et sa lettre, vous ne toucherez que des confrères érudits et aveugles comme vous. Les gens, eux, ne vous croiront pas, car ils ont besoin d'exaltation, d'ivresse, de transcendance. Ils continueront à chercher ce qui leur fait du bien et les pousse vers les sommets.

— Seule la vérité rend libre, pas les fantasmes, reprend Marie en fixant son contradicteur dans les yeux.

— Mais votre Jésus de l'histoire est une chimère. C'est lui le fantasme. Vous ne retrouverez jamais ses paroles et ses actes, qui ont été enterrés avec lui au tombeau. Le seul vrai Jésus, celui qui compte, c'est celui qui a été ressuscité et transfiguré par Dieu, dont

l'œuvre continue aujourd'hui à travers l'Église, partout où on le prie et on évoque son nom. Croyez-moi, vous faites fausse route...

Aubain Leruitte et ses collègues terminent leur intervention. Ils s'approchent de la table du salon où les trois universitaires mènent leur dispute. L'inspecteur leur signifie qu'il est temps de lever le camp et de conduire le major Tips à sa cellule. Marie et Albert invitent une dernière fois le chanoine à collaborer avec la police et quittent la maison avec amertume. Savoir leur collègue derrière les barreaux ne les réjouit pas. Melchior n'est pas un criminel. Il a juste commis l'erreur de s'acoquiner à une organisation peu recommandable. Il a péché par idéalisme et a plongé comme un laquais servile.

Pour éviter de faire jaser le voisinage, les policiers emmènent leur détenu sans sirène ni gyrophare. Ils ne lui ont même pas passé les menottes. L'ex-sociétaire de la Grande Fraternité sait que son aventure a pris fin. Se soustraire à ses accompagnateurs n'est pas une option. Il n'en a plus l'âge ni l'envie.

16

Réjouis-toi petite sœur

Après avoir réfléchi toute la nuit, Melchior Verhulst a fini par marcher avec les enquêteurs. Il leur a livré tout ce qu'il savait et s'est mis sous le programme judiciaire de protection des témoins. Les policiers romains ont pu mettre la main sur le général Alcazar et grâce à leurs propres informations, démanteler une à une toutes les cellules italiennes de la Grande Fraternité. Les anciens mercenaires serbes sont tombés dans le coup de filet, de même que les excroissances que comptait la Sainte-Croix dans les autres pays d'Europe. Seuls quelques hiérarques latino-américains ont pu échapper à la justice, immunisés par de très puissants appuis locaux. Un autre membre de ce grand réseau a aussi évité les foudres de la magistrature. C'est le protecteur des manuscrits secrets à la bibliothèque vaticane. Il est décédé d'un arrêt cardiaque peu de temps avant son arrestation. Son cœur défaillant l'a sauvé du déshonneur et très certainement des vives remontrances de sa collègue Flavia.

Marie a pu regagner son appartement liégeois, sur les hauteurs de Cointe. Elle a surtout retrouvé une vie calme et les dossiers délaissés de sa recherche doctorale. Albert a dû insister pour qu'elle publie une première ébauche sur les manuscrits d'Herdonia. Ce n'est pas tant le

caractère inachevé de ses travaux sur Hana qui la freinait que les critiques incendiaires de Melchior. La jeune exégète a eu beaucoup de mal à digérer la diatribe du patristicien. Le Jésus réel est-il accessible sous les textes et les gravats de l'histoire ? La lettre de Hana est-elle authentique ? Le grand public est-il demandeur de la vérité des faits ? Ces remises en question l'ont paralysée pendant des semaines. Il a fallu tout l'art et la maestria du professeur Chomay pour lui rendre goût au travail.

Albert lui a expliqué qu'elle et lui étaient les enfants d'un curieux paradoxe. C'est parce que les hommes ont transformé Jésus en un personnage hors du temps qu'on en parle encore aujourd'hui et que les exégètes comme eux peuvent partir à sa recherche à travers les siècles de métamorphose. C'est une bizarrerie difficile à accepter, mais il a peut-être fallu que le vrai Jésus meure sous la tradition pour renaître dépoussiéré sous le scalpel des sciences modernes.

Marie a reconnu cette étrangeté et l'a fait sienne. Si Hana et ses basiléens, comme les ébionites ou les autres franges marginales de disciples, avaient été les seuls à survivre aux premiers siècles, le message sur Jésus aurait certes été plus authentique mais combien de temps aurait-il perduré ? Qui se souvient des premières communautés de chrétiens établies loin des frontières de l'empire romain ? Très peu se sont perpétuées et leur témoignage s'est enfoncé dans les oubliettes de l'histoire. Si on n'avait dû compter que sur elles, Jésus ne serait plus aujourd'hui qu'une curiosité exotique, ignorée du plus grand nombre.

Heureusement, en un sens, que dans leur passion ou leur fougue, les apôtres et les évangélistes, les premiers missionnaires et les pères de l'Église ont porté Jésus à ce point aux nues qu'ils en ont fait une icône impérissable. Sans eux, les exégètes n'auraient plus rien à étudier aujourd'hui. Grâce à eux, Jésus n'est pas mort et Albert comme Marie peuvent tenter de le rétablir tels un feu qu'on réactive sous la cendre ou un visage qu'on débarbouille de deux millénaires de poussières et d'encens. La tradition qui déforme ou surenchérit, cette tradition chère au chanoine Verhulst a peut-être été un mal nécessaire. Sans cette gangue protectrice qui a réduit Hana et son frère au silence, le vrai Jésus serait probablement perdu aujourd'hui,

à tout jamais. Il a sans doute fallu qu'il disparaisse, sous les interprétations très libres de ses successeurs, pour ressusciter un jour à la vraie lumière des restaurateurs.

La jeune chercheuse entendait souvent sa grand-mère dire que Dieu écrivait droit avec des lignes courbes. Elle n'y avait jamais prêté attention jusqu'aux explications d'Albert. Depuis, l'adage de son aïeule l'éclaire dans ses travaux. Les mises en garde de Melchior ne lui font plus peur. Elle est convaincue désormais que la chance, le hasard ou le destin l'ont placée sur la route de Hana pour rendre justice à cette femme. Comme des milliers d'autres chercheurs, elle n'est là que pour faire sauter les corsets qui emprisonnent ces témoins du passé. Par-delà les générations, des voix cherchent à se faire entendre. Marie leur sert d'enceinte et d'amplificateur. Au cours des derniers mois, elle s'est souvent demandée dans quelle pièce elle était tombée. Elle n'en comprenait pas le scénario. Aujourd'hui, elle sait que l'adversité, les coups bas, les menaces n'étaient que d'immenses courbes qui l'empêchaient de voir l'orientation du tracé. Quelqu'un ou quelque chose écrit droit à travers ces épreuves. La jeune femme le sent et n'aspire plus qu'à atteindre le bout du voyage pour connaître le dénouement de l'histoire, la fin du scénario.

Sous le contrôle de son chef de département, Marie a rendu publics le fac-similé des manuscrits d'Herdonia et ses premières analyses de la lettre de Hana. La communauté des exégètes s'est félicitée que de tels documents, comme ceux de la Vaticane, aient pu être soustraits au péril de la Grande Fraternité et mis à la disposition des chercheurs du monde entier. Marie n'a pas manqué de remercier publiquement Giorgio et Flavia pour leur contribution décisive. Tout est rentré dans l'ordre pour les passionnés du Nouveau Testament, si bien que les controverses ont repris.

Comme on pouvait s'y attendre, les premières réactions à l'article de Marie se sont partagées entre l'enthousiasme prudent et le doute prononcé. Les détracteurs ont ciblé la faiblesse des indices. Une datation du premier siècle et quelques manuscrits du magistère ne suffisent pas à prouver la légitimité d'une telle lettre. En matière d'originalité, on pourrait avoir affaire davantage à un apocryphe de

génie qu'à la révélation d'une sœur de Jésus. D'ailleurs, le grand silence des premiers auteurs chrétiens au sujet de cette missive est plutôt en sa défaveur.

À l'inverse, les partisans de l'authenticité ont trouvé dans le corps même du manuscrit les meilleurs arguments de sa recevabilité. Une écriture simple, un style direct, des tournures qui trahissent l'expérience du sujet et son terreau palestinien, les termes choisis pour désigner Jésus, l'absence de citations justificatives et de références à des autorités extérieures, tout plaide en faveur d'un écrit sérieux.

Ces vifs échanges entre spécialistes sont le signe d'une curiosité majeure envers la découverte d'Herdonia. Albert en est persuadé, comme ses confrères de la KUL. Ils ont programmé un colloque international sur le sujet à la prochaine rentrée académique. Le manuscrit en sera l'invité d'honneur. Il sera amené sous bonne garde d'Italie où il fait déjà l'objet de toutes les convoitises. Plusieurs musées se le disputent, l'Institut National des Archives n'ayant pas vocation aux expositions permanentes.

Marie sera la conseillère scientifique la plus en vue de ce colloque mais d'ici là, elle doit boucler sa thèse sur la contribution décisive des traditions orales araméennes à l'évangile de Marc. Elle est dans la dernière ligne droite. Albert lui a donné son feu vert, estimant son travail digne d'un doctorat réussi. Sa défense de thèse est prévue pour le début du mois de mars, dans quelques semaines, et plusieurs membres du jury n'ont pas caché le vif intérêt qu'ils portaient aux recherches de madame Lebeau. Tous ses amis seront présents pour la circonstance, Jan Lemmens bien sûr mais aussi Loredana, Giorgio et Flavia qui feront le voyage de Rome.

Sous la neige de janvier, Louvain-la-Neuve a pris ses quartiers d'hiver. À travers la fenêtre de son bureau, Marie observe distraitemment les étudiants déambuler dans le froid du matin. Elle rédige les dernières pages de sa dissertation doctorale, mais son esprit est ailleurs. Hana, sa lettre et tous les documents satellites de la Vaticane forment son nouvel horizon. Il va falloir fonder l'authenticité des manuscrits d'Herdonia et définir leur portée réelle. Le chantier est gigantesque. Il occupera Marie pendant un long

moment, d'autant que les propos de la lettre sont dévastateurs pour la doctrine établie. Selon Hana, son frère n'est ni Christ ni Seigneur. Il n'apporte aucun dogme, n'institue aucune Église et ne crée aucune religion. Il est un prophète habité par Dieu, son messenger, son porte-voix, mais il n'est pas Dieu. Quant à sa résurrection avant tous les autres justes, avant le jugement final et l'arrivée du règne, elle n'y croit pas.

Jésus s'est contenté d'annoncer la venue imminente de Dieu parmi les siens. Il a exhorté ses contemporains à préparer cette venue, à accueillir le royaume du Père comme des enfants simples et reconnaissants. Une création nouvelle était en marche, toute proche. Le frère de Hana a mis toute son énergie à proclamer cette heureuse nouvelle, à l'expliquer à ses semblables, à l'illustrer par tous ses actes. Ce royaume est un don, qui ne se gagne pas au mérite. Il faut juste le recevoir avec humilité. Sa seule loi et son unique porte d'entrée, c'est l'amour, l'amour de tout, de celui qui est proche, de l'étranger qui cherche asile, du monde qui nous entoure, du moindre brin d'herbe sous le soleil, du Père caché dans les cieux. C'est le prophète Jésus tel que le décrit sa sœur, un homme bon, doux et extraordinairement aimant.

Mais ce prophète s'est-il trompé ? Son royaume proche, sa création nouvelle ne sont pas venus. S'est-il mépris sur l'endroit et l'époque, ou cette survenance n'aura-t-elle jamais lieu ? La réponse n'est pas dans la lettre de Hana, ni dans l'évangile de Marc, ni dans aucun autre texte. Elle n'est, forte ou fragile, que dans la foi des uns ou l'incroyance des autres. Marie le sait, cette réponse est hors d'atteinte pour la petite exégète qu'elle est, mais si Hana avait raison, et son frère avec elle ?

Le téléphone sonne. La secrétaire à l'accueil l'informe qu'une personne souhaiterait la voir. Marie obtempère et se dirige vers le rez-de-chaussée. La page de la Grande Fraternité est tournée, il n'y a plus lieu de craindre.

— Madame Lebeau ? Bonjour. Je suis François Plumier, directeur du musée des Arts anciens à Namur. Excusez mon intrusion mais pourrais-je vous voir quelques instants ?

— Euh... Oui, j'ai un peu de temps devant moi mais à quel sujet ?

— J'ai ici un objet qui pourrait vous intéresser. J'ai profité de mon passage à Louvain-la-Neuve ce matin pour venir vous le montrer. Puis-je le déposer sur cette table ?

— Non, non, venez dans mon bureau. Nous y serons plus à l'aise.

Marie et son visiteur gagnent le premier étage par l'ascenseur. Le directeur du musée confie à la jeune femme qu'il a beaucoup de souvenirs dans la cité universitaire et qu'il y revient avec plaisir, car c'est là qu'il a étudié l'histoire de l'art il y a très longtemps. Arrivé dans le bureau, l'homme se débarrasse de son pardessus, qu'il dépose sur le dossier de la chaise que Marie lui destine pour cet entretien. Il s'assied, jambes serrées, mallette sur les genoux, prêt à expliquer sa présence.

— C'est un de vos étudiants, Jérôme Glorieux, qui m'a parlé de vous.

— Il participe en effet aux travaux pratiques que je dirige.

— Jérôme est venu travailler au musée pendant les vacances de Noël et nous avons fait connaissance. Il m'a expliqué vos découvertes passionnantes sur ces manuscrits italiens et c'est en réalisant son travail d'inventaire au musée qu'il pense avoir mis la main sur quelque chose d'intéressant. Il s'est souvenu d'une photo que vous avez montrée à vos étudiants, celle des tissus qui enveloppaient les manuscrits. Il croit avoir retrouvé le même tissu dans les caves du musée.

— Et vous m'avez apporté ce tissu ?

— Mieux, madame Lebeau, je vous ai apporté le tissu et l'objet qu'il recouvrait. Nous n'avons rien de précis quant à son origine. Les archives du musée évoquent un objet précieux ramené des croisades par un seigneur local, sans plus. Il a été exposé un temps puis, faute de place, il a fini dans nos caves.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une tablette de cire, ou plus exactement du pain de cire qu'elle contenait, car la planchette a disparu.

— Montrez-la-moi, s'il vous plaît.

Le directeur du musée ouvre la mallette et en sort une petite boîte en carton rigide qu'il dépose devant Marie. Il en écarte délicatement les rabats et présente le contenu à la chercheuse qui n'en croit pas ses yeux. C'est du tissu en lin bleu, en tous points identique à celui d'Herdonia. Sans attendre, elle libère la plaquette de cire de sa protection. La cire a subi les outrages du temps mais reste de belle facture. Quelque chose est écrit en surface mais difficilement lisible.

— Patientez un instant, lance Marie à son visiteur, je reviens tout de suite.

La jeune femme se rue hors du bureau, laissant l'historien de l'art sans explication. Elle réapparaît après quelques secondes munie d'une feuille de papier et d'un crayon noir à mine grasse. Elle pose la feuille avec précaution sur la cire gravée puis passe la mine grasse, sans forcer, sur toute la surface de la feuille. Les caractères gravés reprennent vie, en creux, sur le papier de Marie. Elle saisit la feuille, déchiffre lentement l'inscription puis se cale au fond de son fauteuil, les yeux rivés au plafond. Son silence est impressionnant.

— Quel est votre verdict ? se risque le directeur.

— C'est de l'araméen.

— De l'araméen, c'est donc très ancien. Et qu'est-il écrit ?

— *Hadê ahâthî zeerta delîkh malkoutha.*

Marie replonge dans son mutisme, comme absorbée par un rêve éveillé. Elle ne réalise pas l'embarras de son interlocuteur, qui finit par intervenir.

— Excusez-moi, mais je ne comprends pas l'araméen. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— *Réjouis-toi petite sœur car le royaume est pour toi.*

Nouveau silence, nouvel embarras...

— Est-ce que cela a un lien avec vos découvertes ? demande le directeur, presque gêné de relancer la jeune femme.

— Plus que vous ne l'imaginez, répond-elle, bien plus...

L'homme conçoit sans peine le profond bouleversement de son hôte. Il voudrait la secourir mais se sent impuissant. Hésitant entre prendre congé et interroger plus avant la jeune femme, il opte pour sa curiosité d'historien.

— Je peux vous laisser cette tablette afin que vous l’analysiez complètement.

— Euh, oui, oui... Oui, bien sûr. Excusez-moi, monsieur Plumier, mais je ne me rends pas bien compte de ce qui m’arrive.

— Je le vois. Mais dites-moi, qui a pu écrire cette phrase ?

— Jésus.

— Le Christ ?

— Oui, le Christ.

— On m’a pourtant toujours dit qu’il n’avait jamais rien écrit.

— Si vous saviez tout ce qu’on a dit sur lui...

— Quel est le rapport avec vos manuscrits ?

— Dans sa lettre, Hana rapporte l’épisode d’une noce à Cana, probablement la même que dans l’évangile de Jean. C’est là que Jésus lui a fait cadeau d’une tablette de cire sur laquelle il a écrit : « *Réjouis-toi petite sœur car le royaume est pour toi.* » Hana a conservé cette tablette comme un trésor. De là à penser que, ramenée du Proche-Orient pendant les croisades avec le même tissu que celui qui entourait les manuscrits d’Herdonia, la tablette que nous avons devant nous est celle de Hana et Jésus, il n’y a qu’un tout petit pas à franchir.

— Et vous le franchissez ?

— Oui, c’est ce que mon cœur me dit, à défaut de ma raison. Nous allons analyser cette tablette et je ne doute pas un instant que sa datation la situera dans la première moitié du premier siècle. Je sais qu’on pourra toujours soutenir qu’il s’agit d’un faux magnifique, fabriqué pour corroborer cet autre faux génial qu’est la lettre de Hana. Mais moi, j’en suis persuadée maintenant, il s’agit bien d’un signe d’amour et de reconnaissance de Jésus envers sa sœur confidente, compagne de la toute première heure.

C’est au tour du directeur de se blottir au fond de sa chaise, écrasé par le poids de la nouvelle. Il a le regard vide, comme Marie avant lui, commençant à comprendre l’énormité de la situation.

— Vous aviez dans vos caves peut-être la seule vraie relique de Jésus et vous ne le saviez pas. Comme la vie peut être pleine d’humour...

— Imaginez-vous ce que va devenir mon musée.

— Ah, vous allez devoir renforcer la sécurité, ça, c'est sûr.

— Mieux vaut en rire, vous avez raison. Merci mille fois, en tout cas, pour cette fantastique nouvelle.

— C'est moi qui vous remercie, dix mille fois, de m'avoir apporté cette merveille. C'est la preuve monumentale que je n'aurais jamais osé espérer, même dans mes rêves les plus fous.

Marie et son providentiel directeur se quittent dans de très cordiales salutations. L'homme reprend le chemin de Namur sur un petit nuage, savourant déjà l'aura que son musée acquerra bientôt à travers le monde. Marie s'habille chaudement et se dirige vers le lac pour y accomplir une très longue promenade.

Le Christ ne s'est donc pas arrêté à Eboli, comme dans le célèbre roman de Carlo Levi, mais à Herdonia. C'est dans cette cité antique sur la via Traiana que le Christ magnifique, tout-puissant et déifié s'est défait de ses oripeaux. Il est redevenu le simple prophète aimant d'un royaume annoncé. C'est à sa sœur qu'on doit cette métamorphose et c'est à Marie qu'il revient d'en écrire l'histoire. Ce ne sera pas du Simenon, elle le sait. Mais l'enchaînement des courbes, des traits droits et des phrases soulignées ne lui laisse plus aucun doute. Une force invisible la pousse à aller de l'avant. Tout lui est tombé du ciel, la lettre, les textes cachés à la Vaticane et maintenant la tablette de cire. Elle n'a rien demandé, ne semblait même rien mériter, mais elle se retrouve aujourd'hui plongée dans l'ineffable intimité de Jésus et Hana. Ce cadeau est sans pareil.

Sous la neige des bords du lac, Marie devine les brins d'herbe aux aguets. L'hiver est trompeur pour ceux qui oublient le printemps. L'histoire l'est aussi pour ceux qui négligent l'imprévu. Sans le vouloir, Marie est passée dans le camp des chercheurs de lumière. Elle devine que partout doivent sommeiller des soleils attendant leur aube. Elle en a débusqué un qui l'inonde de chaleur et va en témoigner jusqu'à son crépuscule. Madame la future doctoresse en exégèse du Nouveau Testament est prête. Toute sa vie, elle a attendu ce moment sublime. Elle sait désormais pourquoi elle marche et marchera, résolument, sans plus jamais se retourner.

Pour contacter l'auteur :
philippe.gerday@gmail.com